

UNIVERSITÉ DE DIJON FACULTÉ DES LETTRES
ANNÉES 1932 - 1933

L'ABBÉ FERDINAND GALIANI

**sa philanthropie et ses
rapports avec la France**

THÈSE

pour le Doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de Dijon

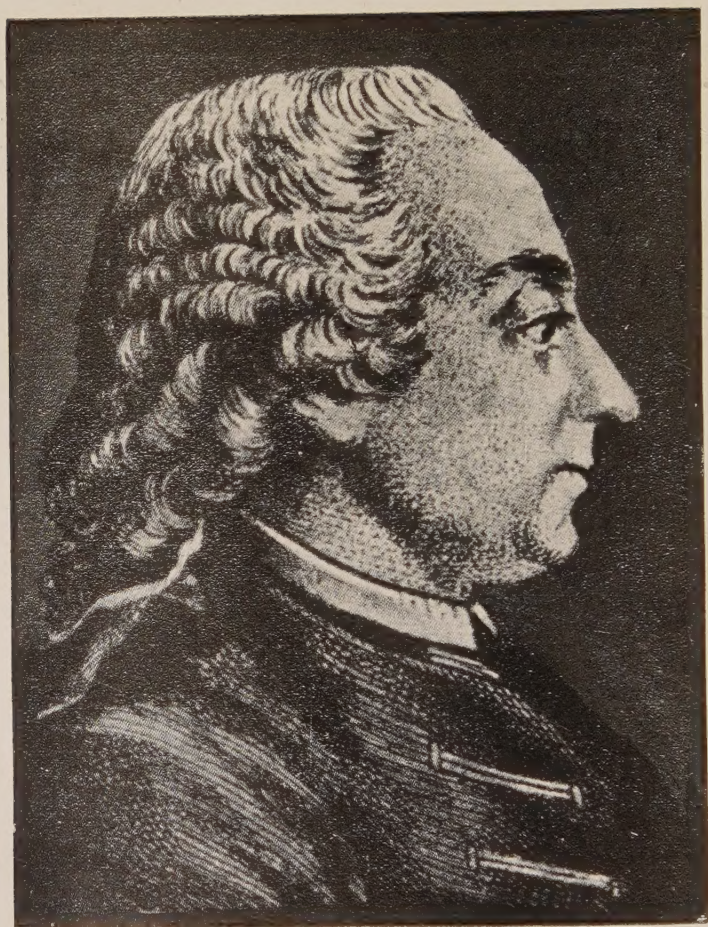
par

LUIGI MAGNOTTI



TIPOGRAFIA EDITRICE R. PIRONTI
VIA SAPIENZA, 18 — NAPOLI

L'abbé Ferdinand Galiani



FERDINANDO GALIANI

Luigi Magnotti

L'abbé Ferdinand Galiani

sa philanthropie et ses rapports avec la France

«Quiconque ne sait que médire et critiquer est un sot; il est le plus méprisable des hommes, car rien n'est parfait dans ce monde.»

(F. Galiani-Dial., p. 93)



TIPOGRAFIA RAFFAELE PIRONTI
VIA SAPIENZA, 18 — NAPOLI

Tous droits réservés.

A. M. TRAHARD

Doyen de la Faculté des Lettres

hommage reconnaissant



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE I.

L'abbé Ferdinand Galiani et son amour pour la France.

« La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits »,
BOILEAU.

Parmi les grands écrivains italiens du XVIII^e siècle, l'abbé Ferdinand Galiani est un des plus remarquables parce qu'il est l'un de ceux qui ont le mieux aimé et honoré leur patrie à l'étranger et qui ont le mieux servi, en même temps que l'Italie, la France et l'humanité. Il naquit le 2 décembre 1728, à Chieti, dans l'Italie méridionale, où son père, Mathieu, était auditeur royal. Dès l'âge de huit ans, après avoir passé son enfance à Chieti, à Lecce, à Trani, le jeune Ferdinand fut envoyé à Naples, appelé par son oncle, Monseigneur Célestin Galiani, archevêque de Thessalonique, préfet des hautes études de l'Université de Naples et premier chapelain de Charles VII.

Après avoir appris, chez le prêtre Carmel Catalano, les rudiments de la langue latine et les

premières notions de littérature, Ferdinand Galiani continua ses études au monastère des Pères Célestins, où on lui enseigna les lettres latines et grecques, les mathématiques et la philosophie. Durant son séjour dans ce collège, il connut l'abbé Antoine Genovesi, et Joseph Orlandi, grand physicien et mathématicien. Galiani conserva de ce couvent un souvenir ému et ineffaçable.

En 1742, âgé de 14 ans, il quitta ce couvent et continua son éducation chez son oncle Célestin Galiani, revenu de Rome, où il avait rempli une mission. Pendant les onze années qu'il passa chez le docte archevêque, Ferdinand Galiani fut en relation avec les plus grands écrivains italiens de son temps, tels que Nicolas Capassi, François Serao, le marquis Rinuccini et Barthélemy Intieri. Ce furent ces illustres économistes, auxquels il s'était lié d'amitié, qui lui inspirèrent l'amour des sciences économiques et commerciales. Il tira profit de leurs conversations quand il écrivit son grand ouvrage sur la *Monnaie*, qui le rendit célèbre.

En 1744 Galiani fut élu membre de l'*Académie des Emules* à Naples. Il présenta à cette Académie un Mémoire sur l'*Etat de la Monnaie au temps de la guerre de Troie*. Sa dissertation obtint le suffrage des académiciens et lui

fournit la première idée de son ouvrage " *La Monnaie*,,. C'est à cette époque qu'il traduit de l'anglais le Traité de Locke sur la monnaie et sur l'intérêt de l'argent.

En 1745, le 19 mars, il reçut les ordres mineurs de la main de Nicolas de Rosa, évêque de Pouzzoles.

En 1746 il entreprit un ouvrage sur l'ancienne histoire des navigations en Méditerranée.

En 1748, il devint célèbre grâce à une plaisanterie politique et à une oraison funèbre sur la mort du feu bourreau, Dominique Iannaccone, d'illustre mémoire. C'est Galiani lui-même qui le dit dans sa lettre biographique du 13 décembre 1770, adressée à M^{me} d'Epinay. Ce recueil anonyme obtint un succès étourdissant à cause du tour joué au Président de l'Académie, Jean Antoine Sergio, avocat napolitain, de la bizarrerie du sujet et des plaisanteries originales qu'il contenait.

En 1749 Galiani, âgé de 21 ans, publia, sous l'anonymat, le livre sur la *Monnaie*, daté de 1750, sans l'aide de livres et sans rien dire à son oncle Célestin Galiani, pour lui donner une surprise agréable.

Les circonstances politiques et économiques, dans lesquelles parut cet ouvrage important, ajoutèrent à l'intérêt des questions qui y étaient trai-

tées. Le livre fut admiré, non seulement à Naples, mais dans toute l'Italie et à l'étranger. Le gouvernement des Bourbons appliqua les sages conseils que Galiani avait donnés dans son livre qui fut considéré comme un traité classique. L'auteur annonçait des vérités profondes sur la valeur, en disant, avec beaucoup de clarté et de vigueur, que l'unité de mesure de toutes les valeurs était l'homme.

En 1754 Galiani publia, sous le nom de Barthélemy Intieri, le livre sur l'art de conserver les blés, au sujet d'une machine inventée par son maître.

En 1755 il écrivit une dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyé au Pape Benoît XIV. L'année suivante il fut nommé académicien de l'Académie d'Herculanum et il travailla au volume des planches. Il écrivit aussi, à cette époque, une grande dissertation sur la peinture des anciens.

En 1758, à l'occasion de la mort du pape Benoît XIV, Galiani composa une oraison funèbre, qui plut à l'auteur, mieux que tous ses écrits, comme il le dit lui-même, dans sa lettre biographique du 13 décembre 1770, à M^{me} d'Epinay. (1)

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 183.

Il publia, en même temps, le traité des hommes de taille extraordinaire et des géants.

En 1759, Galiani entra dans la diplomatie. Il fut envoyé par le roi de Naples à Paris, en qualité de secrétaire de l'ambassade, avec deux charges spéciales, celle d'effectuer l'alliance de toutes les maisons des Bourbons, (Pacte de famille) et de chasser les Jésuites de France. Il s'acquitta de la première charge le 15 août 1761, et de la seconde, trois ans après.

Galiani résida en France jusqu'en 1769, c'est-à-dire pendant dix ans. Il reçut cette nomination avec une joie extraordinaire; elle comblait tous ses vœux. A Paris, dans cette ville merveilleuse où, comme dit Dozin (1) l'on trouve tout, où l'on voit tout, où l'on apprend tout, Galiani fut d'abord dépaycé. Il avait quitté Naples qui lui avait donné tant de satisfactions, tant d'honneurs, tant de triomphes, pour cette terre étrangère, où il ne recevait que des sourires moqueurs. Il fut détrompé. Sa physionomie, en effet, son habit, sa petite taille, sa manière de penser, ses gestes provoquaient, maintes fois, le rire des Parisiens, qui sont, par nature, railleurs, comme dit Cha-

(1) Dozin. *La vie française - Naples*, Federico e Ardia éditeurs, 1922, p. 44.

teaubriand (1), et curieux jusqu' à l'excès, comme dit Montesquieu (2).

Quand l'abbé Galiani arriva à Paris, on le regarda comme s'il eût été envoyé du ciel: hommes, femmes, enfants, vieillards tous voulaient voir le petit abbé, le secrétaire du roi de Naples. Mais, dès le jour où il arriva dans cette ville, le 10 janvier 1759, il déconcerta tous ceux qui le raillaient et il se fit admirer par son esprit et par la vivacité et le piquant de ses reparties. Il détesta donc les Français, ainsi que la France, et voulut absolument quitter Paris. Son seul désir était de revenir dans la belle Italie, le pays le plus délicieux que le soleil éclaire de sa bienfaisante lumière. Il s'affligeait d'avoir quitté sa chère patrie, l'ancienne Parthénope des Grecs, où les gens sont meilleurs, où le ciel est plus beau. A Paris, où il était allé avec l'enthousiasme d'un enfant et un cœur ouvert aux plus douces espérances, tout blessait son tempérament napolitain; les gens méchants, l'air malsain, la nourriture mauvaise, l'eau détestable. Cependant Galiani ne tarda pas à faire la connais-

(1) Chateaubriand - morceau rapporté dans l'Anthologie de G. Darchini - Naples, Abrighi et Segati, 1923, p. 206.

(2) Voir Joseph Poerio - *Principaux écrivains français* - Naples, Charles Preisig éditeur, 1908, p. 103.

ce des savants les plus illustres de la France: Grimm, Marmontel, Morellet, Diderot, d'Alembert, l'abbé Raynal, le baron d'Holbach, Helvetius, Suard, etc. Il fut invité à fréquenter les principaux salons de Paris: celui de M^{me} Necker, de M^{me} d'Epinay, de M. Geoffrin, de la duchesse de Choiseul, du baron d'Holbach etc. Dès lors, il s'habitua à la vie de Paris et à l'humeur des Français. A sa haine du début succéda insensiblement une sympathie profonde. Il devint, en peu de temps, l'ami de tous les philosophes et de toutes les femmes les plus en vue à Paris. Partagé entre le travail, le plaisir et l'instruction, Galiani s'attacha aux livres français, aux auteurs de ces livres et aux pays de ces auteurs. Il fut heureux, et devint français. Il comprit que sa patrie intellectuelle était Paris. A cette époque brillaient en France les salons littéraires, qui prenaient une importance considérable. On y faisait assaut de grâce, d'esprit, de belles manières, on épurait la langue et les mœurs, on discutait sur la littérature, sur les sciences, sur les arts, sur les lois. Le baron de Gleichen, le comte de Creutz et Grimm, qui fréquentaient les nombreux salons de Paris, ayant connu l'abbé Galiani et apprécié son esprit, le conduisirent d'abord chez M^{me} Geoffrin, rue Saint Ho-

noré. Mais déjà beaucoup d'habituez de ce salon avaient disparu. Montesquieu et Fontenelle étaient morts, Marivaux était très vieux. Leur place avait été prise par d'Alembert, Grimm, Marmontel, qui se réunissaient tous les lundis et les mercredis à dîner. La conversation était brillante, mais la présence de M^{me} Geoffrin, qui était sévère, imposait une grande retenue. Quand Galiani parut, les habitués éprouvèrent un grand plaisir. Il était non seulement étonnant par l'originalité de ses idées, mais aussi par le tour adroit, singulier, imprévu qu'il leur donnait. Il était animé, brillant, il remplissait lui-seul tout un salon. Il avait une manière originale de voir et d'exprimer les choses et un fond inépuisable de bonnes plaisanteries — Galiani, qui était aussi souple que Grimm était rigide, amusait beaucoup les Français, par son air joyeux, ses facéties et sa gesticulation. Grâce à ses éminentes qualités d'esprit Galiani devint bientôt le préféré de M^{me} Geoffrin. Galiani, de son côté, était content et heureux d'être reçu dans un salon qui était fréquenté par des nobles, des magistrats, de beaux esprits, des femmes aimables et distinguées, souvent des princes et des ministres, quelquefois même des rois. C'est dans le salon de M^{me} Geoffrin que Marmontel nous a tracé ce vivant portrait de Galiani, entre le comte de

Creutz, l'aimable ambassadeur de Suède et Caraccioli, le successeur du marquis de Castro-monte: « L'abbé Galiani était de sa personne le plus joli petit arlequin qu'eût produit l'Italie, mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel » (1) et ailleurs: « Il enrichissait son langage de mille expressions hardies et pittoresques qui nous faisaient envie. Il les accompagnait aussi de ce geste napolitain qui animait si bien l'expression; et l'on disait qu'il avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts. » (2)

Il était le plus gai, le plus aimable, le plus animé, le plus amusant, le mieux accueilli, le plus aimé. Cet esprit lumineux, profond, solide, faisait oublier en lui le philosophe, le savant et l'abbé, pour ne plus montrer que l'homme aimable. Son ironie, les trésors de sa mémoire, sa jovialité imperturbable, le son de sa voix pénétrante, et surtout le tour vif et plaisant, finement ironique, dont Swift avait eu le secret, avant lui, animait beaucoup la conversation.

Le salon de M^{me} Geoffrin était fréquenté surtout par les encyclopédistes et les philosophes. Les habitués les plus en vue étaient: Grimm,

(1) Marmontel - *"La société littéraire au XVIII^e siècle,"*
Paris, Henri Gautier éditeur, p. 420. (sans date)

(2) Ibid., p. 421.

l'abbé Morellet, d'Alembert, Marivaux, Saint-Lambert, le comte de Creutz, le baron de Gleichen, M^{lle} de Lespinasse, amie de d'Alembert, M^{me} Geoffrin qui, de sa vie, n'avait rien vu, ni rien appris qu'à la volée, était adroite à précéder, à surveiller, à tenir sous sa main ces deux sociétés d'artistes, et de gens de lettres, à marquer les limites de la liberté, à y ramener, par un mot, par un geste: « Allons, voilà qui est bon » étaient communément le signal de sagesse qu'elle donnait à ses convives, quand la sagesse voulait s'échapper. M^{me} Geoffrin aimait beaucoup la tranquillité, le silence, le sérieux. En 1763, M^{lle} Julie de Lespinasse ouvrit un salon, Rue Saint Dominique, et l'on voit reparaître Galiani parmi ses vieux amis. Ce salon était fréquenté surtout par les Encyclopédistes. M^{lle} de Lespinasse avait toutes les grâces, tous les dons de l'esprit et du langage. Elle avait la tête vive, l'âme ardente, l'imagination puissante. Galiani aimait fréquenter cette société, parce qu'il pouvait donner libre cours à son audace, ce qu'il ne pouvait faire dans le salon de M^{me} Geoffrin. Les salons de M^{me} Geoffrin, du Deffand et de Lespinasse devinrent autant de centres de réunion, les plus fréquentés, où la phalange des Encyclopédistes concerta bien souvent ses attaques.

Galiani fréquentait même le salon de M^{me} Necker, rue du Chéry, où se réunissaient des philosophes. Cette femme délicate et affable, participait activement à la conversation. Elle aimait les conversations religieuses. L'abbé fréquenta chez elle, et le souvenir de ce salon demeura pour lui ineffaçable. « Il n'y a pas de vendredi que je ne vienne chez vous *in spiritu* » lui écrivait-il le 4 août 1770. Galiani occupait une place importante dans le salon de M^{me} Necker. Il fréquenta aussi le salon de M^{me} de Choiseul, de M^{me} de Luxembourg, de M^{me} de Marchais, de M^{me} de Boufflers et presque tous les salons où se réunissaient des savants et des diplomates. L'abbé recevait partout l'accueil le plus sympathique. Tout le monde appréciait la nouveauté et l'éten due de ses vues et de ses lumières. Il connut presque toutes les femmes en vue de Paris, mais de toutes ses amitiés, la plus chère, la plus douce, la plus durable fut celle de M^{me} d'Epinay. Cette femme affable, recevait, dans son château de la Chevrette, ses amis intimes, parmi lesquels l'abbé Galiani. Il régnait dans ce salon une grande liberté. Chaque écrivain pouvait lire, parler, causer à son aise. Galiani aimait être dans un cercle limité d'amis, qui ne se moquaient pas de lui, ni le contredisaient. Tous les habitués de ce salon écoutaient attentivement ce petit abbé

qui leur faisait oublier les ennuis de la vie. Mais Galiani n'était pas seulement l'hôte préféré et amusant de M^{me} d'Epinay. Il devint bientôt son ami intime et fidèle et il participa à ses réceptions, rue Neuve des Petits-Champs, et à la Biche. C'est là, dans cette société élégante qu'on cherchait à passer de longues heures en réunions littéraires et philosophiques.

Galiani s'habitua ainsi à la vie de Paris et à l'humeur des Français. A sa haine du début succéda insensiblement une sympathie profonde. Il devint, en peu de temps, l'ami de tous les philosophes. Par son esprit français, par ses livres, par son style, par les sympathies profondes qu'il gagna dans la capitale, il devint pour la France un fils d'adoption. La renommée de Galiani gagna, après Paris, la France entière. Les nombreuses ressources de son esprit lui conquièrent l'amitié, l'estime et l'admiration de tous. Il était un des habitués, les plus en vue, des principaux salons de Paris, qui contribuèrent au mouvement philosophique et social du XVIII^e siècle. Les jugements profonds et originaux qu'il portait sur les questions les plus diverses retenaient toujours l'attention des Encyclopédistes. Il ne plaisait pas moins aux femmes que séduisait son esprit fertile en plaisanteries légères, en fines allusions, en équivoques malicieuses, en bons mots.

En philosophie, en morale et en politique il était toujours prêt à improviser un apologue piquant, familier, souvent rabelaisien. Il tenait tête également à tous ses amis, il démontait les athées par le conte des dés pipés. Diderot dans une lettre adressée à M.^{lle} Volland disait : « Si l'on se sent un peu triste et si le jour baisse, si la conversation languit, si la pluie tombe, l'abbé Galiani entre et avec le gentil abbé la gaité, l'imagination, l'esprit, la folie, la raillerie, tout ce qui fait oublier les peines de la vie » (1) et ailleurs : « Il était inépuisable, avec Galiani il n'y avait pas de silence, il alimentait presque à lui seul toutes les conversations » (2) et le comte de Hartig a dit : « Ce génie napolitain est aussi connu à Paris par ses charmantes saillies et la vivacité de son esprit que par ses jolis et très plaisants écrits, il semble créé pour faire les délices de la société. » (3)

Galiani n'oublia jamais son séjour en France. C'est la période la plus belle, la plus chère, la

(1) Diderot - Lettres à M.^{lle} Volland, 25 novembre 1762 (Oeuvres, Paris, Belin, 1818, t. XIX. p. 37).

(2) Diderot - Lettres à M.^{lle} Volland, 26 septembre 1762 (Oeuvres, Paris, Belin, 1818, t. XIX. p. 139.)

(3) Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie par le comte F. de Hartig, Genève, 1785, in 8°, p. 223.

plus douce de son existence. Il était le favori de tous les cénacles littéraires, de tous les salons à la mode. Il représenta le roi de Naples à Paris, suivant, avec beaucoup de sagacité et d'énergie, une politique antifrançaise, que le ministre Tanucci croyait nécessaire aux intérêts des Deux-Siciles. Mais Galiani eut l'imprudence de confier au Baron Gleichen, ambassadeur danois à Paris, que le Ministre Tanucci n'était point favorable au Pacte de famille. Celui-ci communiqua ce secret à M. le duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères. Ce puissant ministre qui avait déjà l'abbé en haine, profita de cette circonstance pour obtenir de la Cour de Naples, qui était encore sous la tutelle espagnole, le rappel de l'imprudent secrétaire d'ambassade.

En 1769, le triste matin du 16 mai, Galiani, en ouvrant la correspondance officielle, au lieu de lire l'habituel billet amical autographe de M. le Ministre Tanucci, trouva, dans une enveloppe, avec étonnement, une lettre officielle, écrite par son ami, Pascal Carcani, secrétaire du ministre des affaires étrangères à Naples. Voici ce que la lettre contenait : « È volontà del Re che V. S. Ill.ma fra quattro giorni dal ricevere di questo dispaccio, esca da Parigi per recarsi a Napoli al suo destino di Consigliere di Magistrato di Com-

mercio » (1) Il lut et relut la lettre, et il n'en crut pas ses yeux. Cette nouvelle le surprit comme un coup de foudre. Il a peint lui-même, dans une lettre à Tanucci, l'état déplorable où le mit cette disgrâce : « Il m'est arrivé le plus grand malheur, après la mort du roi, qui peut m'arriver... Je ne puis vous dire autre chose si ce n'est que le jour où je reçus l'ordre du roi, je ne pus dîner ni souper. La nuit j'eus la fièvre avec de fortes convulsions. Le jour suivant je me forçai à sortir pour terminer une commission que je crois être du service de la reine. Je semblais soulagé, mais ni l'appétit, ni les forces, ni le sommeil ne sont revenus, et voici le quatrième jour que je n'ai pas faim » (2)

Pour Galiani le départ de Paris fut plus terrible que la mort. Triste, inconsolable, il ne goûtait plus aucun repos, il n'avait plus le courage de vivre, il ne pouvait se résigner à ce coup du destin. Il s'abandonna tout entier à sa douleur. Il arrosa pendant plusieurs nuits, son chevet de

(1) « Vous devez, par volonté du roi, quitter Paris, dans quatre jours à partir de la réception de cette lettre, pour vous rendre à Naples, à votre office de conseiller de Magistrat du Commerce. »

(2) Bazzoni - Correspondance inédite avec Tanucci, archives historiques italiennes, Florence, Viesseux. 1870 3^e et 4^e série.

larmes. « Vous êtes fait pour Paris, et Paris était encore plus fait pour vous », (1) lui écrivait M^{me} d'Epinay dans sa lettre du 1^{er} septembre 1769. Il aurait pu demeurer à Naples de la manière la plus honorable, mais Paris lui tenait au cœur, et, de même que dix ans auparavant, il sollicitait son rappel à Naples, de même, il sollicitait, avec la même insistance, son retour à Paris, théâtre de l'esprit et des passions. Il n'aurait plus voulu quitter cette capitale, cet océan de lumière, étincelant de rayons et d'étoiles, de merveilles et d'amour. Galiani aimait la France avec une passion qui dominait tout, même son propre intérêt. Il aurait, en un mot, préféré la mort plutôt que quitter la capitale du monde, le « café de l'Europe » comme il l'appelait, cette métropole qui lui avait procuré les plaisirs les plus vifs, les joies les plus douces, les satisfactions les plus chères, les honneurs les plus grands ! Il sentait désormais son cœur fortement attaché à la France. En attendant une révocation de l'arrêt, il se nourrissait de l'espoir et de l'illusion de rester en France. C'est ainsi qu'il différa son départ autant qu'il le put, et qu'il fit traîner son voyage en longueur. Mais plus il s'éloignait de Paris, de ce lieu si fé-

(1) F. Nicolini, *Lettres de M^{me} d'Epinay à l'abbé Galiani*, Bari, Laterza, 1929, p. 21.

cond en souvenirs, plus l'admiration, le regret, la douleur allait croissant. Il s'arrêta quelque mois à Gênes et en d'autres villes, mais l'arrêté fut irrévocable, et il dut, bon gré mal gré, revenir à Naples, le cœur navré. Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris et encore plus inconsolable de n'avoir reçu aucune nouvelle ni de vous ni du paresseux philosophe (1) écrivait-il à M^{me} d'Epinay dans la lettre du 17 juillet 1769, de Gênes, et il continuait dans la même lettre: « Oui, Paris est ma patrie; on aura beau m'en exiler, j'y retomberai. » (2) Le 14 août 1769 il lui écrivit encore: « Je sens et j'éprouve tous les jours davantage, qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. Pleurez-moi comme mort, si je ne reviens pas. » (3) Il exprime encore sa nostalgie dans une lettre du 28 août 1769: « Je me porte bien, et je n'ai aucun mal, ni d'autre chagrin que d'être bien loin de vous et de Paris; mais il est si grand que je ne sais pas y résister. Encouragez tout le monde à m'écrire.

(1) Galiani fait allusion à Diderot.

(2) *Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay*, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. 1^{er}, p. 3, 4.

(3) *Ibid.*, t. 1^{er}, p. 7.

Le marquis de Croismare (1) serait-il bon pour un correspondant ? ». (2)

En attendant il était à Naples, dans sa patrie, mais il ressentait douloureusement la nostalgie de la France, dont il avait été exilé, et il aimait à s'en proclamer toujours le citoyen. Ses lettres sont remplies de ses regrets et de ses souvenirs. Il ne vivait que de l'espoir de revoir Paris. Le regret, le dépit, la douleur de ne pas être dans cette métropole ne l'abandonnèrent pas un instant.

Le 30 juin 1770, il écrivit à M.me d'Epinay: "...l'adore M. de Sartine, je lui ai mille obligations, et je voudrais lui en avoir encore davantage. Il ne dépend que de lui que je retourne à Paris. Il n'a qu'à me faire inspecteur de police, et me donner le département des demoiselles; je vole, je cours, j'abandonne tout..., et il continue dans la même lettre: " mon retour à Paris n'est pas bien sûr, et je ne l'ai mandé à personne; j'y vais *in spiritu* à tout moment, mais mon corps est à Naples. ,, (3)

(1) Marc-Antoine Nicolas, marquis de Croismare, baron de Lasson en Normandie, né en 1694, mort en 1772. Galiani l'a introduit dans ses Dialogues sur le nom de marquis de Roquemaure.

(2) *Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay*, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. 1^{er}, p. 10.

(3) *Ibid.*, t. 1^{er} p. 94.

Le temps et l'éloignement ne firent pas oublier à Galiani son amour pour la France et pour les Français, et le 30 octobre 1772 il écrivit à M.me d'Epinay: " Puis-je écrire à Paris sans y penser? et puis-je y penser sans avoir de l'humeur? Magallon m'écrit cette semaine, et, pour me consoler; il veut me faire croire que Paris est changé tout à fait, mais tant que mes amis vivront, il ne sera pas changé pour moi., (1) et il continue dans la même lettre: " Je mange à Naples, mais je vis toujours à Paris, et j'y vivrai tant que je pourrai., (2) Les meilleurs de mes amis, écrivait-il encore à M.me d'Epinay, dans la lettre du 23 juillet 1774, sont à Paris, les plus vrais, les plus intéressés pour moi: cependant je n'ai pu, en mon absence, obtenir rien de ce que je désirais à Paris: j'ai eu beau me fâcher contre Magallon, Fuentès, Pignatelli, Caraccioli, Sartine, etc. Je ne me fâche pas à présent contre vous; mais je vous fâche peut-être, et à quoi donc? Pourquoi donc cela? C'est que Dieu veut que je boive le calice d'amertume de l'absence jusqu'à la lie, et que je dise toujours en moi-même: si j'eusse été moi-même à Paris, cela n'aurait pas été., (3)

(1) Ibid., t. 1^{er}, p. 385-86.

(2) Ibid., t. 1^{er} p. 387.

(3) *Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay*, par Asse E. Paris, Charpentier, 1880, t. II, p. 139.

Malgré les nombreuses occupations de son importante charge de secrétaire et de conseiller du Tribunal Suprême du Commerce, et de Président de la Giunta Allodiale, Galiani n'abandonna pas les études littéraires, et, en 1779, il écrivit deux ouvrages sur les *Dialectes*; le premier sur le dialecte napolitain, fut publié en 1779; le second fut publié après sa mort. En 1782 il publia sous l'anonymat, *Des devoirs des princes neutres*.

En 1783, le 17 avril, Galiani apprit, avec douleur, la mort prématurée de M.me d'Epinay, son amie la plus chère. Cette triste nouvelle le jeta dans la désolation, et ne fit qu'augmenter le poison qui brûlait déjà son cœur. Incapable de se résigner à ce nouveau coup du destin, il devint triste; ses pensées s'achevaient toujours par une réflexion sur la fragilité humaine, sur la rapidité de la vie et sur la loi commune des êtres.

Il pensait que les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin et le soir sont flétries. Les doux plaisirs, les grâces riantes, les souvenirs les plus chers et les plus beaux s'évanouissent comme un beau songe ! M.me d'Epinay n'est plus ! écrivait-il à M.me du Bocage, le 10 juin 1783, le cœur serré et l'âme navrée de chagrin, j'ai donc aussi cessé d'être ! Vous m'aviez proposé dans votre dernière lettre

dé continuer avec vous la correspondance que j'eus l'honneur d'entretenir si longtemps avec elle; je sens tout le prix du sacrifice que vous daignez vous imposer; mais comment pourrais-je y répondre? Mon cœur n'est plus parmi les vivants; il est tout dans un tombeau. Pardonnez-moi, madame, si je vous écris avec tant de franchise, si je vous montre tant d'ingratitude. Madame la vicomtesse, qui me donna si souvent des nouvelles de sa pauvre mère, n'a pu se résoudre à m'apprendre une si grande perte; c'est vous qu'elle a priée de remplir cette triste mission: elle ne pourrait mieux choisir; qui mieux que vous soulagerait ma douleur, si elle était susceptible de soulagement? Mais il n'y en a plus pour moi. „ (1)

En attendant Galiani déclinait, et deux ans après, le 13 mai 1785, tandis qu'il siégeait au Conseil de Séparation il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. On lui conseilla de voyager et, l'année suivante, il alla dans les Pouilles. Puis il revint à Naples continuer ses travaux. Deux ans après, il fit un voyage à Venise. La vue de cette ville, reine des mers, ville des poètes où Dante, Pétrarque, By-

(1) *Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay*, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 376-77.

ron et tant d'artistes séjournèrent, la séduction de son ciel, la douceur de son climat, la mer lumineuse, ses brises voluptueuses, le silence profond, le chant harmonieux des bateliers rendirent un peu de courage à son âme accablée, et l'espérance fit encore palpiter son cœur. Quelques mois après, il revint à Naples, mais sa santé s'altérait à vue d'oeil. Le 30 octobre 1787, toutes les relations de Galiani avec la société cessent. Il n'est plus un homme du monde; il n'appartient plus à son pays. Mais avant que la mort l'eut enlevé au monde, il remplit, avec beaucoup de gravité et de solennité, ses devoirs religieux. Il voulut se confesser publiquement, reçut l'extrême onction et expira paisiblement, avec une résignation de chrétien. Ses restes furent enterrés, selon son vœu, dans l'Eglise des Pères Célestins, l'église de l'Ascension à Chiaia, à côté des restes de son oncle, Célestin Galiani. Il mourut à l'âge de 58 ans, comme il avait vécu, en plaisantant, et, comme Massillon, comme Fénelon, comme tout prêtre doit mourir, sans argent, sans dettes. Voici ce qu'il écrivit à la reine Caroline, quelques heures avant sa mort: "Io non voglio negare d'essere ancora un peccatore e prego continuamente il cielo d'usare misericordia verso di me. Ma posso affermarlo che massime della eterna morale e della vera religione cristiana sono sempre

rimaste nel mio spirito. Prego Dio di conservarmele fino alla fine „. (1)

Galiani, comme presque tous les hommes illustres, a eu beaucoup d'admirateurs et beaucoup de détracteurs acharnés. Parmi ses critiques modernes les plus violents, le Sénateur Joseph Aurèle Lauria répète avec Guémaduc, Gorami et Dumas que Galiani était athée, que son visage était si affreux qu'on eût dit Satan, sous les espèces d'un prêtre. D'autres critiques malintentionnés ont dit encore de Galiani, à peu près, ce qu'on avait dit de Voltaire, qu'il avait, comme le singe, des manières gracieuses et des traits difformes. C'est pure calomnie, critique injuste et puérile: Galiani n'était point irréligieux ni cynique. Il n'était pas un satirique modéré comme Perse, ou violent comme Juvénal. Il était un satirique aimable comme Horace. Il avait une verve railleuse, comme Voltaire. Ses flèches portaient, mais sans blesser profondément. Galiani adoptait le matérialisme et le sensualisme, mais sans renier la foi chrétienne, qu'il essaie d'accorder avec

(1) "Je ne veux point nier que je suis encore un pécheur et je prie Dieu, sans cesse, d'être miséricordieux envers moi. Mais je peux vous assurer que les maximes de la morale et la vraie religion chrétienne ont été toujours dans mon cœur. Je prie Dieu qu'il me les conserve jusqu'à ma mort. „

les mots irréguliers. Galiani dans ses écrits, comme dans sa conversation, aimait briller, il préférerait montrer de l'esprit que de la bonté. Pour faire de l'esprit il était prêt à tourner en ridicule Dieu même, sans jamais douter de la divinité du catholicisme. Son cœur était simple, pur et chrétien. Pendant le temps qu'il vécut à Paris, dans une période de scepticisme, Galiani ne se laissa pas entraîner par les philosophes. Il les combattit victorieusement. Il faut rapporter ici un apologue qui nous a été conservé par Morellet: " Un jour chez le baron d'Holbach, après dîner, les philosophes rassemblés, avaient causé de Dieu à tue-tête et avaient dit des choses à faire tomber cent fois le tonnerre sur la maison, s'il tombait pour cela. Galiani avait écouté patiemment toute cette dissertation intrépide; enfin, lassé de voir tout ce monde ne prendre qu'un seul côté de la question, il s'était servi, pour démontrer l'existence de Dieu et de la Providence, de cette comparaison des dés pipés, restés célèbres parmi ses amis, à laquelle il revenait souvent. Il dit: "...Messieurs les philosophes, vous allez bien vite. Je commence par vous dire que, si j'étais pape je vous ferais mettre à l'inquisition, et, si j'étais rois de France, à la Bastille; mais, comme j'ai le bonheur de n'être ni l'un ni l'autre, je reviendrai dîner jeudi prochain, et vous m'entendrez, comme j'ai eu la

patience de vous entendre, et je vous réfuterai.,,
A jeudi ! s'écria-t-on tout d'une voix ; et le cartel fut accepté. Jeudi arrive. Après le dîner et le café pris, l'abbé s'assied dans un fauteuil, ses jambes croisées en tailleur ; et, comme il faisait chaud, il prend sa parruque d'une main, et gesticulant de l'autre, il commence à peu près ainsi :
" Je suppose, messieurs, celui d'entre vous qui est le plus convaincu que le monde est l'ouvrage du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, enfin constamment rafle le six. Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait ainsi son argent, dira, sans hésiter, sans en douter un seul moment : " les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge. ",
Ah, philosophe ! Comment ? Parce que dix et douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est, en conséquence, d'une manœuvre adroite, d'une combinaison artificieuse, d'une friponnerie bien tissée ; et, en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux de combinaisons mille et mille fois plus difficiles et plus compliquées, et plus soutenues et plus utiles, etc, vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut

un grand fripon qui se fait un jeu de vous attaquer ? „ (1)

Galiani, au physique, n'était pas, en vérité, au dessus de la taille de quatre pieds et demi, il était légèrement bossu, son visage un peu pâle mais gracieux et sympathique, ses yeux avaient un éclat singulier, sa voix était charmante, ses paroles avaient une grâce extraordinaire; il avait une promptitude d'esprit, son cerveau contenait, avec une harmonie parfaite, les facultés les plus précieuses: l'imagination, la raison, l'esprit. Il était encore aimable, plaisant, facétieux. Luigi Settembrini, fait du caractère morale et physique de Galiani, cette peinture admirable: « Galiani dit-il, est un des plus grands savants italiens. Il était un peu bossu, pâle, élégant. Ses yeux et son sourire montraient de l'esprit d'un homme extraordinaire ». (2) On a dit encore que Galiani n'était qu'un bouffon napolitain, mais il était aussi un grand savant, un penseur profond, un sage politique, un philosophe et un littérateur illustre,

(1) Morellet - *Mémoires*, Paris, II.^e édition, t. I. p. 136; dans Sainte-Beuve. *Causerie du lundi*, Paris, Garnier, 4^e édition, t. II, p. 426.

(2) L. Settembrini - *Leçons de littérature italienne*, Naples, A. Morano, 1924, t. III, p. 53.

un économiste original. Grimm ajoute : « Ce petit être, né au pied du mont Vésuve, est un vrai phénomène. Il joint à un coup d'oeil lumineux et profond une vaste et solide érudition, aux vues d'un homme de génie, l'enjouement et les agréments d'un homme qui ne cherche qu'à amuser et à plaire. C'est Platon, avec la verve et les gestes d'Arlequin » (1) Lanson dit enfin : « Galiani est érudit, liseur, paradoxal avec délices, prophète tour à tour lucide et sangrenu : esprit fin, plaisant, bouffon, ayant gardé dans son style un peu de cet accent napolitain, de cette gesticulation effrénée, qui rendaient sa conversation si amusante. » (2)

Le nom de Galiani est non seulement connu dans le monde savant, mais même dans le grand public, non seulement en Italie, mais même à l'étranger. Pendant l'époque où l'abbé vécut à Paris, l'Europe pensait en français ; la langue de Molière était devenue la langue universelle. Galiani eut un goût croissant pour la littérature française. Il pensa et écrivit en français. Parmi les nombreux livres qu'il a laissés, livres

(1) Grimm, *Correspondance littéraire*, Paris, Garnier frères éditeurs, 1879, t. VI. p. 116.

(2). Voir F. Flora - Morceaux choisis des écrits de F. Galiani, Milan, Treves, 1927, p. 238.

à la fois intéressants et originaux, nous nous bornerons à examiner ses chefs d'oeuvre écrits en français, tels que le *Dialogue sur le Com-
des blés* et le *Commentaire sur Horace*, ouvrages qui eurent un succès éclatant et qui donnent une idée exacte de Galiani.



CHAPITRE II.

Dialogue sur le commerce des blés.

« Conservez à chacun son propre caractère »

BOILEAU.

Galiani, pendant son séjour à Paris, au milieu de tant d'agitations politiques, ne négligea pas les études littéraires. Il se perfectionna même si bien dans la langue française, en peu de temps, que les plus illustres écrivains français en furent émerveillés.

Parmi les livres scientifiques qu'il a laissés, le plus important, le plus utile, le plus original, le plus riche en idées est le *Dialogue sur le commerce des blés*, qu'il écrivit en français, sous l'anonymat, à l'occasion d'une grande disette dont souffrit la France en 1764.

Louis XV avait publié, en juillet 1764, à l'instigation des économistes et de l'intendant les Finances, M. Trudaine (1), un édit qui per-

(1). Daniel Charles Trudaine, d'une famille originaire d'Amiens, est né le 3 janvier 1703 et mort en 1721. Il fut l'inventeur de la taille tarifée et il avait contribué à l'édit de 1764, qui établit la libre exportation des blés.

mettait, sur tout le territoire de la nation, le libre échange des blés. Il y avait dix huit ans que les économistes insistaient pour obtenir cette liberté illimitée. C'est alors seulement qu'ils réussirent à faire appliquer leurs théories. Ce n'était que l'application du principe « Laissez faire, laissez passer » de l'Ecole physiocratique, que Quesnay, chef de cette école, avait publié dès 1756. Malheureusement, en 1764, la récolte fut maigre en France ; une disette répandit une misère affreuse dans toutes les provinces de France, et surtout à Paris. Les maux s'accrurent. Malgré l'édit du contrôleur général, M. Laverdy, qui défendait de rien publier sur les matières d'administration, la polémique entre les partisans et les adversaires de la liberté de circulation devint plus ardente. Quelques économistes soutenaient que l'édit du roi n'avait fait qu'aggraver le mal ; d'autres soutenaient le contraire. Ce sujet défrayait toutes les conversations, dans les salons de Paris, à la Cour et dans le royaume. Dupont de Nemours écrivit, en 1764, un livre sur l'exportation et l'importation des grains, et plus tard, en 1769, ses objections et réponses. L'abbé Baudeau publia, en avril 1768, son "*Avis aux honnêtes gens qui veulent bien faire*„. Mercier de la Rivière écrivit, en 1770, un livre intitulé "*L'intérêt général de l'Etat ou la liberté du*

commerce des blés, où l'auteur développait le système de laisser passer, laisser faire de Quesnay. Galiani voulut, lui aussi, exposer ses idées et écrivit ses Dialogues sur le commerce des blés qui n'étaient pas sans rapport avec son livre de la monnaie, qu'il avait publié vingt ans auparavant, en 1750, dans sa jeunesse, et où il s'était révélé un grand économiste. Cet ouvrage, écrit en un style élégant, est plein d'observations profondes sur l'histoire et sur la nature humaine. Il contient aussi de sages critiques sur les gouvernements.

En 1748 l'Europe était affligée d'une disette et d'une famine cruelles ; les changes étaient altérés. Galiani s'affligeait des tristes conditions de sa patrie et de l'Europe et il chercha à y apporter des remèdes. C'est pour cela qu'il écrivit son ouvrage sur la monnaie, qui est un chef-d'oeuvre et remporta un succès éclatant. Le gouvernement italien en adopta les idées avec profit. Les Dialogues furent publiés aussi à une époque non moins triste, et dans un même but. Ils furent un rayon de lumière qui d'abord surprit, puis éclaira et empêcha peut-être, la ruine de l'Etat. Pour rendre plus facile et plus agréable la lecture de cet ouvrage, bien que le sujet en fût des plus ardu, Galiani choisit la forme du dialogue, qui est la plus frappante et la plus

apte pour opposer des idées et des sentiments. Il montra dans ce livre les mêmes qualités qui faisaient le charme de sa conversation : esprit subtil, grâce enjouée, bonhomie. Aucun écrivain n'atteint, dans l'art du dialogue scientifique, à cette perfection. Galiani imagine une série d'entretiens entre le chevalier Zanobi (1) et le marquis de Roquemaure. (2) Les six premiers dialogues ont lieu à Paris, dans un salon ; les deux autres chez le marquis de Roquemaure ou chez trois amis, pendant les mois de novembre et de décembre 1768, où ils ont coutume de se réunir avant et après le dîner. Dans ces Dialogues le chevalier Zanobi, porte parole de Galiani, estime et prouve que l'édit du roi sur la libre exportation des blés, est la cause de la disette, de la cherté de la vie et du trouble de la France, et il prend position contre les économistes qui soutenaient le contraire. Il critique ainsi, sans ménagement, l'édit et les économistes français. Ce n'est pas qu'il soit radicalement opposé à l'exportation des blés, comme veulent le faire croire les économistes mais il préconise un système

(1). Zanobi, personnage des Dialogues, sous le nom duquel Galiani s'est représenté.

(2). Roquemaure est Marc-Antoine Nicolas de Croismare, baron de Lasson que Galiani connut dans le salon de M.me d'Epinay et qui devint son grand ami.

autre pour parer à la disette et empêcher tout désordre. Il combat la théorie trop absolue des physiocrates et insiste sur le caractère de relativité des institutions économiques et la nécessité de les adapter aux lieux, aux temps, aux conditions et aux relations avec l'étranger. Galiani soutient que l'édit de 1764 est illusoire, qu'il semble accorder une liberté illimitée, tandis que, en réalité, on n'en accordait aucune. Il explique clairement ses idées et soutient que les conditions de la France ne permettaient pas, dans ce temps-là, l'exportation libre, mais qu'elle doit être subordonnée à la liberté de circulation intérieure.

Dans le premier Dialogue, relatif à la réglementation, Galiani établit que les systèmes adoptés doivent varier avec les conditions des pays. Voilà l'idée directrice de cet entretien.

Le second porte sur la diversité nécessaire de la réglementation du commerce des blés. Les pays de petite étendue territoriale mais riches en manufactures, comme Genève, doivent constituer des magasins d'approvisionnement.

Dans le troisième, il traite des Etats moyens, qu'il divise en deux classes : Les Etats riches en blé, comme la Sicile, la Sardaigne, la Flandre, la Lombardie, et les Etats qui n'en produisent pas, comme la Hollande, Gênes etc., et il prouve que la liberté illimitée du commerce

des blés est nécessaire à ces Etats. Dans le quatrième il expose ses doutes sur les effets de l'édit de 1764, autorisant la libre exportation des blés. Dans le cinquième, il examine la situation des pays exclusivement agricoles, montre leur misère et établit que les arts, les manufactures et le commerce maritime constituent la vraie richesse des grands Etats.

Le sixième prouve qu'en France il y a peu de terrains incultes, et que, si toutes les terres étaient mises en valeur, il n'y aurait pas surproduction de blé.

Dans le septième il dresse le tableau du commerce des blés, en France, en discutant tous les détails et toutes les circonstances qui l'accompagnent. Puis il ajoute : « Voilà ce qui excite la cupidité et ce qui empêche le commerce honnête et louable. Les hommes tournent leur malice, épuisent leur astuce sur un sujet pressant, et, sûrs d'en tirer un immense profit, ils tâchent d'exciter le trouble par des idées de cherté et de disette ». (1)

Enfin dans le huitième dialogue Galiani examine les effets de l'édit de 1764 et prouve qu'une liberté illimitée est nuisible. Il propose

(1). Voir Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. Ier p. 109, note I.èr e

donc des remèdes pour empêcher les abus qu'aurait pu causer une liberté illimitée dans le commerce intérieure du royaume et faire rester le blé dans une condition immuable : Il voulut limiter le commerce du blé à l'étranger, lui imposer un octroi (cinquante sous d'octroi sur la sortie du blé) et fixer une taxe modérée sur celui qui entraît. Galiani proposait ces mesures afin que le blé ne manquât pas en France, dans les années de stérilité. Il imposait un octroi de sortie en le graduant de manière que les farines coûtassent moins que le blé et la pâte moins que la farine ; cela pour diminuer les dépenses de transport, parce que sous un volume plus petit on donnait un prix plus grand. Ces raisons semblent, comme a dit le journal de Fréron, solides et fondées sur des principes lumineux et naturels. » (1)

Galiani écrivit ce dernier Dialogue, à la hâte, la veille de son départ de Paris, dans les moments les plus pénibles de sa vie. Il avait l'intention d'écrire un neuvième dialogue, où il se proposait de traiter des magasins et des dépôts publics des blés. Il conseillait au gouvernement de la France l'ancienne institution des chargeurs, comme en Sicile, mais comme il dut

(1) Année littéraire, 1770, Paris, t. Ier p. 289.

brusquement quitter Paris, il suppléa à ce dernier dialogue par un Mémoire pour M. de Sartine, lieutenant général de police. (1) Il laissa donc son manuscrit, qu'il acheva, en sanglotant, à son ami Denis Diderot, et le pria de le faire imprimer, après en avoir corrigé la forme et le style. Aussi bien une première correction avait déjà été faite par Grimm, amant de M.^{me} d'Epinay et grand ami de Galiani. L'abbé avant son départ de Paris avait lu quelques passages de son manuscrit à des amis, et, s'il n'avait pas quitté la France, il ne l'aurait peut-être pas publié, dans la crainte de s'attirer la haine d'une nation qu'il aimait plus que sa patrie. Cependant il était à Naples mais sa pensée et son cœur étaient à Paris. Il attendait avec une grande impatience le bruit que sa « bombe » allait faire, en éclatant, dans la capitale de la France. M.^{me} d'Epinay, l'amie la plus chère et la plus intime de Galiani, l'informe, dans sa lettre du 4 octobre 1769, que l'abbé Morellet était irrité contre lui. « Il vous réfute, (2) lui dit-elle. Beaucoup de

(1). Ce Mémoire se trouve dans la *Correspondance* de Galiani avec M.^{me} d'Epinay, par Asse, Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 411.

(2). Morellet préparait alors sa *Réfutation* de l'ouvrage qui a pour titre : *Dialogue sur le commerce des blés*, Londres, in 8.e

personnes ont vu sa réplique ; je ne la connais point ; mais il vous aime. Diderot vous en parlera. Vos affaires me désolent. M. de Sartine vous à donné un censeur (1) qui a laissé lire votre livre à des physiocrates. » (2)

Galiani affligé et découragé de ce que ce censeur avait trahi son secret, en donnant son manuscrit à ses ennemis, écrivit à M.^{me} d'Epinay dans la lettre du 18 décembre 1769 : « Votre dernière lettre du 4 octobre m'accable tellement de chagrin, que je n'eus point la force d'y répondre. J'essayai vainement d'écrire à vous et à M. de Sartine ; mais je déchirai ce que j'avais écrit, et j'abandonnai le tout aux coprices de ma malheureuse destinée. Et il continue dans la même lettre : « Est-il possible que le meilleur des hommes, le plus digne magistrat, l'homme du monde qui m'aime le plus, et que j'aime et j'estime le plus, enfin M. de Sartine, veuille de gaieté de coeur me ruiner moi et un honnête libraire ? » (3)

L'ouvrage de Galiani parut enfin à Paris,

(1). Le censeur était M. de Gebelin, disciple de Quesnay, fondateur de la secte des économistes.

(2). Lettres de l'abbé Galiani à M.^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. Ier p. 17.

(3). Ibid., t. Ier p. 21.

au mois de janvier 1770, anonyme et daté de Londres. Lorsque Galiani en reçut, à Naples, un exemplaire, il le lut avec la plus grande avidité, ne se souvenant plus de ce qu'il contenait. « Foi de connaisseur, c'est un beau livre, écrivait-il à M.^{me} d'Epinay, dans la lettre du 3 février 1770, s'il a plu à l'abbé Raynal et à notre cher Schomberg, j'en suis content, je fais le plus grand cas du jugement de ces deux hommes. J'y ai trouvé peu de changements, mais ce peu fait un grand effet. Un riche pare un homme ; j'en remercie les bienfaiteurs. Il continue dans la même lettre : « Pourquoi mon cher abbé Panurge (1) me réfute-t-il, si je n'ai pas encore achevé de parler ? Je vous supplie, Madame, de dire et de répondre à tous ceux qui savent que le livre est de moi, l'histoire lamentable de ce malheureux ouvrage. Le dernier dialogue n'est pas fini : il y manque le plus important de mon système. L'abbé Morellet devrait m'écouter jusqu'au bout. » (2)

Galiani demandait et recevait avec le plus grand empressement les détails de l'impression

(1). C'est le surnom que Galiani avait donné à l'abbé Morellet.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M.^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, I. p. 27.

que produisait son livre. En attendant les censures, les objections, les insolences, les calomnies, les polémiques, les critiques ne manquèrent pas. Galiani éclaire ses théories, réfute ses adversaires, tantôt par des raisons solides, tantôt par des traits de son ironie acérée. L'abbé Baudeau écrivit des invectives les plus grossières et les plus injustes sur « le singe » de Galiani, auquel il attribua le rôle de rival de son maître. L'abbé Morellet combattit ardemment les idées de Galiani dans sa *Réfutation* de l'ouvrage qui a pour titre les *Dialogues sur le commerce des blés*.

A l'occasion de cette *Réfutation* Grimm a dit : « L'abbé Morellet a fait un gros ouvrage contre le livre de l'abbé Galiani, il l'a écrit avec une telle rapidité et une telle assiduité que la peau de son petit doigt, à force de le frotter contre son bureau, s'est entièrement usé ; il portait ainsi les stigmates de sa foi robuste dans les principes des économistes, sans avoir les honneurs de saint. » (1) « La dernière moitié des *Dialogues* de Galiani, dit encore Grimm, a été composée au milieu du violent chagrin que l'auteur ressentait de son départ, il n'avait pas cru son rappel si prochain, et il était trop aimé

(1). Grimm, *Correspondance littéraire*, Paris, 1770, t. IX, p. 82.

et trop désiré à Paris pour se consoler aisément de n'y plus être. Son livre en est resté imparfait. Il se proposait de faire un dernier entretien sur la police des grains qu'il croyait convenable à la France : je ne sais à présent si cet entretien sera jamais fait » (1)

Condorcet qui connaissait bien les deux abbés (Galiani et Morellet) écrivit à son ami Turgot, dans la lettre du 10 janvier 1770 : « L'abbé Morellet a essayé beaucoup de dégoût pour la réponse qu'il prépare à l'abbé Galiani et le petit abbé lui a écrit une lettre de persiflage à laquelle l'autre a répondu sérieusement : l'une et l'autre sont très piquantes. J'ai peur qu'après avoir badiné, le napolitain ne cherche à nuire, l'un me paraît bonhomme et dur, l'autre plaisant et méchant ». (2) Le bruit et le schisme que produisirent les Dialogues de Galiani avaient été prévus par l'auteur. « Cependant le baron d'Holbach et Diderot l'ont voulu, écrit Galiani à M.^{me} d'Épinay dans une lettre du 11 février 1770, et ils ne veulent pas se guérir de la manie de faire du bien aux hommes. J'ai vu, avec plaisir, le jugement de Voltaire; nous attendons

(1). Ibid., t. VIII, p. 440.

(2). Voir F. Flora, *Morceaux choisis des écrits de F. Galiani*, Milan, Treves, 1927, p. 233.

à présent ceux des parlements de Rouen et de Paris, et les réquisitoires des autres. En attendant je voudrais savoir les avis des personnes suivantes : Marmontel, le comte de Creutz, Thomas, le chevalier de Chastellux, le comte d'Albaret, Bernard, M. Turgot et surtout d'Alainville, que j'estime le plus ; je le charge de répondre à l'abbé Morellet » (1).

Les *Dialogues* de Galiani abtinrent, dès qu'ils parurent, un succès extraordinaire ; ils reçurent les éloges les plus flatteurs. Bientôt l'ouvrage se répandit avec rapidité en France. On loua l'esprit et le talent de l'auteur. Beaucoup de personnes, grâce à la lecture du livre, se convainquirent que l'édit du Roi était la cause de la disette et des désordres de toutes sortes qui l'accompagnaient et qu'une nouvelle réglementation de l'exportation des blés devait être établie. D'autres, au contraire, étaient, comme tous les économistes, opposés au système de Galiani. Alors Galiani donne aux lecteurs des éclaircissements et réfute les arguments de ses adversaires, aussi bien par de substantielles ripostes, que par son ironie. Parmi les adversaires de Galiani les plus acharnés furent l'abbé Bau-

(1). Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinau, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 31-32.

deau, dans ses *Ephémérides du citoyen*, qui parurent à l'avènement de Turgot au ministère ; L'abbé Roubaud, homme terrible et âpre, à qui Galiani avait donné le nom de Rhubarbe, qui publia ses *Récréations économiques ou Lettres à M. le chevalier Zanobi*, Mercier de la Rivière qui écrivit son livre « *Réfutation d'un nouveau système* » publié en forme de dialogue sur le commerce des blés, Dupont de Nemours, disciple de Quesnay, publia au mois de janvier, ses *Objections et réponses sur le commerce des grains et des farines*, où il exposait ses idées en faveur de la liberté. L'un des plus ardents adversaires de Galiani fut l'abbé Morellet, célèbre économiste, surnommé le trompette des Encyclopédistes, qui écrivit un livre contre les idées défendues par Galiani. Dans ce livre il accusait Galiani de contradiction entre le livre de la *Monnaie et le Dialogue sur le commerce des blés*. Il écrivit à ce propos une *Réfutation* et chercha à convaincre l'auteur d'appliquer au commerce de l'exportation des blés ce qu'il avait toujours dit en faveur de la liberté.

Malgré les divergentes opinions des savants le gouvernement, convaincu de l'utilité du système de Galiani, qui avait blâmé les édits, modifia les ordres qu'il avait donnés et interdit, en même temps, à l'abbé Morellet et aux autres

économistes de publier quoi que ce fût contre l'abbé Galiani.

L'abbé Roubaud apostrophe ainsi le chevalier Zanobi: « Vous défiez le marquis de trouver de plus honnêtes gens (les Economistes), mais, au milieu de vos caresses affectueuses le marquis, malin comme le singe de M. l'abbé Galiani (1) saute sur eux et les mord à l'endroit le plus sensible. Il les traite de gens très pernicieux et très condamnables: il les accuse même, d'un ton de délateur, de calomnier le gouvernement (2).

D'Alembert, ce grand homme, le plus influent des encyclopédistes, tout en faisant des réserves sur ce qu'il croyait les Dialogues. « Cet ouvrage disait-il, dans sa lettre du 25 janvier 1770, pourrait être de meilleur goût à certains égards; mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie » (3).

Turgot réfuta les *Dialogues* de Galiani, quant aux doctrines, mais il admira cet ouvrage au point de vue littéraire. « Un tel livre, écrivait-il

(1) Ce singe est, sans doute, le même dont parle le biographe de l'abbé Galiani, Luigi Diodati, et que celui-ci fut obligé de faire tuer pour une plaisanterie trop forte.

(2) *Récréations économiques ou Lettres à M. le chevalier Zanobi*, Amsterdam, 1770, pag. 172.

(3) Passage rapporté dans l'Anthologie des écrits de F. Galiani, par François Flora, Milan, Treves, 1927, p. 234.

à l'abbé Morellet, dans sa lettre du 19 janvier 1770, écrit avec cette élégance, cette légèreté de ton, cette propriété et cette originalité d'expression, et par un étranger, est un phénomène peut-être unique. L'ouvrage est très amusant et malheureusement il sera très difficile d'y répondre de façon à dissiper la séduction de ce qu'il y a de piquant dans la forme ». (1) Dans une autre lettre du 26 janvier 1770, il écrivit à M.lle de Lespinasse: « Je trouve *les Dialogues* de Galiani pleins d'esprit, de génie même, de finesse, de profondeur et bonne plaisanterie » (2).

Voltaire même qui n'avait pas une grande sympathie pour les Italiens, et malgré ses relations avec Turgot et les économistes, fut énerveillé par l'esprit de Galiani. « Il semble, dit le philosophe de Fernay à Diderot, dans la lettre du 20 janvier 1770, que Platon et Molière se sont réunis pour composer cet ouvrage (*les Dialogues*). On n'a jamais raisonné ni mieux ni plaisamment » (3). Dans une autre lettre du 24 jan-

(1) *Les Dialogues sur le commerce des blés* — Voir F. Flora, *Morceaux choisis des écrits de F. Galiani*, Milan, Treves, 1927, p. 234.

(2) *Lettres de M.me de Lespinasse*, Paris, Charpentier, 1876, p. 316.

(3) *Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay*, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, pag: 69.

vier 1770, il écrivait à M. d'Argental: « J'ai lu le livre de Galiani. O le plaisant homme ! ô le diable de corps ! on n'a jamais eu plus gaîment raison. Faut-il qu'un Napolitain donne aux Français des leçons de plaisanteries et de police ! Cet homme-là ferait rire la grande chambre; mais je ne sais s'il viendrait à bout de l'instruire », (1) Enfin dans une autre lettre du mois de mars 1770 il écrivit à M.me Necker: « J'ai lu l'abbé Galiani, on n'a jamais été si plaisant à propos de famine. Ce drôle de Napolitain connaît très bien notre nation; il vaut encore mieux l'amuser que la nourrir. » Quant aux deux systèmes de la liberté et de la prohibition, Voltaire, le prenant sur le ton badin évitait de se prononcer. Il concluait ainsi: « Suivez le précepte d'Horace: Ayez toujours une année de blé devant vous, *Provisae frugis in annum*. (2) A propos de Galiani et de ses Dialogues, il s'exprime ainsi: « Des gens qui avaient autant d'esprit et des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; et l'abbé Galiani réjouit la nation

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay parASSE E., Paris, charpentier éditeur, 1881, t. I, p. 32. (en note)

(2) Horace, livre I^{er}, ép. - 18 - Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par ASSE E., Paris, Charpentier. t. I, 1881, p. 208.

française sur l'exportation des blés; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle ». (1) Galiani ne s'étonne pas des contradictions de Morellet. « Panurge (2), écrit-il à M.me d'Epinay, dans sa lettre du 27 mars 1770, est un homme qui a le cœur dans la tête et la tête dans le cœur; il raisonne par raison et agit par principe; cela fait que je l'aime de tout mon cœur, quoique je raisonne difficilement, et qu'il m'aime aussi à la folie, quoiqu'il me croie machiavellino. Au reste, je crois que son cœur, qui est le plus vertueux et le plus beau du monde, entraînera la tête, et qu'il finira par ne pas répondre et par m'aimer davantage ». (3)

Diderot, ayant été prié par M. de Sartine (4)

(1) Voltaire, article *Blé*, qu'il avait annoncé dans sa lettre du 6 novembre 1770, à M.me d'Epinay, et qui fait aujourd'hui partie du *Dictionnaire philosophique*.

(2) Morellet.

(3) Denis Diderot : *Oeuvres*, Paris, Belin, 1818, t. 1er, 1^{ère} partie, p. 746.

(4) Lieutenant général de Police.

de lui dire son sentiment sur la *Réfutation* de l'abbé Morellet, il lui écrivit à ce sujet, le 10 mai 1770, une lettre sévère, où il concluait que le petit machiavéliste italien s'entendait mieux aux procédés que le philosophe français. Il proteste énergiquement contre l'ouvrage de Morellet sur la *Réfutation* des Dialogues de Galiani. Il dit que le livre de Morellet est dur, sec, plein d'humeur et pauvre d'idées. «L'auteur n'est pas pourvu d'expérience ni de raisons pour briser son adversaire, qu'il calomnie en plusieurs endroits, qu'il effecte de ne pas l'entendre où il ne l'entend pas.» (1) Diderot dit que les réponses de Morellet ne sont pas aussi victorieuses qu'il l'imagine, qu'il ne lie pas les idées et que la question n'en est point éclaircie. La réfutation de Morellet passera sans faire la moindre sensation, malgré le nom et la célébrité de l'auteur et les Dialogues de Galiani conserveront toute la faveur qu'il ont obtenus. (2) Galiani attendait toujours, avec une vive impatience des nouvelles de son ouvrage. M^{me} d'Epinaï, son amie la plus intime, la plus chère, la plus fidèle, l'informait scrupuleusement des jugements, des louanges et des critiques qu'on faisait, en France,

(1) Denis Diderot — *Oeuvres*, Paris, Belin. 1818, t. I, 1^{er} 1^{ère} partie, p. 745.

(2) Ibid., t. I, 1^{re} p. 745.

de ses Dialogues. « Mon cher abbé, lui écrivait-elle, dans sa lettre du 18 mars 1770, je n'aurais pas hésité à vous envoyer les critiques qu'on a faites à votre livre, si elles en eussent valu la peine. Mais pas une n'a été lue, parce qu'elles ne sont pas lisibles. Si celle de Panurge paraît vous l'aurez telle qu'elle sera. » (1) Dans une autre lettre du 13 avril 1770 elle lui informe l'avis du *Mercur* sur son ouvrage et lui annonce que le livre de Panurge s'imprime. Elle l'informe encore dans sa lettre du 7 mai 1770: « Je viens de découvrir que Panurge est convaincu, d'après la lettre que vous lui avez écrite que vous avez eu communication de son livre, et ce ne peut-être, dit-il que parce que M. de Sartine me l'aura prêté, je l'ai fait copier et je vous l'ai envoyé. En conséquence furieux contre M. de Sartine, furieux contre moi, furieux contre la poste qui a servi à cette iniquité... Et elle continue: « J'ai appris encore que Panurge avait lu votre lettre à M. d'Alembert et à M^{lle} de Lespinasse. L'un et l'autre disent qu'ils n'ont rien lu ni de Voltaire ni de Montesquieu qui approche de la grâce, de la finesse, de la beauté

(1) F. Nicolini. M^{me} d'Epina y et l'abbé Galiani, Bari, Laterza, 1929, p. 39.

de votre lettre. Il leur a lu aussi la réponse qu'il vous fait, qui est, disent-ils assommante». (1)

Galiani s'étonne que son livre n'a pas été entendu, en France, et il espère que Morellet, quoique son adversaire, le plus ardent, après l'avoir relu, l'entendra et qu'il lui rendra justice d'avouer à toute la France que la liberté de l'exportation n'ont eu, jusqu'à cette heure, d'autre véritable ami que lui. Mais, ayant appris que le livre de Morellet allait être imprimé, il lui écrit dans sa lettre du 26 mai 1770: «Mon cher abbé, j'attends avec la plus vive impatience votre livre pour me voir justifié aux yeux de la France, et lavé des infamies et des absurdités que les économistes ont vomies contre moi.» (2)

On s'étonnera que Galiani écrivait à l'un de ses adversaires. Il n'était pas, en effet, malicieux comme on l'a généralement jugé: il avait toujours pour Morellet une grande admiration et une grande reconnaissance parce qu'il fut la première personne qu'il connut à Paris, et qu'il était pour lui, suivant son expression, *primogenitus mortuorum*, l'aîné de ceux qu'il avait perdu. Galiani savait aussi que l'abbé Morellet avait reçu

(1) F. Nicolini, *Mme d'Epinaÿ et l'abbé Galiani*, Bari, Laterza, 1929, p. 50, 51.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à Mme d'Epinaÿ, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I^{er}, p. 81.

l'ordre du gouvernement de répondre à ses Dialogues et qu'il avait entrepris cette Réfutation sur l'invitation de M. Trudaine de Montigny, pour seconder les vues du ministère et en particulier du duc de Choiseul, qui favorisait la liberté du commerce des blés, dans l'espérance d'obtenir une modeste pension.

En attendant les critiques et les louanges adressées aux Dialogues de Galiani continuaient. M. l'abbé Roubaud, après avoir traité, dans ses excellentes représentations aux magistrats, la matière du commerce des blés, suivant la dignité et l'importance du sujet, attaque, dans ses Récréations économiques, M. l'abbé Galiani, avec ses propres armes, L'abbé «Rhubarbe» (1) publie dans le Mercure un article très «laxatif» suivant l'expression de Galiani, contre l'auteur des Dialogues. «Cet ouvrage, dit-il, ne laisse à l'auteur des Dialogues aucune ressource pour défendre ces opinions. Aussi amusant qu'instructif il plaira à tous les genres de lecteurs. La critique en est toujours vive et honnête.

La plaisanterie, également soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin, y est toujours de bon ton. A travers la légèreté du style, on y en-

(1) Roubaud. (surnom donné par Galiani.).

trevoit la profondeur de la science. Les raisonnements toujours simples et frappants y sont en quelque sorte déguisés par la gaieté avec laquelle l'auteur met sans cesse l'abbé Galiani en contradiction avec lui-même, en le réduisant à l'absurde. » (1)

Malgré toutes les critiques, les lecteurs impartiaux jugent les Dialogues de Galiani sublimes et admirables surtout au point de vue de l'esprit et des observations. Ils estiment que la Réfutation de Morellet est injuste, pesante, ennuyeuse. Aux critiques qu'on a faites à l'ouvrage de Galiani on peut opposer le jugement honnête que donne le journal de Fréron: «Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'esprit et de feu; les plaisanteries dont il est semé en rendent la lecture agréable; on y voit revivre l'art de Socrate, ses interrogations, son ironie, ses comparaisons, et sa dialectique subtile et persuasive. Le ton familier qui règne dans ses Dialogues, loin de faire tort au fond du sujet, y répand un nouvel intérêt qui fait disparaître les épines de la discussion. Enfin malgré quelques négligences, quel-

(1) Passage du *“Mercure”*, journal de juin 1770, p. 118, rapporté dans les Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Épinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. 1^{er} p. 99. (en note)

ques comparaisons populaires, quelques mauvais jeux de mots, l'ouvrage appartient tout entier au génie, tant pour le style que pour les idées.» (1)

Galiani, dans ses Dialogues, néglige beaucoup de choses qui concernaient l'état politique de son époque et pour soutenir ses idées il avait toujours raison: «Lisez le blanc, écrivait-il à M. Suard, dans sa lettre du 8 septembre 1770, lisez ce que je n'ai pas écrit et ce qui est partout, et voici ce que vous trouverez: Dans tous les gouvernements, sous un despote, la libre exportation est impossible, le tyran a trop peur des cris de ses esclaves affamés. Dans la démocratie la liberté d'exportation est naturelle et infaillible; les gouvernements et les gouvernés étant les mêmes personnes, la confiance est infinie. Dans un état mixte et tempéré la liberté ne saurait être que modifiée et tempérée » (2)

L'auteur dans ce même livre condamne ces vérités qui ne viennent pas en leur temps: « Une

(1) Fréron - *Année littéraire*, Paris, 1770. t. 1^{er} p. 289. Passage rapporté dans les Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Charpentier Paris, éditeur, 1881, t. 1^{er}, p. 98.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, p. 138.

vérité isolée, dit-il, est comme un champignon né dans un pré; il n'est bon à rien. On ne sait pas employer une vérité, si on ne sait d'où elle vient, comment et de quelle chaîne de raisonnement elle dérive. Une vérité hors de sa place est aussi nuisible que l'erreur.» (1) Galiani définit la politique « La science de faire le plus de bien possible, selon les circonstances: C'est donc un problème de maxima et minima à résoudre. La politique est une courbe (une parabole) à tirer. Les abscisses seront les biens, les ordonnées seront les maux. On trouvera le point où le moindre mal possible se rencontre avec le plus grand bien. Ce point résout le problème, et tels sont tous les problèmes humains, car tout est mêlé de bien et de mal.» (2)

Les Dialogues de Galiani sont, en même temps, un traité de politique. Galiani pense que la politique doit avoir le pas sur tous les sujets économiques, qu'un économiste n'est pas un homme d'Etat, et ne peut gouverner. L'homme d'Etat doit donc connaître les questions secondaires de

(1) Les Dialogues sur le commerce des blés, Londres; (Paris), Morat, 1770, p. 162,

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, charpentier, 1881, t. II, p. 98-99.

l'économique, mais avant tout l'élément sur lequel repose toute son activité: le cœur de l'homme.

En 1774 on renouvela la question sur le commerce des blés. L'abbé Morellet, grâce au nouveau règne et à l'appui de M. Turgot, qui arriva au ministère, put enfin publier sa *Réfutation des Dialogues* de Galiani, dont la vente avait été défendue en 1770. La même année il obtint encore de publier son opuscule *De la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières de l'administration*, qu'il avait composé en 1764, à propos de l'édit du 28 mars de la même année; M. Laverdy en avait interdit la publication.

A ce propos le marquis Caraccioli (1) alors ambassadeur du roi de Naples à Paris, écrivit à Galiani le 20 juin 1773: « Appunto adesso è epoca che si è fatta per Parigi memoria dei vostri dialoghi e gli economisti gridano ed esclamano contro di voi ad occasione dell'attuale carestia. Imperciocchè malgrado tutte le previsioni e tutti gli ordini vedendosi il pane in molti luoghi a cinque soldi la libbra e molte sollevazioni in diverse provincie, si rimastica l'antica quistione

(1) Dominique, marquis de Caraccioli (1714-1789) de l'illustre maison de ce nom, originaire de Grèce, mais établi à Naples vers le neuvième ou le dixième siècle, fut secrétaire d'ambassade du roi de Naples à Paris.

con vantaggio degli economisti... ed io non so se il cavaliere di Chastellux vi ha detto l'odio degli economisti contro di voi. Turgot et l'abate Morellet sostengono che niun libro ha fatto tanto danno alla Francia quanto i vostri dialoghi contro la libertà dell'esportazione dei grani, massime essendo rimasti per opera del governo senza risposta alcuna. Voi dite che il vostro sistema sopra i grani non è stato qui inteso, oppure non l'hanno voluto intendere. Dico a voi quello che essi dicono a me su tale assunto. Del resto non debbo decidere se avete ragione o torto, perchè si dovrebbe esaminare a fondo il vostro libro: la qual cosa m'incresce ora di fare: e poi il mio suffragio non serve a nulla ». (1).

(1) C'est précisément à cette époque que tout Paris parle de vos Dialogues, et les économistes crient contre vous, à l'occasion de la famine actuelle. Malgré toutes les précautions et les ordres du gouvernement, on vend le pain, en plusieurs endroits, cinq sous la livre, et on voit beaucoup de soulèvements dans différentes provinces. On agite les anciennes questions à l'avantage des économistes. Je ne sais pas si le chevalier de Chastellux vous a dit la haine des économistes contre vous. M. Turgot et l'abbé Morellet soutiennent qu'aucun livre n'a causé plus de préjudices à la France que vos Dialogues contre la liberté de l'exportation des blés, d'autant plus qu'ils sont restés sans réplique par ordre du gouvernement. Vous dites que votre système sur les blés n'a pas été compris ici, ou que l'on

Galiani répond à Caraccioli, par sa lettre du 15 juillet 1773, en se plaignant de ce qu'il n'osait pas décider s'il avait raison ou tort. Il attendait de son compatriote et ami toutes les protections possibles contre les attaques injustes de ses adversaires. « Les absents, dit-il, dans cette même lettre, ont toujours tort... Vous êtes à Paris le protecteur né de tous les Napolitains. A pourrais-je avoir recours si vous m'abandonnez ? Pendant quelque temps le gouvernement français, à la sollicitation de M. de Sartine a défendu aux économistes de m'outrager par leurs rapsodies. Leur système a produit une famine que mon livre aurait prévenu; et c'est moi qu'on accuse, qu'on vilipende. qu'on voudrait voir brûler en place de grève ! Et vous êtes là ! Encore si c'était un mauvais ouvrage ! » (1)

Galiani avait toujours eu pour Turgot de l'esi

n'a pas voulu l'entendre. Je vous dis ce qu'ils me disent sur cette question. Du reste ce n'est pas à moi à décider si vous avez raison ou tort, parce qu'on devrait examiner à fond votre ouvrage, ce que je ne puis faire maintenant; et puis mon suffrage ne servirait de rien. Ce passage de lettre est rapporté dans la correspondance de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier éditeur, 1881, t. II, p. 68.

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier éditeur, 1881, t. II, p. 68.

time et de l'admiration, quoiqu'il eût été un des aversaires les plus acharnés au point de vue économique. Il avait lu l'édit du 13 septembre 1774, par lequel Turgot permettait, en France, l'entrée des blés étrangers et en défendait la sortie et la circulation de province en province. Il n'y avait rien trouvé qui contrariât ses Dialogues tant combattus. A ce propos il écrivit à M. de Bombelles, le 29 octobre 1774: « Pourquoi donc dit-on du mal de ces bienheureux Dialogues, si l'on en suit toutes les maximes et tous les principes? Demandez ardemment à lui-même, si vous le pouvez, qu'il veuille bien m'éclaircir cette énigme qui me tient au cœur, demandez le lui de la part de son meilleur ami et de M. son très digne frère ». (1)

Toutefois Galiani était content du bruit que causaient ses Dialogues et des louanges qu'il recevait de France, d'Italie et des autres États d'Europe. Il était curieux de lire la Réfutation de l'abbé Morellet, « Cette Réfutation, lui écrivait M.me d'Epinay, dans une lettre du mois de décembre 1774, quoique imprimée depuis quatre ans, ne paraît que depuis une quinzaine de jours,

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier éditeur, 1881, t. II, p. 161.

et fait, en vérité, si peu de bruit que l'on ne comprend pas aujourd'hui par quel motif l'administration a pu refuser si longtemps à l'auteur le plaisir de la publier. Si le titre seul du livre annonce déjà je ne sais quoi de théologique et de doctoral, on peut assurer que ce ton est merveilleusement bien soutenu dans tout le cours de l'ouvrage. Disputes de mots, querelles scolastiques, imputations téméraires, conséquences absurdes, tous ces traits de l'éloquence douce et polie que donne l'esprit de système et l'esprit de parti, M. l'abbé Morellet n'a pas cru devoir négliger aucun de ces avantages en réfutant l'opinion d'un de ses meilleurs amis ». (1)

Galiani répond à M^{me} d'Epinay, le 10 juin 1775, qu'il pardonne à son ami Morellet sa Réfutation. « Il me réfute, dit-il, dans cette lettre, lorsque je m'oppose aux économistes et il me réfute encore plus, lorsque je suis d'accord avec eux; tout lui déplaît dans ma bouche: c'est charmant en vérité. Un homme qui lira son livre ne sera pas quelle conséquence en tirer, ne devinera pas quel est l'avis de l'abbé; il saura seu-

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II. p. 199.

lement qu'il ne partage pas mes avis, tant ceux que j'ai, que ceux que je n'ai pas.» (1)

Ce passage prouve que la critique n'est pas toujours juste et honnête et que souvent elle n'est qu'esprit de contradiction ou d'envie. Les critiques les plus injustes, les plus acharnés, les plus terribles sont, le plus souvent, celles des compatriotes, ce qui prouve que « nul n'est prophète en son pays ».

Les Dialogues de Galiani reçurent, en effet, des louanges extraordinaires, surtout tant qu'ils restèrent anonymes, mais furent aussi très critiqués, en particulier par des penseurs italiens. L'un d'eux, Gaetano Amalfi, ne lui ménagea pas ses fleches. Il dit que ses Dialogues ne sont qu'un écho de conversations qui ont réellement eu lieu, dans quelque salon de Paris et que, par conséquent, tout n'est pas de l'auteur. (2) Il ne concevoit pas que les amis français de l'abbé puissent se donner tant de peine, même chercher un éditeur ! Il s'étonne de l'intérêt que Diderot, Grimm, d'autres encore ont apporté à la tâche ennuyeuse de la correction de son ouvrage (3). Galiani fut d'ailleurs obligé de laisser celui-ci entre les mains de Diderot, ne pouvant le cor-

(1) Ibid., t. II, p. 203.

(2) Gaetano Amalfi. Doutes sur Galiani, Turin, Bocca, 1888, p.103-104,

(3) Les Dialogues sur le commerce des blés.

riger lui-même à cause de son brusque départ de Paris. Sans un intérêt personnel, dit M. Amalfi, on n'accepte pas de tels ennuis ! (1) Il est vrai que dans le monde tout se fonde sur l'intérêt et que les amis désintéressés sont rares. Il n'est donc pas inconcevable qu'un ami de la France ait rendu un semblable service à Galiani. Galiani du reste s'était adressé à Diderot et à M^{me} d'Epinay, ses amis intimes ; or, un ami n'est-il pas capable de trouver un éditeur ?

L'assertion de M. Amalfi ne repose donc sur aucun fondement. Je suis, au contraire, porté à croire que les théories soutenues par Galiani, dans ses Dialogues, sont probablement toutes de Galiani. Diderot même, dans une lettre à M^{lle} Volland, du 22 novembre 1769, vient à l'appui de ce que je soutiens. « Je me suis, dit-il, prosterné devant lui afin qu'il publiât ses idées. » (2)

La lettre du 11 février 1770 que Galiani écrit à M^{me} d'Epinay, vient mieux encore à l'appui de ce que j'avance. Dans cette lettre Galiani demande à son amie, M^{me} d'Epinay, la raison de son long silence : « Quoi ! seriez-vous

(1) Gaetano Amalfi, Doutes sur Galiani, Turin, Bocca, 1888, p. 107-108.

(2) Denis Diderot - *Oeuvres*, Paris, Belin, 1818, t. XIX, p. 307.

tombée malade à force de disputer et de vous battre pour moi? Ne faites pas cela, de grâce, et laissez plutôt écraser l'ouvrage et l'auteur» (1) Or, si ce livre n'avait pas été de Galiani, il n'aurait pas le droit de dire: « laissez écraser l'ouvrage et l'auteur ».

M. Amalfi rapporte encore la lettre du 31 mars 1770, que Galiani adressa à M^{me} d'Épinay « Qu'est-ce qui est arrivé? Vous êtes en prison à cause de mon malheureux livre? Et Diderot, et Grimm et d'Holbach et les autres? Ici Galiani répète: « mon malheureux livre » puis il l'interroge: Êtes-vous en prison? Mais ce n'est pas qu'il croie en prison M^{me} d'Épinay, Diderot, Grimm, le baron d'Holbach. Il le dit par plaisanterie, selon sa coutume, à cause de leur long et inexplicable silence. Puis il n'était pas nécessaire d'avoir collaboré aux Dialogues pour se compromettre. Le livre était anonyme, l'auteur était en pays étranger, par conséquent, la responsabilité aurait été encouru par l'éditeur et par ceux qui possédaient le manuscrit. Une autre raison qui nous prouve que le livre est de Galiani, et de lui seul, c'est qu'il ne veut pas céder son manuscrit *gratis et amore*.

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Épinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 31.

M. Amalfi dit encore qu'il n'était pas vrai que Galiani écrivît le français d'une manière admirable, comme on le croyait, et il répète avec de Barbieri, que les écrits de Galiani sont pleins d'italianismes et que sa correspondance est rédigée avec négligence, presque sans ponctuation. Il observe également que les *Dialogues* furent l'objet de louanges extraordinaires, surtout pour la forme. Mais quelle différence entre ces *Dialogues* et la *correspondance* ! dit M. Amalfi. (1) Il est facile d'expliquer cette différence. Les *Dialogues* devaient être présentés au monde savant tandis que les lettres étaient adressées à des amis intimes, pour être lues seulement d'eux. Si Galiani avait pensé que ses lettres privées devaient être, un jour, présentées au public, il les aurait écrites avec plus de soin. On a reproché encore Galiani de fréquentes contradictions dans ses *Dialogues*, mais ces contradictions prouvent qu'en discutant une matière ardue et difficile il a quelquefois changé d'avis et rectifié ses idées. Cela ne sont donc que des fautes ordinaires et inévitables de la conversation, comme l'observe le *Mercurio* « Dix erreurs de plus ou de moins n'influent pas sur la morale des Dia-

(1) Gaetano Amalfi, *Doutes sur Galiani*, Turin, Bocca, 1888, p. 117-118.

logues » a dit justement le même journal (1). Mais si l'ouvrage de Galiani contient des erreurs, il contient aussi beaucoup de vérités, de réflexions profondes, de conseils utiles. Les *Dialogues* de Galiani sont écrits en un style fluide, rapide, facile, élégant. Ils sont pleins d'esprit, de philosophie, d'originalité, de grâces, de métaphores heureuses, d'images vives et brillantes. Ils sont encore admirables à cause du naturel du dialogue, des passages éloquentes, de la perfection, de la justesse des observations, des adroites plaisanteries qui y paraissent sans effort, enfin d'un ton léger sur un sujet difficile, vaste et profond. Il faut encore observer que Galiani écrivit ses Dialogues, non par ambition, ou pour avoir une récompense, comme on a pu le croire, ni pour lutter contre les idées des économistes français, qui étaient ses amis, mais par un sentiment d'humanité et d'amour pour la France. Il aurait voulu sauver cette nation de la disette et de la famine qui l'affligeaient. Il appliqua toute son intelligence du bien être de cette terre généreuse et chère à son cœur. « Je m'estimerais bien heureux, disait-il, si mes faibles lumières et mon avis pouvaient être de quelque utilité à une

(1) *Mercur*, avril 1770, p. 83, juin 1770, p. 118.

nation respectable, à un peuple charmant, à une ville que je chéris, à des amis que je regrette; enfin aux français qui m'ont tant aimé et caressé, et qui n'ont d'autre tort avec moi que d'avoir laissé paraître des brochures indécentes et ridicules contre mon ouvrage, que l'amour pour la France m'avait dicté » (1).

Les Dialogues donnent donc une preuve évidente de son amour et du vif intérêt qu'il portait à la France. Il le dit encore dans la lettre du 19 mai 1770 adressée à M. Schomberg: « Moi, j'ai voulu pour le bien de la France la même chose que les partisans de l'exportation, mais je l'ai voulu *secundum scientiam*. » (2)

Laissons de côté ces mots parce qu'on pourrait les considérer comme faux. Même le roi de Prusse, Frédéric II, se félicita avec Galiani d'une production si belle et si utile aux intérêts de la France.

Les Dialogues, malgré les contradictions et les attaques violentes des économistes obtinrent un succès éclatant et furent lus avec beaucoup de plaisir, non seulement en France, mais en Italie et dans toutes les régions de l'Europe. Ainsi, se-

(1) Dans le Mémoire de M. de Sartine, dans les Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. 1^{er}, p. 422.

(2) Voir F. Nicolini, Anthologie des écrits de F. Galiani, Bari, Laterza, 1909, p. 191.

lon l'expression de M. Christophe Wiolant, les *Dialogues* sont un des ouvrages les plus fins, les plus charmants, les plus instructifs, les plus utiles du XVIII^e siècle.

Galiani peut donc être comparé, grâce à cet ouvrage, aux grands esprits européens, créateurs de systèmes, comme Necker, Büsch et Struensée.



CHAPITRE III.

Commentaire sur Horace

« Le secret d'ennuyer est celui de tout dire »

VOLTAIRE.

Un autre livre utile et intéressant que Galiani commença à écrire, en français, pendant son séjour à Paris, et précisément en 1764, c'est le *Commentaire sur Horace*. Galiani avait des traits de ressemblance avec ce poète aimable; c'est pourquoi il l'étudia avec beaucoup de soin, de plaisir et d'intérêt. Dès son enfance, son amour pour Quintus Horatius Flaccus fut une des passions les plus ardentes qui émurent son cœur insensible. « Plus on relit Horace, plus on se passionne pour lui, plus on se familiarise avec un si beau génie, plus on s'attache à un si aimable caractère » ont dit Campenon et Desprès (1).

L'ouvrage de Galiani sur Horace comprend des notes sur beaucoup d'odes, et un commen-

(1) Campenon et Desprès, *Oeuvres d'Horace traduites en français*, Paris, Boucher, 1821, t. I, p. XLVIII.

taire presque complet de *l'Art poétique*, ouvrage indispensable pour l'intelligence du poète. Mais un tel travail présentait, par sa nature, plusieurs obstacles, et Galiani, n'ayant pas les livres nécessaires pour avoir des renseignements sur l'histoire, les coutumes, les mœurs de cette époque et trouver d'ingénieux paradoxes, fut obligé de l'abandonner, malgré ses quarante ans de vie spirituelle en commun avec le poète. « Mon Horace avancerait, écrivait-il, à M.me d'Epinay dans sa lettre du 23 janvier 1779, si j'avais des bibliothèques ici; mais le défaut de livres, les peines qu'il faut se donner pour s'en procurer entrecourent, retardent et me dégoûtent de mon ouvrage ». (1)

Mais il cherchait à se tromper lui-même et à tromper les autres: « Si je vis, Horace paraîtra, disait-il à M.me d'Epinay, dans sa lettre du 29 août 1778. (2) Il fut paresseux, la mort fut prompte, et le commentaire resta inachevé.

En 1755 Galiani avait commencé, en italien, un autre travail sur ce grand poète. C'était un traité des instincts et des habitudes de l'homme

(1) Voir Etudes sur Horace de Ferdinand Galiani, par F. Nicolini. Mémoire, année XXXIX, N. 8. p. XII.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 325.

c'est-à-dire des principes du droit naturel et du droit des gens, tirées des poésies d'Horace. Mais ce livre ne fut pas achevé non plus et resta inédit. Malheureusement le manuscrit original du commentaire de Galiani n'a pas été retrouvé. Fausto Nicolini soutient, et c'est probable, que le précieux document est à Paris. (1) Il est en tout cas certain qu'un exemplaire du travail de Galiani se trouvait à Paris en 1821. C'est à cette époque que M. M. Campenon et Desprès ont fait paraître, pour la première fois, le commentaire de l'abbé Galiani, à côté de leur traduction française des œuvres d'Horace. Ce sont des fragments qu'ils ont connus par la Gazette littéraire de l'Europe, publiée par M. M. Suard et l'abbé Arnaud, comme le disent les auteurs mêmes dans leur préface. (2).

Galiani, dans son commentaire, chercha à connaître l'époque et les lieux où Horace avait écrit ses odes, et il disposa celles-ci selon l'ordre chronologique et géographique. Plusieurs odes et plusieurs satires d'Horace se rapportent, en effet, à des circonstances qu'on ignore, et, quoiqu'on

(1) F. Nicolini. *Etudes sur Horace de Ferdinand Galiani. Mémoires*, N. 8, année XXXIX, p. VII.

(2) Préface du t. 1^{er} des *Oeuvres d'Horace*, traduites par Campenon et Desprès, Paris, Boucher imprimeur, 1821.

en comprenne les mots, on n'en comprend pas le sens, les allusions, les allégories. Galiani qui connaissait la langue de ce poète, les mœurs, les coutumes, les usages, la vie privée des Romains et les monuments de leur histoire, chercha à donner des explications ingénieuses et savantes sur ce grand poète. Il fit des recherches approfondies sur l'esprit d'Horace, sur les causes, les événements particuliers, et les circonstances qui poussèrent le poète à écrire ces odes célèbres. « Je m'occupe d'Horace, disait-il dans sa lettre du 19 août 1775 à M.^{me} d'Epinay, je suis parvenu à me faire une idée bien exacte de sa vie; il a été malheureux, pauvre, très mal traité par Mécène qui l'employa beaucoup et lui fit très peu de bien: Les Mécènes anciens étaient tels que les Mécènes modernes. Le monde s'est toujours ressemblé ». (1) et dans une autre lettre du 26 mai 1777 il écrivit à M. le Batteux: « J'ai cependant entrepris, vous le savez, un grand ouvrage que je voudrais finir et mettre au net, des *Commentaires* sur Horace. Plus j'avance, plus je m'aperçois que cette entreprise est au dessus de mes forces. Cependant j'ai tant fait qu'il faut

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 209.

en finir et je m'en tirerai avec honneur, si vous m'aidez de vos lumières et de vos conseils. Qui mieux que vous connaît Horace ? » (1)

Galiani soutient qu'Horace, à l'âge de dix ans, fut éloigné de Vénuse (Basilicata), sa patrie, et conduit à Rome par son père, pour étudier les lettres latines et grecques, et resta longtemps dans cette ville. Puis il servit dans l'armée sous Brutus, pendant la guerre civile, et fut fait prisonnier à la bataille de Philippe. A l'âge de 24 ou 25 ans il se retira dans les Pouilles. Galiani fait encore observer que plusieurs Odes qu'Horace a adressées à ses fiancées portent un nom latin comme Canidia, Gratidia, Giulia, Barine, d'autres un nom grec, comme Galatea, Asterie, Lalage, Pholœ etc.; d'autres sont adressées à des actrices, à qui le poète a donné le nom qu'elles avaient dans les représentations théâtrales importantes de Rome, parce qu'elles étaient plus connues sous ce nom que sous le nom de leurs familles, comme Glicera, Lidia, Pirra, Neera, Chlœ, Tintaride. Galiani soutient donc que les odes adressées à des femmes, dont le nom est en langue grecque, ont été composées sans doute pendant

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaÿ, par Asse-
E., Paris, Charpentier, 1881, t. II. p. 181-82.

son séjour dans les Pouilles, dans les villes grecques, Venouse, Bari, Tarante, et que les autres ont été écrites à Rome. Il fait remarquer aussi que, quand il s'agit d'amourettes, Horace n'emploie jamais les noms romains. Il se sert des noms grecs qui sont visiblement des noms empruntés et fictifs: ainsi, dans l'ode VII^e, du livre III^e, les noms Gugés, Enipée etc, sont des pseudonymes. Quelquefois ne pouvant éclaircir certains passages du poète il supplée à cette imprécision par des explications et des conjectures imaginaires, mais toujours heureuses. A ce propos l'abbé Arnaud a dit: « Enfin nous ne craignons point de mettre l'auteur (Galiani) au nombre des écrivains, dont les erreurs sont souvent utiles et qui nous éclairent alors même qu'ils se trompent. » (1)

Galiani croit que l'ode IX^e du livre III^e n'est pas d'Horace, mais que c'est une traduction ou presque une imitation du grec. Il est guidé dans cette conjecture par l'instinct plus que par la raison et la critique. « Ma découverte, dit-il, en commentant cette ode, si c'en est une, n'est pas une affaire d'odorat ». (2) Il observe encore

(1) Gazette littéraire de l'Europe, V. II, p. 65.

(2) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Camponon et Desprès, accompagnées du commentaire de l'abbé Galiani, Paris, Boucher, 1821, t. I^{er}, p. 286.

que cette ode ne ressemble pas aux autres pièces d'Horace. Les odes d'Horace offrent, en effet, des idées profondément philosophiques; quelquefois le poète est fort, sublime, quelquefois licencié, mais toujours plaisant. Cette ode, au contraire, est simple, vraie, douce. Cette observation de Galiani semble juste. Les plus grands écrivains, en effet, tels que Cicéron, Catulle, Horace même ont traduit des ouvrages grecs et ils en ont tiré profit. Horace a substitué des noms latins aux noms grecs, parce qu'il voulait célébrer les actions des Romains. C'est ce qui a donné à ses imitations un vernis latin.

Cette conjecture, comme beaucoup d'autres, ne plut pas aux commentateurs de l'époque, et elle fut considérée comme plus spirituelle que solide. Mais certains commentateurs l'ont adoptée, tel M. Umberto Mottola (1) qui soutient, dans la préface à son commentaire du livre I^{er} des odes, qu'Horace, dans plusieurs odes, comme dans *l'Art Poétique*, a imité les poètes grecs. M. Arnaud, qui publiait avec M. Suard, la *Gazette Littéraire*, ayant lu les nouvelles interprétations de Galiani sur Horace, eut le désir de les faire connaître à ses lecteurs, et, après de

(1) Mottola Umberto, *Commentaire du livre I^{er} des Odes de Q. Horace Flaccus*, Milan, Charles Signorelli éditeur, 1925.

nombreuses difficultés, obtint la permission d'en *publier* quelques exemples, mais sans le nom de l'auteur. Vauvillier, professeur de langue grecque au collège de France, critique au "*Journal des Savants*", conteste les interprétations de Galiani sur quelques odes, mais il loue, en général, son ouvrage et il l'encourage à publier son *Commentaire*, très utile pour le public, et très honorable pour l'auteur.

Cesarotti, dans une de ses lettres à Galiani écrit: « Ricordatevi che io non vi perdono mai se non vi risolvete di rivelare al pubblico i segreti di Orazio, di cui voi solo avete la chiave. Ho propriamente voglia che il mondo sappia che Orazio non simpatizzava punto con quell'ipocrita di Augusto e che costui non lo amava di cuore, ma lo proteggeva per vanità. Se io fossi vicino adopererei tanto finchè avessi saccheggiato quello scrigno che avete nel cervello e che somiglia molto al pozzo delle Danaïdi. (1)

(1) Souvenez-vous, M. Galiani, que je ne vous pardonnerai pas si vous ne vous décidez pas à révéler au public les secrets d'Horace, dont vous seul vous avez la chef. J'ai eu un grand désir que tout le monde sache qu'Horace ne sympathisait point avec Auguste et que celui-ci ne l'aimait pas sincèrement, mais il le protégeait par vanité. Si j'étais auprès de vous, je ferais tout mon possible pour piller le coffre-fort que vous avez dans votre cerveau et qui ressemble beaucoup au puits des Danaïdes.

M. Arnaud, à propos du *Commentaire sur Horace* écrit: «On sera frappé sans doute de l'étendue et de la profondeur de son érudition, de ses vues, presque toujours originales, de ses merveilleuses conjectures, de la vérité de ses applications et surtout de l'esprit philosophique qui, pour ainsi dire, plane sur toutes connaissances. Il n'explique que tout ce qu'il croit étroitement nécessaire sur l'histoire, la religion, le gouvernement, la morale » (1).

Nous rapportons ici quelques notes du *Commentaire* de Galiani pour en donner une idée au lecteur. En commençant par l'ode I^{re} du livre I^{er}, Galiani observe que cette ode sert de préface et de dédicace à Mécène, comme le prouvent la tournure de la pièce et les deux derniers vers:

*Quod si me lyricis vatibus inseres,
sublimi feriam sidera vertice.*

Camponon et Desprès ont traduit ainsi ces vers: « Si tu daignes, ô Mécène, me compter parmi les maîtres de la lyre, je porterai jusqu'aux cieux ma tête enorgueillie ». (2)

Galiani observe encore qu'Horace, en expo-

(1) Gazette littéraire de l'Europe, t. V^e, p. 9.

(2) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Camponon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I, p. 5.

sant les différentes passions des hommes, suit un certain ordre, qu'on n'a pas jusqu'à présent senti, et que l'explication d'une pièce très claire en souffre. Cette notice historique de Galiani est importante pour l'explication du texte.

Terrarum dominos evehit ad Deos;

Ces mots, dit Galiani, que les commentateurs n'ont pu expliquer, sont une épithète qu'Horace donne aux rois de la Grèce. Les commentateurs ont traduit: «Les hommes s'égalent aux Dieux, maîtres du monde». Galiani s'étonne de cette traduction et dit que cette traduction prouve qu'on a peu lu Horace et les bons auteurs latins. Il précise que, bien que les transpositions soient fréquentes dans la langue latine, on les évite lorsqu'elles produisent une équivoque. Camponon et Desprès ont traduit ce passage: «La palme que les hommes obtiennent les égale aux Dieux, maîtres du monde». (1)

L'interprétation qu'on a donnée de ce passage présente, justement comme dit Galiani, une tournure maladroite et des mots superflus, et il serait indigne d'Horace.

Tergeminis honoribus: La plupart des commentateurs ont traduit: les applaudissements qu'on

(1) Ouvres d'Horace, traduites par M. M. Camponon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I, p. 3.

donne dans le théâtre, aux personnes chéries. Galiani prétend que les commentateurs n'entendent pas le latin: ils ignorent que *honos* ne signifie pas honneur, mais charge. Les charges les plus importantes, qui étaient le terme de l'ambition des Romains, étaient l'idile curulis et l'idile plebis, le préteur urbanus et le préteur pérégrinus, le consul et le censeur. Dacier et d'autres commentateurs traduisent le mot *honos* par fort grands. D'autres commentateurs, comme M. Galdi, (1) traduisent le mot *Tergeminus* par: Les trois principales charges: celle de grand édile, celle de préteur et celle de consul. Campenon et Desprès ont traduit ce mot par: « élever aux suprêmes honneurs ». D'autres commentateurs enfin, parmi les plus récents, comme M. Umbert Nottola, (2) ont traduit ce mot par: « les plus grandes honneurs ».

. *Trabe Cypria Myrtoum etc.....*
(ode I^{re}, livre I^{er}).

Galiani s'étonne que plusieurs commentateurs aient traduits ces mots: « s'embarquer sur un frêle navire pour affronter les dangers de la mer ».

(1) Marco Galdi, *Commentaire sur les Odes d'Horace*, Naples, Federico et Ardia, 1927.

(2) Nottola U. *Commentaire du livre I^{er} des Odes de Q. Horace Flaccus*, Milan, Charles Signorelli éditeur, 1925, p. 11.

C'est tout le contraire, dit Galiani que le poète veut dire, c'est-à-dire, «navire en bois de cèdre, en bois fort». Selon Galiani, Horace a employé la métonymie «*Trabe Cypria*» pour désigner le navire le mieux construit, le plus fort. Cette interprétation a été donnée même par Dacier. Campenon et Desprès sont du même avis que Galiani; ils ont traduit: «le vaisseau le plus sûr».

Quelle justesse, en effet, y aurait-il, dans l'idée: «s'embarquer sur un frêle vaisseau pour affronter les dangers?». L'interprétation de Galiani est donc exacte et elle a été acceptée par tous les commentateurs.

Myrtoum mare: c'est plutôt un golfe qu'une mer, dit Galiani. Ce n'est que le trajet de l'île de Négrepont à la terre ferme. Dacier traduit Myrtoum par: «une partie de la mer Egée». Strabon traduit ce mot par: «le promontoire de Sunium jusqu'à l'extrémité du Péloponèse». Horace cite cette mer parce qu'elle est exposée aux tempêtes et que les vaisseaux ne peuvent passer à cause du grand nombre de rochers et d'îles qui s'y trouvent. Campenon et Desprès ont traduit par: «le plus petit détroit,,».

En commentant l'ode II du livre I^{er}, Galiani soutient qu'elle a été écrite quand Horace avait vingt quatre ou vingt cinq ans, c'est-à-dire vers

l'an 712 ou 713. Cette date n'avait été trouvée par aucun commentateur.

Le père Sanadon refuse cette interprétation, car, dit-il, les historiens ne font pas mention d'une grande inondation en 712.

Galiani ajoute que le père Sanadon n'a point compris Horace. Le poète rapporte les prodiges du déluge de Deucalion, non pas à l'inondation du Tibre, mais aux pluies et aux grêles extraordinaires qui signalèrent l'année de la mort de César. C'est le désordre des saisons et la colère du Ciel qui font dire à Horace que la nature fut bouleversée, comme au temps de Deucalion. Le père Sanadon ajoute que cette ode est d'un style trop sublime et qu'elle n'a pu être écrite par un jeune homme de 24 ou 25 ans. Galiani réplique par une considération philosophique profonde: il dit que le père Sanadon connaît peu les poètes et qu'il se trompe, s'il pense qu'à vingt cinq ans on a moins de moyens qu'à cinquante! Galiani ajoute une considération psychologique et philosophique précise: il dit que si la lecture d'Horace avait laissé à Sanadon la moindre saveur, la moindre intuition des ouvrages de ce poète, il se serait convaincu que l'ode dont nous parlons, est sans doute d'un jeune homme; il ajoute qu'Horace, dans sa vieillesse, était un

épicurien, sans religion, et que cette ode est complètement religieuse, et, par conséquent, elle a été écrite sans doute dans sa jeunesse, quand il n'était pas encore philosophe. Galiani, en commentant cette ode, donne encore des notices historiques importantes au point de vue religieux, et des conceptions religieuses intéressantes dans l'histoire. Il termine son commentaire sur cette ode par ces mots: « Je ne conçois pas comment, lorsqu'on n'a pas bien réfléchi sur les théories que je viens d'indiquer et qui mériteraient un plus long détail, on peut bien entendre Salluste, Cicéron, Horace et tous les auteurs du siècle Auguste,, (1). Ces mots ont une grande importance historique pour l'interprétation des textes.

Semotique prius tarda necessitas

Leti corripuit gradum.

Galiani observe que dans les Odes d'Horace (XXXV^e du livre I^{er}; I^{ère} et XXXIV^e du livre III^e) on trouve trois fois le mot *necessitas* et qu'il désigne toujours "la mort,,. Il s'oppose à Vauvillier, qui soutient que les mots: *tarda necessitas leti* signifient *letum fatale*, et désignent le *fatum* et non pas la mort. Galiani répète qu'il ne faut pas con-

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, accompagnées du Commentaire de l'abbé Galiani, Paris, Boucher, 1821, t. I, p. 25.

struire ainsi: *Tarda necessitas leti etc.*, mais *tarda necessitas corripuit gratum leti prius semoti*. La mort qui avait retardé jusqu'alors son arrivée, raccourcit le chemin du tombeau, qui était d'abord très long. Horace veut dire, selon l'interprétation de Galiani, qu'avant le crime de Prométhée, les hommes étaient sujets à mourir, parce que c'est une loi du destin, mais la mort était tardive et non pas précédée de maladies, qui abrégeaient la vie. Campenon et Desprès ont traduit ce passage de la façon suivante: " L'inévitable mort, jusqu'alors tardive, accourt à grand pas „. (1)

Imminente luna (livre I^{er}, ode IV^e), selon Heinsius, Horace entendait ici le premier jour du mois, à la manière des Grecs, c'est-à-dire le premier jour de la lune; ici ce premier jour est le premier jour du mois d'avril.

Dacier dit que ce savant s'est sûrement trompé, et il soutient que cette ode a été écrite au mois de février: *imminente luna* signifie donc simplement: " au clair de la lune „.

Le père Sanadon et l'abbé Batteux traduisent cette phrase par: le lever de la lune, le soir, à la nuit tombante. Le poète donne une idée délicate d'un beau clair de lune, et l'image de cet

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I^{er}, p. 29.

astre, qui s'est levé, comme s'il voulait contempler les danses de Vénus et des Grâces, est gracieuse. Galiani propose, à peu près, la même interprétation; il dit que le poète donne une idée délicate de la lune claire, qui se lève, comme si elle voulait contempler les danses de Vénus et des Nymphes. Campenon et Desprès ont traduit: " au clair de la lune attentive „.

Vitae summa brevis spem nos vetat inchoare longam:

Inchoare, dit Galiani, signifie tirer des intérêts. C'est une belle méthapore. Il compare la vie à un capital qu'on nous a donné, et qui est de soixante ans. Ce capital est si petit qu'il ne faut pas compter en tirer de gros intérêts d'espérances. Campenon, Desprès, et la plupart des commentateurs, ont donné, à peu près, la même interprétation: " La brièveté de la vie nous défend les longues espérances „. (1)

Horace emploie souvent la métaphore. Ainsi dans l'ode IV^e du livre V^e il dit :

Videsne, Sacram metiente te viam

Cum bis trium ulnarum toga.

Cette robe de six aunes de long, dit Galiani,

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I^{er}, p. 35.

est sans doute une métaphore, par laquelle le poète veut indiquer que la personne qu'il tourne en ridicule, marchait avec une gravité grotesque et à pas comptés.

Les anciens, observe justement Galiani, n'employaient point des robes de cette ampleur. Cet usage paraît avoir commencé par les prêtres, puis il fut adopté par les médecins, enfin par les magistrats, qui ont conservé le titre d'hommes de robe. Campenon et Desprès ont traduit ce passage par: "Lorsqu'avec ta robe de six aunes, tu mesure la rue sacrée, ne vois tu pas l'indignation que rien ne peut contraindre à détourner la tête à ton passage?,, (1)

Galiani observe qu'Horace par les mots:

Grato, Pyrrha, sub antro? (ode V^e du livre I^{er}) rappelle les belles grottes artificielles, très communes dans les petits bosquets qui sont nombreux, sous les pays chauds. Il emploie une métaphore. Cette métaphore, on la trouve dans l'ode XXIV^e du livre III^e, où Horace compare sa jeunesse consacrée à l'amour à des exploits militaires. Il n'est pas d'accord avec Jean Bond, pour qui le mot *antrum* désignerait le fornex ou le lupanar. Lemaire suit Galiani dans cette inter-

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boncher, 1821, t. II, p. 15.

prétation. Campenon et Desprès traduisent le mot *antrum* par grotte voluptueuse. Horace emploie dans ses Odes plusieurs fois le mot *antrum* et Galiani dit que ce mot signifie toujours *grotte*. Galiani observe qu'Horace a toujours substitué des noms grecs aux vrais noms des femmes auxquelles il a adressé des odes. Donc les noms Lydia, Glicère, chloë, Tyndaris, etc., ne sont pas des noms romains mais ils sont empruntés aux Grecs. De même le nom *Sybaris* qu'on trouve dans l'ode VIII^e du livre I^{er}, n'est pas un nom patronymique qui indique un Sybarite, comme le soutiennent tous les commentateurs, mais Horace veut indiquer un jeune seigneur romain qui n'a pu s'appeler Sybaris. Cette ode, dit Galiani, fut composée deux ou trois siècles après la destruction de la ville de Sybaris, et que, par conséquent, il n'existait plus de Sybarites dans le monde. Tous les interprètes, jusqu'à l'époque de Galiani, ont cru que le mot: *Thaliarcus* (ode IX^e du livre I^{er}) est un nom propre. Ce n'est pas exact, dit Galiani. *Thaliarcus* veut dire: *roi du festin*. Campenon et Desprès sont du même avis. Eux aussi ont traduit le mot Thaliarque par: *roi du festin*. Dacier avait déjà proposé cette interprétation. Mais ce qu'il y a de plus étrange, dit Galiani, c'est que l'ode n'est pas même adressée au roi du gâteau, et qu'elle

n'a pas été composée quand le poète arriva à la maison de campagne de Thaliarque, ni dans le fort de l'hiver, comme le dit le Père Sana-don. Ce qui est certain, c'est que le nom de la personne à qui l'ode était adressée n'a pas été conservé. C'était un jeune homme: Horace l'appelle *puer*, au 16^{me} vers.

*Quem sors dierum cumque dabit, lucro
appone.*

Les mots *sors* et *lucrum* signifient ici capital et intérêt. Le poète fait comme dans l'ode IV^e du livre I^{er}, une allusion à la jouissance de la vie qu'il assimile à la jouissance d'un capital et à l'usure. Il veut dire par ces mots: Tous les jours de la vie qui vous sont donnés, regardez-les comme des intérêts qu'il faut ajouter au capital. Compenon et Desprès traduisent cette phrase par: « Regarde comme un gain chacun des jours qui te sont donnés » (1). C'est une allusion à l'anatocysmus, usure d'usure, parce qu'on ajoutaient les intérêts aux intérêts, ce qui faisait grossir le capital en peu de temps. La comparaison d'Horace, dit Galiani, est donc juste, fine et délicate. Il veut qu'on grossisse le capital de la vie, en y ajoutant les intérêts de chaque journée que

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I^{er}, p. 55.

donne le capital. *Appone* veut dire: mettre à côté.

Lenesque sub noctem susurri

Composita repetantur hora;

Galiani interprète les mots: *Lenes susurri* par *sérénades* et non par *les conversations* à voix basse, entre les amants, comme on a généralement interprété. Sanadon a expliqué ces deux vers: "Une promenade faite, le soir, le long des ruisseaux qui coulent avec un doux murmure „. Tartaron a interprété ainsi: des rendez-vous agréables où l'on s'entretient confidentiellement, le soir, avec ses amis. Galiani dit que les deux commentateurs n'ont pas compris Horace. Pour éclairer ce passage Galiani étudie les habitudes des anciens romains et observe qu'un tel usage s'est conservé jusqu'à nos jours, dans l'Italie méridionale et en Espagne. Dans ces contrées, où le climat est très doux, les jeunes gens parlent d'amour, dans la rue, sous les fenêtres, et chantent pour leur fiancée des chansons, tout bas, afin que les voisins ne les entendent pas. En effet les vers qui suivent peignent mieux encore cette scène:

Nunc et latentis proditor intimo

Gratus puellæ risus ab angulo,

Le poète fait allusion aux entrevues amoureuses. Il peint une petite scène entre deux enfants: une enfant se couche dans un coin écarté, puis

elle éclate de rire et son amant vient la retrouver. Campenon et Desprès ont donné, à peu près, la même interprétation.

.....*et spatio brevi*

Spem longam reseres... (ode XI^e du livre I^{er}).

Galiani observe qu'aucun commentateur n'a dit rien sur le mot *reseres*. Le poète, dit-il, assimile la vie à un capital placé, avec intérêt. *Resecare* signifie défalquer les intérêts. Campenon et Desprès ont traduit ce passage par: « Mesure tes espérances sur la faible durée de la vie » (1).

Quinas hic capiti mercedes exsecat, dit ailleurs Horace: « Défalquer les longues espérances ».

Galiani observe que l'ode XII^e, comme la II^e du livre I^{er}, sont visiblement une imitation de Pindare et que, par conséquent, celui qui ne comprend pas le style du poète lyrique grec, ne peut comprendre l'ode d'Horace. C'est ce qui est arrivé au Père Sanadon. Si l'on examine, en effet, les odes de Pindare on voit que, quand il adresse ses odes à une personne, il ne glisse pour cette personne qu'une petite louange, ordinairement à la fin de l'ode; le reste est rempli de louanges aux Dieux et aux demi-Dieux.

Galiani, en commentant l'ode XIX^e, du livre I^{er}, dit qu'elle a été composée *impromptu* par Horace,

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher. 1821, t. I^{er}. p. 65.

dans un repas qu'il avait donné à Mécène. Horace n'offre pas à son hôte un vin rare, mais un vin commun. *Caecubum*, c'est le nom du vin, dit Galiani. *Vite Calenae*, c'est le vin de Falerne. *Formiani*, le vin *Caecubum*. Les Falerne et les Cécube, répète Galiani, en commentant l'ode XXIV^e du livre I^{er}, étaient des liqueur scomposées et recherchées, que les anciens faisaient avec du vin. Campenon et Desprès traduisent : « cette amère liqueur de Falerne ». (1).

L'ode XXV^e, selon Dacier, a été composée longtemps après la huitième et la treizième de ce livre, et après la neuvième du livre III^e. Elle est satirique. Galiani observe justement qu' Horace a écrit des chansons destinées à être des sérénades, comme l'ode XXV^e du livre I^{er} et l'ode X^e du livre III^e.

Galiani croit que l'ode XXXI^e est liée à l'ode suivante et que, si l'on considère l'une sans l'autre, aucune n'a un sens complet. La première se termine avec l'image de la Fortune perfide qui se fait un jeu d'arracher violemment le diadème d'une tête superbe, pour aller en triomphe, le poser sur une autre tête. La se-

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I^{er}, p. 3.

conde commence en exaltant la puissance de la Fortune, arbitre souverain des choses, qui peut nous mener au supplice, comme elle peut nous combler de bonheur. A la fin de l'ode XXXII^e, Horace reprend l'idée qui inspira l'ode précédente, la confession de son manque de dévotion est étendue à tous les Romains et renforcée puisqu'il les accuse d'impiété. Voici ce qu'il écrit, à ce propos, à M^{me} d'Epinay, dans la lettre du 13 juin 1778: « Voltaire critique une ode comme faible, sans objet, sans suite; et il a raison. Mais il se trouve que cette ode ne sera que la moitié d'une pièce de vers, qu'il faut coudre avec une autre moitié; et alors la critique disparaît » (1). Galiani observe encore dans la même ode que les mots : *Te semper anteit saeva Necessitas...* ne signifient pas: « Devant toi marche la Nécessité cruelle, portant dans sa main de fer de gros clous, des coins, des crocs et du plomb fondu » comme l'ont interprété la plupart des commentateurs, parmi lesquels l'abbé Batteux.

Galiani dit qu'Horace n'a pas mis de plomb fondu dans la main de la Nécessité cruelle, car le plomb la lui aurait brûlée, ce que peut-être,

(1) Lettres de Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 320.

Horace ne voulait pas faire. Il s'agit des instruments des bourreaux et des différentes espèces de tourments et d'exécutions qui peuvent rendre la destinée d'un homme affreuse et déplorable. L'interprétation de Galiani est acceptable, mais elle n'a pas rencontré un écho favorable. La plupart des commentateurs et des traducteurs postérieurs, parmi lesquels Campenon et Desprès ont repris, à peu près, l'interprétation de l'abbé Batteux.

Cressa ne careat pulchra dies nota,

Neu promptae modus amphoraz, etc. (ode XXXVI^e, livre I^{er}). M. Dacier traduit ainsi ces mots: que ce jour soit marqué de blanc. Il dit que les peuples de la Thrace marquaient les jours heureux avec du blanc. Campenon et Desprès ont donné une traduction différente: « Laissons-nous s'écouler un si beau jour sans vider un vase grec du meilleur vin? Ne craignons pas même d'épuiser l'amphore ». (1) Galiani dit que, si l'on ne connaît pas à fond, les mœurs des Romains, on ne peut comprendre la signification du mot *nota*, ni par conséquent, la signification du passage. Il traduit

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par Campenon et Desprès, Paris, Boncher, 1821, t. I, p. 141.

donc ces vers de la façon suivante: « Qu'on nous donne dans un si beau jour un petit pot grec de bon vin; et, si ce n'est pas assez, il ne faut pas craindre d'entamer la grosse pièce ». (1) Le Père Arduino traduit les mots *cressa nota* par: bouteille grecque; mais Bentley repousse cette explication et soutient l'interprétation ancienne de Dacier: que ce jour soit marqué de blanc.

*Contaminato cum grege turpium morbo viro-
rum...* (ode XXXVII^e du livre I^{er}).

Galiani a regardé ces mots comme une allusion aux Egyptiens qui, étant infectés par la lèpre, à l'époque d'Auguste, les avait appelés, par mépris, un troupeau de vilains lépreux. Cette interprétation était contraire à tous les commentateurs de son époque qui traduisaient ces mots par « un tas d'enuques de la suite de Cléopâtre, décriés par les plus infâmes débauches ». Ils fondaient leur opinion sur le passage d'Horace:

.....*Et spadonibus
servire rugosis potest.*

Galiani fait justement observer qu'il n'existe aucun rapport entre les deux passages. Est-ce que les rides sont des maladies contagieuses? Tout ce qu'Horace dit des spadons de Cléopâtre, se réduit à ce que les ennuques ayant la chair

(1) Horace: Oeuvre citée, t. I^{er}, p. 144.

moins ferme, contractent des rides avant le temps et ont l'air de vieilles femmes. C'est pourquoi il trouve indigne que les soldats romains leur abéissent.

Campenon et Desprès s'accordent avec Galiani et traduisent les mots: « *Contaminato cum grege turpium etc.* » à la tête d'un vil ramas d'hommes infectés par la lèpre etc. (1) Dans les vers qui suivent:

*Deliberata morte ferocior;
Saevis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo,
Non humilis mulier, triumpho.*

Galiani dit qu'il ne faut pas placer les deux points après le mot *ferocior*, parce que le sens de la phrase serait coupé et incomplet. Il dit: puisque *ferocior* est un comparatif qui Cléopâtre surpasse-t-elle en fierté?

Saevis Lyburnis signifie: race d'Esclavons, peuple féroce et brave. Mais tous les commentateurs prétendent que *Lyburni* ne désigne pas des hommes, mais de galiotes, c'est-à-dire des vaisseaux dont Auguste se servit utilement dans la bataille d'*Actium*. Or, l'épithète *saevis* contredit cette explication:

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. 1^{er}, p. 147.

Deduci triumpho saevis Lyburnis signifie: "être porté en triomphe sur des vaisseaux",.

Dans l'ode: *Motum ex Metello consule civicum* etc. tous les commentateurs ont compris que Pollion travaillait à l'histoire des guerres civiles. M. Dacier et M. Masson ont donné, à peu près, la même interprétation. Ils disent que les mots: *Motum civicum* sont employés pour les guerres civiles. Galiani observe qu'Horace a employé *Civicus* pour *Civilis*, alors que Virgile a employé *civilis* pour *civicus*, dans le *chant VI*^e de l'Énéide. Il donne donc à ces mots une interprétation différente, et prétend que Metellus parle à Pollion en faveur de la paix entre Octavien et Marc-Antoine, c'est-à-dire au négociateur qui prépara le funeste traité de Brinde. Il cite les vers:

*Periculosae plenum opus aleae,
tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.*

Or, ce n'a pas été sous Tibère et sous les empereurs suivants que les historiens ont commencé à craindre de dire la vérité. Quelle différence entre un Suétone, un Tacite et tous les historiens modernes pour le courage qui consiste à dire la vérité.

Les livres, tant qu'ils ont été manuscrits n'ont pu porter de grands coups, et, par conséquent, ils n'ont fait peur à personne.

Campenon et Desprès, les seuls qui ont publié

le commentaire de Galiani, avouent que les remarques de l'abbé Galiani sur les trois premières strophes de cette ode, leur ont fait concevoir quelques scrupules sur le sens qu'il leur donne, avec tous les traducteurs précédents. Mais il leur semble impossible de concilier son interprétation avec plusieurs passages de cette ode même, où les trois premières strophes, selon l'interprétation de Galiani, n'auraient point de liaison avec les derniers vers de l'ode. Ces observations nous semblent convaincantes.

Quis devium scortum eliciet dono

Lyden ?.....

Cette dernière strophe de l'ode X^e du livre I^r, selon Galiani, n'est pas obscène, comme l'ont dit la plupart des commentateurs. Il observe que le mot *devium* ne désigne pas un chemin détourné; devius, dit-il, est le contraire de *obvius* et signifie hors du chemin. Horace fait l'éloge de Lydie qui n'était pas une prostituée, mais qui vivait très réservée, en se tenant chez elle. C'est pour cela qu'il dit: *quis eliciet ?* qui arrachera Lydie de sa maison ? Cette interprétation nous semble acceptable. Elle s'accorde avec celle qu'à donnée M. Dacier, qui a traduit ainsi: Qui nous amenera ici par des chemins détournés la courtisane Lydie ? Même l'interprétation de Campenon et Desprès s'accorde, à peu près, avec celle qu'a

donnée l'abbé Galiani. Ils ont traduit ainsi: Quel autre va se rendre auprès de la jeune Lydie?

Dans l'ode: *Eheu! fugages, Postume, Postume,
Labuntur anni; nec pietas moram etc.*

Galiani observe que le mot *pietas* ne signifie pas vertu, comme l'ont interprété la plupart des commentateurs et des traducteurs, mais dévotion. Selon Galiani, Horace dit qu'il ne faut pas compter que la quantité des sacrifices et tous les autres actes de dévotion retarderont la mort. Campenon et Desprès ont traduit ainsi ce passage: « Postume, mon cher Postume, les années s'écoulaient rapidement; la vieillesse accourt avec ses rides et la plus ardente piété ne saurait un instant ralentir ses pas, ni ceux de l'inévitable mort. » (1) Mais de toutes les interprétations, celle de Galiani nous semble la plus exacte, la plus acceptable.

L'ode célèbre: *Delicta majorum immeritus lues,
Romane.....* Selon Galiani c'est une invective contre les habitudes du temps; Horace exalte les aïeux et leurs entreprises. L'ode se termine par ces vers célèbres:

*Aetas parentum, peior avis tulit.
nos nequiores, mox daturos
progeniem vitiosiore.*

(1) Horace, Oeuvre citée, t. 1^{er}, p. 207.

Cette conclusion, comme le reste de l'ode, dit Galiani, est en opposition avec les premiers vers de l'ode. Alors Galiani, considérant que les écrivains, négligeaient autrefois la ponctuation, comme on le voit dans les manuscrits d'Herculanum, place deux points d'interrogation dans les premiers vers de l'ode, et la contradiction disparaît. Il traduit donc ainsi: « Quoi ! vous dites, ô Romains, que sans faute, vous souffrez les peines des crimes de vos aïeux, jusqu'à ce que les temples ruinés des Dieux soient refaits par vous ? (1) A l'époque d'Horace les Romains croyaient que les guerres civiles étaient des expiations du fratricide de Romulus. Horace note cette superstition dans l'ode VII^e du livre V^e. Galiani réfute cette opinion. Dacier dit qu'Horace veut persuader les Romains que le mépris de la religion et la corruption des mœurs sont les seules causes des malheurs qui ont accablé Rome.

Sic est: acerba fata Romanos agunt.

Galiani traduit ces mots par: *c'est justement cela*. Horace après avoir appelé scélérats les Romains parce qu'ils avaient répandu et allaient encore répandre tant de sang dans les guerres civiles, il les interroge et leur demande si c'est folie, si c'est une irrésistible fatalité, ou si ce

(1) Horace, Oeuvre citée, t. I^{er}, p. 271.

sont les crimes qu'ils ont commis qui les poussent à cet excès de fureur et d'infortune. A cette demande tous les visages deviennent rouges et pâles, et personne n'ose répondre. Horace rompt le silence et dit: *sic est*: c'est justement cela, c'est le fraticide de Romulus qui est la cause de tous ces maux. *Sic est*, selon Galiani, sont des mots ironiques. Horace se moque de cette opinion que les Romains avaient alors, et il dit que les causes des guerres civiles ont été l'effet des crimes et de la corruption des mœurs de son temps, et non pas du fraticide de Romulus.

Diderot (1) dît que le mot *majorum* ne se rapporte pas à *delicta*, mais à *imneritus*; et il traduit: « O Romain, indigne de tes ancêtres, tu seras châtié de tes forfaits, tant que tu ne relèveras pas » etc. Cette hypothèse est ingénieuse et elle écarte toute contradiction. Campenon et Desprès ont donné, à peu près, la même traduction de ce passage. « Romain, tu porteras, quoique innocent, la peine des crimes, commis par tes pères, jusqu'à ce que tu relèves les édifices sacrés, que tu ré pares les temples des Dieux et leurs statues toutes noircies d'une injurieuse

(1) Lettre de Diderot à l'abbé Galiani du 25 mai 1773. Correspondance de l'abbé Galiani avec M^{me} d'Epinay, parASSE E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 44.

fumée ». (1) Galiani dit que le vocatif, Romain, n'est pas adressé aux Romains du siècle d'Horace, mais à ceux des siècles suivants, auxquels on attribue précisément tant de malheurs, comme une punition tardive des crimes de leurs aïeux du temps d'Auguste; alors tout est clair et l'ode prend tout son sens. « O Romain, tu expieras amèrement les fautes de tes aïeux jusqu'à ce que tu relèves les temples que nous avons fait détruire ».

On discuta beaucoup sur l'abus que Galiani avait fait de ces points d'interrogation, dans les vers de l'ode VI^e, du livre III^e. On disait que le latin ne donne un sens interrogatif qu'aux mots qui sont précédés des adverbes interrogatifs *an*, *forsan*, *num*, *numquid* etc. Mais, en fait, on trouve, dans le latin du siècle d'Auguste, un grand nombre d'exemples où les phrases ont un sens interrogatif, sans les particules citées plus haut, par exemple:

- 1) *Hoc salsum esse putas?* (Catulli – XII^e)
- 2) *Irascor tibi–sic meos amores?* (Catuli–38^e)
- 3) *Cernitis, innuptae, iuvenes?* (Catulli – 62^e)
- 4) *Scis iter ex animo sublatum triste puellae?*
(Tibulle – 8^o)

(1) Oeuvre d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. I, p. 267.

5) *Sed tibi iam videor Dodona verior augur?*
(Prospertii – 14^e)

6) *Nihil pudet?* (Prospertii – 14^e)

7) *Substitit?* (Virgile-Enéide – livre II^e-v. 739)

On peut donc conclure que Galiani, en ajoutant des points d'interrogation, a éclairé le sens d'un passage d'Horace qui présentait, dans toutes les traductions, un contresens, une contradiction perpétuelle.

L'ode XVI^e, du livre III^e, à cause de sa simplicité, n'a été annotée par aucun commentateur ni aucun traducteur. Galiani observe que cette ode semble, au premier abord, indigne d'Horace, mais qu'elle est, dans sa simplicité, belle, sublime, pleine de finesse. Elle contient, en effet, dans le petit nombre de vers, un portrait précis et admirable de Lamia. Galiani soutient encore que cette ode a été composée par Horace pendant son séjour à Brindes, en 714-715.

Dans l'ode *ad Galatheam* (ode XXV^e du livre III^e) Horace veut dissuader Galatée de naviguer sur l'Adriatique. Il lui fait appréhender les suites fâcheuses du déclin d'Orion et les bourrasques de l'Adriatique et il lui propose l'exemple d'Europe. Telle est l'interprétation de Galiani, qui s'accorde avec celle que Dacier avait donnée avant lui. Cette interprétation semble la plus naturelle et la plus exacte qu'on puisse donner à cette ode qui a

embarrassé tous les commentateurs, parce qu'elle est l'une des plus difficiles et présente un caractère particulier. Dacier dit qu'on ne peut préciser exactement le temps où elle fut écrite. Galiani prouve d'abord que cette ode, comme beaucoup d'autres, est composée de dialogues entre Galatée et Horace, quoique cette division n'apparaisse pas dans le texte. Il soutient que cette ode fut écrite dans les Pouilles, où demeurerait encore Galatée quand Horace était eniant. Car, si Horace et Galatée s'étaient trouvés à Rome, ils se seraient préoccupés des tempêtes, non pas de l'Adriatique, mais de la mer Tyrrhénienne. Horace, dans les strophes suivantes, souhaite à Galatée qui s'embarquait dans les Pouilles, pour aller se marier en Grèce, un heureux voyage sous d'heureux auspices et il lui dit:

*Sic licet felix, ubicumque mavis
et memor nostri, Galatea vivas.*

Mais la jeune Galatée, timide et craignant la mer, n'est pas sûre des prophéties du poète, et, dans la cinquième strophe, elle lui répond: « Mais voyez combien de tempêtes menacent Orion? Je connais la fureur de l'Adriatique et les périls du vent. »

*Sed vides, quanto trepidet tumultu
Pronus Orion? Ego quid sit ater
Adriae novi sinus, quid albus
Peccet Japys...*

Galiani fait une observation juste. Il dit que cette strophe doit être mise dans la bouche de Galatée. C'est une objection que celle-ci fait à Horace, c'est un doute qu'elle exprime sur ses prophéties, c'est la crainte de s'embarquer sur une mer aussi inconstante que l'Adriatique. Il faut donc substituer, après Orion, dit Galiani, le point d'interrogation au point et virgule, qu'on trouve dans toutes les éditions; sinon l'ode présenterait une contradiction évidente. Dans la strophe suivante Horace dit que les femmes et les enfants ennemis bravent la fureur de la tempête. Puis il cite l'exemple d'Europe qui fut enlevée par Jupiter et devint son épouse. Ainsi la comparaison d'Europe et de Galatée est logique et claire. Galatée s'éloigne de sa patrie en pleurant et s'expose aux périls de la mer pour contracter un mariage illustre. Sans cet éclaircissement l'ode ne présente que désordre, confusion et obscurité.

Galiani observe que dans le vers:

Nigrorumque memor, dum licet, ignium (ode XI^e du livre IV^e) les mots *nigrorum ignium* ne signifient pas «tristes flammes» comme l'ont interprété tous les commentateurs. Il dit que *nigri ignes* désigne le vin. Galiani connaît le génie de la langue latine, de la langue italienne et de la langue des buveurs et il dit qu'il est habituel au

jargon des buveurs d'employer des noms emphatiques. Or, si l'on songe que tous les vins de Falerne, de Cecube etc., étaient d'un rouge si foncé qu'on les regardait comme noirs, on ne sera pas étonné que les buveurs appelaient le vin *feux noirs*, en égard à sa couleur. Cette interprétation rend le sens de l'ode clair.

C'est de cette manière savante, ingénieuse et originale que Galiani commente, éclaire et illustre une trentaine d'odes et l'Art Poétique d'Horace. «L'art Poétique n'est qu'une épître pleine d'esprit et de raison. Aucune différence, ni dans le style, ni dans le ton, ne le sépare des autres épîtres. La seule difficulté que présente ce traité de l'art vient de la rapidité, souvent trop brusque avec laquelle l'auteur passe d'une manière à une autre. C'est la même difficulté que celle qui se présente dans les satires, où le poète a mêlé du dialogue, et dont les manuscrits, qui nous restent, n'ont distingué les diverses parties, par aucun signe. (1) Galiani admet donc implicitement que l'Art poétique est un tout organique, contrairement à ce que croient quelques latinistes de notre époque, comme Charles Pascal, professeur à l'Université

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, accompagnées du commentaire de l'abbé Galiani, Paris, Boucher, 1821 t. II. p. 483.

de Pavie. Un élève de ce professeur, M. Vincent Guarrera, soutient dans sa traduction, en endécasyllabe, (1) louée par Henri Cocchia, professeur à l'Université de Naples, que l'épître aux

Pisons est un ouvrage, suivant l'expression d'Horace lui-même, « *simples et unus* ».

« Rien n'est plus étrange que de voir les interprètes d'Horace, qui ne l'entendent point, lui reprocher du désordre, de la confusion dans la manière dont il a disposé les préceptes de son Art Poétique. Il suffira de l'examiner avec une certaine attention, pour reconnaître que l'ordre, le plus parfait, règne d'un bout à l'autre, dans la discussion des matières, et qu'un fil qui ne se rompt jamais les lie toutes » (2). Galiani cherche à distinguer les parties de l'ouvrage. Mais il n'atteint pas toujours son but. La plupart de ses observations ont été acceptées par les commentateurs et les traducteurs modernes. Le mot *pannus*, par exemple, du vers 16^{me}, a été traduit par *falbala* par presque tous les commentateurs, comme l'avait traduit Galiani.

.....*Et fortasse cupressum*

(1) *Art Poétique de Quintus Horatius Flaccus*, Caserta, Russo éditeur, 1919.

(2) *Oeuvres d'Horace*, traduites en français, par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. II, p. 494.

*scis simularz: quid hoc, si fractis, enatat exspes,
navibus, aere dato qui pingitur?*

Galiani a bien interprété ce passage, mais il prétend que, pour l'interprétation exacte, « il faut un point, au lieu de deux points, après le mot *simulare*; car le discours n'était pas interrompu » (1). C'est précisément parce que le discours n'est pas interrompu qu'il faut les deux points et non pas le point, comme le dit Galiani. Horace même, en effet, dit dans le vers suivant:

*Fingentur species: ut nec pes, nec caput uni
Reddatur forma.*

Nous ne pouvons même pas admettre qu'il y ait un point après le mot *species*, comme le dit Galiani, mais deux points, précisément parce que le discours n'est pas interrompu. Plusieurs exemples, qui se trouvent dans l'Art Poétique d'Horace, le prouvent.

Aemilium circa ludum, etc, etc, « Cela ne se rapporte pas à ce qui précède » dit Galiani. C'est un nouveau précepte. Il est tout entier dans ce vers:

*Infelix operis summa: quia ponere totum
nesciet.*

Ce passage contient deux points après le mot *summa*, et non un point, justement parce que le

(1) Ibid., t. II. p. 484.

sens n'est complet qu'après les deux points: Le vers : *Aemilium circa ludum* etc, contrairement à ce que dit Galiani, est en rapport avec le vers précédent:

In vitium ducit culpae fuga, si caret arte.

C'est un nouveau précepte d'Horace. Les vers qui suivent expliquent ce précepte. L'explication se termine avec ce vers:

Infelix operis summa, etc. Si on le prend isolément, il n'a en effet aucun sens.

Galiani accepte la leçon: *faber imus*, au lieu de *faber unus*, leçon qui est acceptable.

Horace dit que même un artiste célèbre quelconque (*unus*) qui sait peindre *ad unguem* les cheveux dans l'airain peut se tromper, s'il ne connaît pas l'art d'harmoniser le tout, qui est le grand secret de l'art.

On a mal traduit *Grammatici certant*, en disant les grammairiens disputent. Galiani dit justement: «C'est toujours la consonnance des mots qui trompe les traducteurs». (1) Il dit aimablement la consonnance, pour ne pas dire, comme Horace, la méconnaissance. Son commentaire a pour but principal de faire connaître l'essence intime de la signification des mots qui prennent

(1) Ibid., t. II, p. 486.

des couleurs différentes, selon l'époque. Les notes de Galiani ont donc une grande importance à cause de leur caractère historique qui fait voir la couleur primitive des mots ou des phrases. Comme un tableau ancien dont on ne distingue ni le fond ni les personnages, à cause de l'uniformité excessive de la couleur effacée par le temps, brille à la lumière du soleil dans sa fraîcheur primitive, s'il est retouché par une main de maître, de même si nous savons restituer aux mots leur couleur primitive, comme le fait Galiani, un chef-d'œuvre peut acquérir toute la beauté de sa lumière primitive.

Ainsi au vers:

.....*operumque colores etc...* Galiani prétend que *opus* se dit surtout d'une entreprise de bâtiments » et il conclut que « les ornements et les peintures sont aux bâtiments ce que les vers sont aux poèmes », et que « ceci prouve encore plus clairement qu'Horace continue de traiter le sujet précédent, et qu'il parle de la mesure de vers qu'il convient d'employer; car, pour continuer la comparaison, de même que chaque édifice demande des ornements qui lui soient appropriés, ainsi, chaque poème exige une mesure de vers particulière. Remarquons, en passant, que les Romains n'avaient point de tapisseries; toutes leurs murailles étaient peintes ». (1)

(1) Ibid., t. II, p. 487.

Le commentaire de Galiani ne contient pas seulement des notices historiques, mais il résume les idées principales pour les coordonner entre elles et faire mieux connaître l'organisation de l'ouvrage. Il fait une analyse raisonnée, esthétique, philosophique, religieuse et morale qui dénote une connaissance profonde du sujet et une précision scrupuleuse. Ainsi dans l'annotation du vers :

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt,
les notices sur l'histoire, sur la philosophie, sur l'esthétique, sur la religion se confondent dans une unité organique et sont employées dans un but unique pour l'interprétation exacte d'un passage qui, en apparence, semble d'une interprétation facile.

Galiani dans ses notes propose une variante qui découvre son esprit critique, habitué à l'examen détaillé des faits qui semblent peu importants; mais quelquefois, il ne sait pas utiliser la connaissance de ce qu'il a su découvrir. Toutefois, même quand il se trompe, il sait tirer de l'examen intime de l'ouvrage des éléments si intéressants, il sait les coordonner avec tant de force qu'on dirait qu'il a raison, même quand il a tort. Pour en donner un exemple je rapporte l'annotation du vers :

*Difficile est propria communia dicere: tuque
Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
quam si proferres ignota, indictaque primus.*

Ainsi il affirme : « Ces vers sont fameux par les fausses interprétations des commentateurs et des traducteurs. Je propose une variante pour la première fois, et je n'y reviendrai pas. Je pense donc qu'il faut lire: *difficile est proprium communi addicere*. et il ajoute, après avoir rendu un compte exact de la variante qu'il a citée: « En adoptant cette variante toutes les difficultés disparaissent. D'abord le passage devient latin; il ne l'était pas: car l'adjectif *communis* suppose *bona* sous entendu; les biens communs. *Addicere communi proprium* est l'expression juste pour dire, ajouter ses biens propres aux biens communs. Quels sont ces biens communs? Les récits connus de la mythologie. » (1)

Galiani interprète les mots : « *Publia materies* » par les récits connus de la mythologie, et il limite l'idée d'Horace qui s'étend à toute la production littéraire, que les écrivains tragiques nous ont transmise. La phrase latine: *propria communia dicere*, et celle que propose Galiani, *proprium communi dicere* a à peu près, la même signification. Galiani, en proposant la leçon *communis*, laisse au mot son interprétation générique qui

(1) Ibid., t. II, p. 489-90.

est la plus exate. Il est d'accord avec le traducteur Vincent Guarrera (1).

Le commentaire de Galiani est riche en notes historiques, qui s'accordent avec la profondeur de l'analyse du passage qu'il commente. Galiani ouvre des horizons nouveaux qui guident le lecteur dans l'interprétation exacte du texte. Cette interprétation est digne d'admiration à cause de la nouveauté et de la profondeur des vues qui intéressent, non seulement le lettré et l'historien, mais tous les savants. Ainsi, dans l'interprétation du passage :

Publia materies privati juris erit, si non circa vilem, patulumque moraberis orbem, etc.

Galiani observe que *Materies patulum orbem desilies in arctum et operis lex*; font allusion aux bois, ainsi qu'aux coutumes romaines sur cet objet. *Materies* désigne le bois; *orbis*, la lisière du bois: elle était abandonnée comme de nos jours, à tous les passants; ce qui la fait qualifier par Horace de *vilem et patulum*, ouverte et dégarnie.» Galiani ajoute: « Il est à remarquer aussi qu'Horace a coutume d'emprunter une comparaison, de la quitter et de la reprendre.» (2)

(1) Art. Poétique de Quintus Horatius Flaccus, Caserta, Russo, 1919.

(2) Campenon et Desprès, Oeuvre d'Horace, Paris, Boucher, 1821, t. II, p. 493.

Galiani donne ainsi une interprétation claire du passage. Il fait des considérations philosophiques et linguistiques d'une grande importance. Ces comparaisons, selon moi, ne sont pas dans le goût des Français. Leur langue est dédaigneuse et elle n'admet même pas ce qui lui manque. Ces observations profondes abordent l'examen des langues étudiées dans leurs rapports les plus intimes, et pourraient guider les professeurs de langues comparées. Quelquefois Galiani, comme tous les commentateurs, se laisse entraîner par une idée préconçue.

Ainsi au vers :

Fortunam Priami contabo, et nobile bellum »
il voit une allusion à Virgile et il exclut, d'une manière absolue, l'idée qu'Horace veut blâmer le ton enflé dans l'exorde des poèmes épiques.

Les vers qui suivent :

« *Quid di gnum tanto feret hic promissor hiatu?*
Parturient montes, nascetur ridiculus mus. »
ne peuvent se rapporter ni à Virgile ni à un autre poète comparable à Virgile. Horace parle de *hiatus*, d'ouverture éclatante de la voix, qui est mise en relief par *tanto*.

Galiani considère *l'Art Poétique* comme une série de préceptes sur l'art dramatique. Horace, dit-il, passe aux règles de l'art dramatique. C'est l'unique but de cette lettre aux Pisons, et j'ai peine à concevoir qu'on ne s'en soit pas aperçu.

Le projet de faire un traité de l'art poétique n'a jamais été celui d'Horace ».

Cette conviction de Galiani suffit pour mettre l'Art Poétique dans une lumière qui puisse faire comprendre sa valeur et décider de l'unité organique de l'argument qu'elle contient. Quelques annotations de Galiani sont si convaincantes qu'elles ne permettent pas d'hésiter. Ainsi l'interprétation de : *Nec quarta loqui persona laboret*, beaucoup de commentateurs ont traduit : Ne faites jamais parler quatre acteurs ensemble. Galiani traduit au contraire : "Il me semble que je saisis le sens d'Horace en disant qu'un quatrième personnage n'est pas chargé d'un grand rôle. Les anciens appelaient les rôles, *primae partes*, *secundae partes*, *tertia etc.*, ce qui distinguait les grands rôles et les rôles subalternes. Ainsi, *quarta persona* ne signifie qu'un quatrième rôle. „ (1) C'est sa grande connaissance historique qui fournit à Galiani la chef de l'exacte interprétation du texte. Mais quelquefois celle-ci ne suffit pas; alors il recourt à sa doctrine multiforme, et il en montre, avec clarté, toute la portée. Ainsi au vers :

“ *Actoris partet chorus, officiumque virile
deffendat.* »

(1) Oeuvres d'Horace, traduites par M. M. Campenon et Desprès, Paris, Boucher, 1821, t. II^e, p. 500-501.

Galiani dit: « Nous connaissons les chœurs des anciennes tragédies grecques; mais je veux en donner une idée qui ne laisse aucun doute sur la manière dont les poètes les employaient ». (1) Pour comprendre la manière dont les poètes emploient les chœurs dans les tragédies grecques, il faut une connaissance profonde, non seulement des poètes grecs, mais même des poètes les plus importants des autres littératures d'Europe. Galiani avait une connaissance variée et par conséquent, il pouvait faire des comparaisons empruntées aux poètes de toutes les époques et de toutes les nations, et tirer de ces comparaisons, non seulement une connaissance profonde de la valeur d'une œuvre d'art, mais une connaissance de la valeur d'une langue nationale.

Galiani, dans son commentaire sur Horace raconte la vie de ce poète, qu'il tire surtout de ses poésies. Ce commentaire est riche en notes et en citations. Pour ne pas devenir ennuyeux et prolix, il explique seulement quelques pensées qui lui semblent nouvelles et importantes, et qui contrastent avec celles des commentateurs et des traducteurs précédents, comme Tartaron, Fabro, Musson, Dacier, Lambino, Bethei, Sana-don, Desprès, etc. Il n'argumente pas, ne critique pas, ne réfute pas les idées des autres. Il n'écrit cet ouvrage que pour ceux qui entendent

(1) Ibid t, II, p. 501:

Horace. Il dit seulement ce qui est nécessaire à l'intelligence du poète. " Ce n'est pas un livre, dit-il, (1) mais c'est une plaisanterie qui, même au milieu de l'ennui et des dégoûts d'une âme vieillie, me fait céder à la volonté de mes chers amis et obéir. „ Le commentaire de Galiani sur Horace est le résultat de l'analyse la plus ingénieuse des oeuvres du poète. Ce n'est pas un commentaire grammatical comme les autres, c'est un commentaire nouveau, intéressant, utile et original. Galiani a éclairé Horace d'une lumière vive. Il chercha à révéler au public tout ce qui s'était dérobé à la sagacité des commentateurs. Le commentaire de Galiani fournit les éclaircissements les plus utiles. Il donne non seulement une preuve certaine de la valeur de l'esprit de l'auteur, mais il sert de modèle à la nouvelle critique littéraire, qui prend désormais un caractère esthétique. La critique de Galiani enseigne qu'on ne peut faire une critique vraiment esthétique sans une critique historique. Les deux méthodes de recherches critiques sont si sagement employées par Galiani, qu'aujourd'hui on peut le considérer comme un chef d'école, comme un maître dans la méthode à suivre dans les recherches littéraires. Le commen-

(1 Dans la préface de son Commentaire sur Horace. Paris, De Bure, 1829.

taire de Galiani sur Horace est en somme, suivant l'expression de Diderot (1), un ouvrage savant et gai, fruit d'un de ses moments de tristesse et d'ennui.» Ce commentaire, limité aux odes les plus difficiles et les plus importantes, est riche et varié. Il est accompagné d'une analyse qui ne se borne pas à exposer la matière de l'ode et les circonstances historiques qui ont, peut-être, donné origine à l'ode, mais il met en évidence le motif inspirateur, sa valeur esthétique, sa place dans la lyrique d'Horace. Elles sont accompagnées d'un essai critique, exposé dans ses idées générales.

Le commentaire de Galiani est surtout humain; la poésie en sort éclairée au point de vue du sentiment, de l'idée, de la forme. C'est un commentaire original, fruit d'un effort d'interprétation sérieux et organique. Galiani fait des observations sur l'histoire, sur les mœurs, sur la littérature, sur l'art, sur la religion, observations qui prouvent un goût esthétique et critique délicat. Il est donc digne de son maître: Horace.



(1) Denis Diderot. *Oeuvres*, Paris, Belin, 1818, t. I^{er}, 1^{ère} partie, p. 623.

CHAPITRE IV

Correspondance de Galiani avec les principaux écrivains français.

« La générosité n'est que la pitié des âmes nobles ».

CHAMFORT.

C'est non seulement dans le livre de « *La Monnaie* » et dans les « *Dialogues sur le commerce des blés* » que Galiani donne des preuves de son esprit, mais c'est plus encore dans les lettres qu'il adresse à ses amis de France. La plupart sont adressées à M^{me} d'Epinay, qui était liée avec l'abbé Galiani par une amitié vive, sincère et honnête, et qui ne fut jamais interrompue ni refroidie, jusqu'à sa mort. Cette correspondance dura vingt ans, c'est-à-dire depuis l'époque où Galiani fut rappelé en Italie, le 2 février 1765, jusqu'en 1783. Les lettres de l'abbé Galiani offrent un modèle de style épistolaire, qu'on ne connaît pas bien en Italie, quoique les Italiens soient, comme dit Montaigne, de grands écrivains de lettres. Elles contiennent des chro-

niques, des vues nouvelles, exprimées, avec grâce et vivacité, enfin des allégories amusantes. Elles cachent, en même temps, un sens profond et de judicieux conseils. L'auteur était encore vivant et ses lettres étaient recherchées, non seulement en France, mais à l'étranger. On ne peut imaginer la surprise et la colère que Galiani éprouva, en apprenant qu'un paquet de ses lettres était entre les mains du roi Stanislas, qui eut la discrétion de les communiquer au nonce du Pape !... Il est vrai que Galiani a écrit des lettres peu dignes d'un homme de bien, mais il faut considérer que l'auteur ne pouvait imaginer que ses lettres confidentielles, adressées à son amie intime, M^{me} d'Epimay, dûssent être un jour présentées au jugement du public. S'il avait envisagé cette éventualité, il les aurait écrites avec plus de réflexion. Il est vrai que Galiani, dans sa correspondance avec M^{me} d'Epimay, a employé des mots parfois scandaleux, mais c'est parce que son humeur bizarre donnait libre cours à ses pensées, qui n'étaient pas toujours méditées. Galiani, dans sa conversation, comme dans ses lettres, aimait beaucoup mieux montrer de l'esprit que de la bonté. Il y a d'autre part, beaucoup de lettres qui prouvent sa droiture, ainsi que la noblesse et la générosité de son cœur. Galiani, en écrivant à ses amis de France, s'imaginait être à Paris, dans le salon de M^{me} d'Epimay.

nay, ou dans celui du baron d'Holbach, et converser familièrement avec ses amis. C'est précisément ce qui donne à ses lettres un grand charme, le charme de la conversation.

Galiani traite, tour à tour, les sujets les plus variés, depuis les plus faciles et les plus familiers jusqu'aux plus importants et aux plus difficiles. Tantôt il traite des sujets économiques ardu, tantôt il se plaint que son éditeur se fasse prier pour lui donner de l'argent. Tantôt il fait des prophéties sur l'avenir politique de l'Europe, tantôt il communique à son amie, M^{me} d'Epinay, le titre du sujet d'un livre, auquel il a pensé, peut-être, tandis qu'il écrivait la lettre. Mais toutes ses lettres sont remplies de matière littéraire. " Les lettres des savants sont toujours chères et utiles aux hommes,,," dit J. Leopardi. (1) La correspondance de Galiani est en effet intéressante surtout par ses jugements littéraires, philosophiques et historiques et par la manière admirable dont l'auteur s'exprime. Beaucoup de vivacité, d'enjouement, de saillies, tels sont les précieux avantages que possède l'abbé. Aussi, quel que soit le sujet qu'il traite, il instruit, intéresse et amuse. De plus les lettres à M^{me} d'Epinay donnent une idée de son amitié privée. Elles font sentir le ton de sa correspondance

(1) Dans la préface de l'Epistolaire de Jacques Leopardi, Naples, Bideri, 1887.

avec les personnes du monde qui l'honoraient de leur amitié.

Galiani, esprit d'une fermeté dont la sagesse est empreinte des vérités de la métaphysique, n'arrête point ses regards sur son siècle de corruption et de lâcheté, mais il les élève.

Voici quelques unes de ses idées sur cette science. Il dit à M. Mayeul dans la lettre du 14 décembre 1771, à propos de Dieu, l'Eternel Roi des siècles: « Vous êtes des butors, ne savez-vous pas que Dieu a tiré ce monde du néant? Eh bien! nous avons donc Dieu pour père et le néant pour mère. Assurément, notre père est une grande chose, mais notre mère ne vaut rien du tout. On tient de son père, mais on tient de sa mère aussi. Ce qu'il y a de bon dans le monde vient du père et ce qu'il y a de mauvais vient de madame le néant notre mère» (1). Galiani s'adresse aux athées. Il leur rappelle que Dieu a créé le monde du néant. Il fait observer que tout ce qui nous arrive de bon vient de Dieu, tandis que tout ce qui nous arrive de mal nous vient du néant, c'est-à-dire du monde. Dieu est donc notre père, notre bon père, notre bienfaiteur; la terre est notre mère. Quelle vérité simple et sou-

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t., 1^{er}, p. 306.

veraine dans ces mots ! Aimons donc Dieu, notre père, et méprisons le monde, avec ses vices, ses désillusions, sa caducité ! « Dieu est, dit L. Aimé Martin (1) et c'est parce qu'il est que nous sommes; les preuves de son existence ne sont pas hors de nous, mais en nous: il a rendu ses pensées visibles en leur donnant un corps et en nous donnant une âme ».

A propos de l'âme, Galiani dit à M^{me} d'Epinaÿ dans la lettre du 22 juillet 1780: « Il est bien vrai que l'âme a quelque chose de différent du corps; mais c'est comme la crème diffère du lait, la mousse du chocolat, l'eau de vie du vin: l'essence du corps devient esprit. » (2) Ce passage prouve que Galiani, dans les choses les plus ardues, les plus sérieuses, les plus sublimes met de l'esprit. Dans cette différence matérielle qu'il fait entre l'âme et le corps, il sous-entend le problème religieux. Entre l'âme et le corps il existe en effet une grande différence: le corps est sujet à la mort, l'âme est éternelle. « L'âme, dit Pascal (3) est jetée dans le corps pour y faire un séjour de

(1) *L'éducation des Filles*, Paris, Charpentier, 1841, p. 419.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaÿ, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 353.

(3) Pascal. *Pensées*, Milan, Charles Signorelli, 1926, p. 58,

peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer.»

« Nous sommes composés de deux natures bien différentes, a dit Epictète : d'un corps, qui nous est commun avec les bêtes, et d'un esprit qui nous est commun avec les Dieux » (1) O âme, dit Bossuet, console-toi, si ce devin architecte, qui a entrepris de te séparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre; il entrera, pour un peu de temps, dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est que la mortalité (2). « La société de l'âme et du corps, dit encore le même écrivain (3), fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins; mais lorsque venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel, d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté »

En parlant de la mort, ce mystère de la

(1) Epictète - *Maximes et pensées*, Paris, Gautier, p. 116 (sans date).

(2) Bossuet - *Sermon sur la morale*, Paris, Gautier, p. 21 (sans date).

(3) Ibid., p. 16.

nature, Galiani dit à M^{me} d'Epinaÿ dans la lettre du 3 décembre 1770 : « Je trouve une terrible différence entre l'absence et la mort. Ces philosophes qui disent que la mort n'est rien ra-dotent, croyez-moi » (1). Et dans la lettre du 15 mai 1773 il ajoute : « Entre la souffrance et l'abandon, il n'y a pas à choisir. L'une est la vie malheureuse; l'autre est la mort, et la mort est le pire de tout » (2).

Il est vrai que la mort, comme dit Galiani, est une vilaine chose et on la craint; mais il y a quelquefois, pendant la vie, des souffrances morales ou physiques plus terribles que la mort même, et alors on préfère la mort, on la cherche, on la désire. On aime mieux mourir que de vivre misérablement. Voilà pourquoi il y a tant de suicides ! Galiani, dans une autre lettre du 19 juin 1773, dit à M^{me} d'Epinaÿ : « Vous préférez la douleur à la mort. Vous croyez donc la mort le plus grand des maux. Pour moi, je suis d'un avis contraire » (3). La mort, dit Buffon, n'est pas une chose aussi terrible que nous nous imaginons; nous la jugeons mal de loin; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient à en ap-

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaÿ, par Asse E. Paris, Charpentier 1881, t. I, p. 178.

(2) Ibid., t. II, p. 39.

(3) Ibid., t. II, p. 62.

procher de près; nous n'en avons donc que des notions fausses; nous la regardons non seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal, accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses » (1).

La Rochefoucauld, à propos de la mort dit: « J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a de la différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce que peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes, les plus faibles, aussi bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. On peut avoir divers sujets de dégoûts dans la vie: mais on a jamais raison de mépriser la mort » (2). La mort, dit enfin Chateaubriand, est si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence » (3).

(1) Buffon — passage rapporté dans l'Anthologie française de S. Serafini, Città di Castello, Lapi éditeur, 1907, p. 199.

(2) La Rochefoucauld — *L'amour propre*, Paris, Gautier, éditeur, p. 317.

(3) Chateaubriand — *Génie du Christianisme*, Paris, Gautier, éditeur, p. 61. (sans date).

Galiani fait encore une observation profonde sur l'attachement de l'homme à la vie. Il écrit à M^{me} d'Epinay, dans la lettre du 5 septembre 1772 : On n'a d'attachement à la vie d'autrui qu'à mesure de l'attachement qu'on a à la sienne; et on n'est attaché à la vie qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous cause » (1) « Plus la vie est remplie, a dit en effet Diderot, moins on y est attaché. Une vie occupée est communément une vie innocente, on pense moins à la mort et on la craint moins »⁽²⁾ L'homme juste et honnête attend en effet la mort; il attend la fin de sa vie sans crainte et sans impatience, comme un vaillant ouvrier qui a fini sa journée attend la récompense qui lui est due. « *La morte*, dit enfin Pétrarque, *è fin d'una prigione oscura*

*agli animi gentili; agli altri è noia
che hanno posto nel fango ogni lor cura* » (3).

Galiani est un philosophe chrétien. Il défend ardemment la religion chrétienne, surtout pendant

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Assé E. Paris, Charpentier, 1881, t. 1^{er} p. 369.

(2) Diderot. passage rapporté dans le livre de Pierre Fournier, Cours de langue française, Turin, Chiantore, 1929, V. III, p. 61.

(3) La mort est pour les âmes gentilles la fin d'une obscure prison, pour ceux qui ont placé tout leur soin dans la boue est un ennui. Triomphe de la mort - chapitre II « Les rimes » Florence, Adriano Salani éditeur, 1925, p. 448.

son séjour en France, dans un siècle de corruption et de révolution, où la plupart des écrivains suivaient le courant du protestantisme et où l'on faisait la guerre à l'église. « Il y a, dit-il, dans la lettre du 20 janvier 1770 à M^{me} d'Epinay, deux sortes de religions. Celles des peuples nouveaux sont riantes et ne sont qu'agriculture, médecine, athlétique et population. Celles des vieux peuples sont tristes, et ne sont que métaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'âme; elles doivent causer l'abandon de la cultivation, de la population, de la bonne santé et des plaisirs. Nous sommes vieux » (1). Ce passage prouve que l'abbé avait, au fond de son cœur, la foi chrétienne, contrairement à ce que disent quelques critiques injustes. Il s'est en effet occupé, avec passion, de ces sciences sublimes, en faisant l'apologie de Dieu et de la religion chrétienne. Il s'arme du fouet vengeur, flagelle impitoyablement l'incrédule et ses écrits impriment, comme un fer rouge, un stigmatte au front des philosophes antichrétiens de son temps. Il compare l'incrédule à un danseur de corde. Il remplit de frayeur tous les spectateurs et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter, « L'incrédulité, dit-il, à M^{me} d'Epinay dans la lettre du 21 sep-

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 25.

tembre 1776, est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût, il s'agit de se priver, à jamais, de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; il s'agit de vider tout le sac du savoir, et l'homme voudrait savoir; de nier ou de douter toujours de tout et rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc. » (1).

« Si une chose, en effet, doit être estimée en raison de son plus au moins d'utilité, l'athéisme, comme le dit justement Chateaubriand, est bien méprisable, car il n'est bon à personne, ni à l'infortuné, auquel il ravit l'espérance, ni à l'heureux, dont il dessèche le bonheur, ni au soldat, qu'il rend timide, ni à la femme, dont il flétrit la beauté et la tendresse, ni à la mère, qui peut perdre son fils, ni aux chefs des hommes qui n'ont pas de plus sûr garant de la fidélité des peuples que la religion » (2). Pascal, à propos de l'athéisme a dit : « Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle est avant que de la combattre » (3). « Heureux, dit Chateaubriand, trois et quatre fois heureux ceux qui

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaÿ, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 245.

(2) Chateaubriand — *Le Génie du Christianisme* — Paris, Gautier éditeur, p. 71, (sans date).

(3) Pascal — *Pensées sur la religion* — Milan, Charles Signorelli, 1926, p. 19.

croient ! ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus : la religion les reçoit dans son urne, et les présente à l'Eternel » (1). « La première chose, dit enfin Epictète, c'est qu'il y a un Dieu, qu'il gouverne tout par sa providence et que non seulement nos actions, mais nos pensées et nos mouvements ne sauraient lui être cachés. » (2).

Tous ces extraits de lettres prouvent que Galiani était un philosophe chrétien, mais on peut s'étonner qu'il ne respectât pas les lois de l'église. Il était hostile à la confession. « La confession, dit-il, dans la lettre du 3 novembre 1770 à M^{me} d'Epinay, a été imaginée par les prêtres, pour connaître les intrigues des hommes pour les dominer » (3). Il n'avait pas tort. Il en était en effet ainsi au temps de l'inquisition. Galiani était un vrai chrétien, religieux, sincère dans ses paroles, et aimait la vérité. « Il n'y a point de tranquillité ni de repos que dans la vérité » écrivait-il

(1) Chateaubriand — *Le Génie du Christianisme* --- Paris Gautier éditeur; p. 60. (sans date).

(2) Epictète — *Maximes et pensées*, Paris, Gautier éditeur, p. 133. (sans date).

(3) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Patis, Charpentier, 1881, t. I, p. 165,

à M^{me} d'Epinay dans la lettre du 31 juillet 1773 (1). La vérité, cette passion sublime, ce sentiment des grandes âmes est, en effet, comme répète justement l'abbé de Frassinous: « le premier besoin, comme le premier bien de l'homme » (2).

« Celui qui blesse la vérité offense les Dieux et blesse soi-même, car il parle contre sa conscience, a dit Fénelon » (3). Pascal ajoute que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même, et il dit ailleurs: « Il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. » (4) Boileau même a dit: « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. » (5) « La vérité, dit enfin La Rochefoucauld est le fondement et la raison de la perfection de la beauté. Une chose, de quelque nature que ce soit, ne saurait être belle et parfaite, si elle n'est véritablement tout

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 74.

(2) Frassinous — Voir. V. Leitenitz — *Lectures françaises*, Naples, 1864, p. 317.

(3) Fénelon — *Les aventures de Télémaque*, Turin, G. P. Paravia, t. III, p. 39. (sans date).

(4) Pascal — *Pensées* — Milan, Charles Signorelli éditeur, 1926, p. 66.

(5) Boileau — *Art Poétique* — Milan, Charles Signorelli, 1925, Chant. IV^e.

ce qu'elle doit être et si elle n'a pas tout ce qu'elle doit avoir » (1).

Galiani était convaincu, par son expérience, que l'homme est plus disposé à la vengeance qu'à la louange et qu'on ne loue qu'après sa mort. « J'aimerais plus être vengé que loué, écrivait-il à M^{me} d'Epinay, dans la lettre du 16 mars 1771, l'un est le plaisir des vivants, l'autre est la consolation des morts » (2). En effet, dans tous les temps, dans tous les pays, l'homme, de son vivant, est toujours méprisé et vengé, mais après la mort on le loue, on l'admire. Les louanges sont rarement sincères. « On n'aime point à louer et on ne loue jamais personne sans intérêt » dit La Rochefoucauld (3). Galiani, philosophe et psychologue profond, observe encore que l'homme est orgueilleux par instinct. Il écrit à ce sujet, à M^{me} d'Epinay dans la lettre du 3 septembre 1774: « L'orgueil de l'esprit est plus fort en nous que le contentement du cœur, et, par conséquent, l'homme est plus flatté d'avoir deviné un malheur, qui arriverait ensuite que de s'être trompé et de l'avoir évité. Horrible constitution de l'homme, qui fait qu'un mé-

(1) La Rochefoucauld — *L'Amour propre* — Paris, Gautier, p. 324. (sans date).

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 220.

(3) La Rochefoucauld, *L'Amour propre*, Paris, Gautier, p. 298.

decin est capable de tuer son ami pour n'en avoir pas le démenti, qu'un général perd exprès une bataille donnée contre son avis ! » (1) C'est là une vérité souveraine et universelle que nous constatons tous les jours. « L'orgueil, dit La Rochefoucauld, est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'au moyen et à la manière de le mettre au jour ». (2) « L'orgueil, comme le dit Chateaubriand, est le premier vice, et l'humilité une des premières vertus » (3) Franklin ajoute que l'orgueil déjeûne avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec la honte. » (4) L'orgueil ne produit donc que souffrances, n'excite que l'envie, n'accélère que la ruine, ne fait qu'augmenter les luttes et les malheurs. « Les malheurs, dit Galiani à M.me d'Epinay dans la lettre du 29 avril 1775, sont la sauce de cette vilaine viande qu'on appelle la vie: on en est environné. Ne vaut-il pas mieux détremper cette sauce par les absences, les éloignements, l'habitude aux

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 147.

(2) La Rochefoucauld — *L'amour propre*, Paris, Gautier, p. 293.

(3) Chateaubriand — *Le Génie du Christianisme*, Paris, Gautier, (sans date). p. 45.

(4) Franklin — *La science du bonhomme Richard*, Paris, Gautier, p. 8.

détachements.» (1) Dans ce précieux fragment brille une vérité frappante. “ Dieu nous envoie le plaisir, dit Martin, comme un messenger céleste qui nous invite à venir à Lui, et le malheur comme un maître sévère qui nous y force „ (2) “ Il me semble, dit Joseph de Maistre qu’il n’y aurait rien de si infortuné qu’un homme qui n’aurait jamais éprouvé l’infortune „ (3). “ Je ne crois pas que depuis le commencement du monde, dit M-me de Staël, on puisse citer un être distingué qui n’ait trouvé la vie inférieure à ses désirs et à ses sentiments. Tibulle, Horace et Voltaire, les poètes les plus cités pour leur philosophie voluptueuse ou légère rappellent la mort au milieu de leurs plus riantes pensées et jamais l’esprit et le coeur n’ont réfléchi sans trouver au fond de tout une pensée mélancolique „ (4) Epictète, ce philosophe stoïcien, avait dit : Les Dieux ont créé tous les hommes afin qu’ils soient

(1) Lettres de l’abbé Galiani à M-me d’Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 192.

(2) M. Martin — *L’éducation des mères de famille*, Paris Charpentier éditeur, 1841, p. 138.

(3) J. de Maistre—passage rapporté dans le livre d’Emile Fiorelli, “ *Les écrivains français* „, Naples, L. Pierro éditeur, p. 2.

(4) M-me de Staël — *Delphine*, morceau rapporté dans l’Anthologie française d’Emile Fiorelli, Naples, L. Pierro éditeur, p. 3.

heureux; ils ne sont malheureux que par leurs fautes „ (1) L'homme, quel que soit sa condition sociale, n'est jamais content parce qu'il ne sait se résigner à sa condition, à son destin, à la fatalité. Je ne connais rien de plus consolant et de plus désolant, en même temps, que le fatalisme, dit Galiani à M.me d'Epinay dans une lettre du 17 octobre 1772 „ (2). Le dogme du destin ou de la fatalité, dit Grimm, est, sans contredit, le plus ancien et le plus généralement répandu parmi les hommes. En portant nos yeux dans les siècles les plus reculés, nous trouvons cette doctrine également établie partout. Elle s'est glissée dans toutes les religions, dans tous les cultes, dans toutes les sectes; et la philosophie même, cette ennemie si redoutable de l'opinion et de toute sorte de croyance, ne s'est pas toujours garantie de celle qui abandonne à des lois inconnues et arbitraires, les ort et la destinée de l'homme „ (3) Quelle vérité dans ces mots ! “ Les événements futurs, dit le comte de Ségur, sont écrits dans le livre du destin, nos jours sont comptés, une chaîne invisible nous conduit

(1) Epictète — *Maximes et pensées*, Paris, Gautier, p. 111.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay. par Asse., Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 377.

(3) Grimm. Correspondance littéraire, philosophique et critique, Paris, Garnier éditeur, 1878, p. 274.

à un but que nous ignorons et l'heure de notre mort est tellement arrêtée et marquée, qu'aucune témérité et qu'aucune prudence n'en peuvent accélérer ou retarder l'instant. „ (1) Il est donc incontestable qu'il existe au dessus de la volonté humaine, une fatalité, un destin auquel l'homme doit se résigner, s'il ne veut pas être malheureux. Dans la riche correspondance de Galiani il y a encore des lettres adressées à M.me d'Epinay et à M. Grimm, lettres intéressantes à cause du jugement que l'auteur porte sur Charles Quint, sur Louis XV, sur les écrivains et les artistes de son époque. Voici ce qu'il dit à propos de Charles Quint à M.me d'Epinay, dans la lettre du 29 juin 1771: "Charles Quint fut le premier despote depuis la chute de l'Empire romain. Il fut un despote doux, comme son fils fut un despote aigre. Après eux nous en avons eu des aigres-doux; et à présent nous les mangeons à toutes sauces. „ (2) Dans ce fragment on observe que Galiani en appelant Charles Quint le premier despote après la chute de l'Empire romain, veut dire le plus grand de-

(1) Le comte de Ségur, morceau rapporté dans « Les lectures françaises », Vincent Leitenitz, Naples, 1864, p. 296.

(2) Voir : F. Nicolini. Anthologie des écrits de l'abbé Galiani, Bari, Laterza, 1909, p. 183.

spote. Et c'est en effet ainsi. Il fut le plus ambitieux des rois, le véritable successeur de Charlemagne. Il fut le maître d'immenses domaines ; il lutta beaucoup pour agrandir, de plus en plus, son royaume, jusqu'à ce que, fatigué et délu dans ses espérances de conquérir la domination du monde entier, opprimé de maux physiques et moraux, il renonça à sa couronne, en faveur de son fils Philippe II. Charles Quint fut justement, comme dit Galiani, un despote doux, tandis que son fils fut un despote aigre. Ce dernier était arrogant, mépriseur même des papes et de la religion chrétienne. Peu croyant, épicurien, hérétique il souleva contre lui l'opinion universelle et inspira à Schiller sa tragédie, " Don Carlos „ et à Alfieri sa tragédie « Philippe ». Après lui on eut, en effet, des rois bons et des rois méchants. Galiani, en parlant des rois Louis XIV et Louis XV dit à M.^{me} d'Epinay dans la lettre du 28 mai 1774: « Celui-là était un chercheur de renom et prenait le bruit pour de la gloire ; celui-ci était un honnête homme qui faisait le plus vilain des métiers (celui de roi) le plus à contre coeur qu'il pouvait. On ne rencontrera de longtemps un règne pareil nulle part. » (1) Dans ce passage Galiani

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1831, t. II. p. 128.

expose, avec son jugement habituel, la différence des règnes, des mœurs et des sentiments de Louis XIV et de Louis XV. Or, l'histoire dit le contraire de ce que prétend Galiani. Il est vrai que Louis XIV, en vrai monarque absolu, voulut faire ce qu'il appelait son métier de roi et gouverner lui-même la France. Il est vrai aussi qu'il aimait les plaisirs, dépensait trop d'argent en fêtes, aimait trop la gloire et la guerre, mais il aimait aussi le travail, il était l'admirateur, le conquérant, le protecteur des lettres et des arts. Il était le grand roi. « Louis XIV, dit Villemain est un roi plein d'ardeur et d'espérance. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermir et s'éclaire à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire ». (1) On peut conclure que ce roi a des vertus et des vices, qu'il a fait du bien et du mal à ses sujets, mais on ne peut attribuer rien de bon à son successeur Louis XV. Celui-ci était un roi faible, dissolu, égoïste, apathique. Son long règne fut désastreux pour la France. Il dépensait plus que son prédécesseur, plus que ce qu'il avait. Il était le plus méchant, le plus

(1) Villemain — *Cours d'éloquence*, morceau rapporté dans l'Anthologie française de L. Charrel, Milan, Faverio éditeur, 1882, p. 225.

misérable des rois. Ses mots : « Après moi le déluge » sont restés célèbres. Sous Louis XV voici ce qu'a vu Saint-Simon : « On vit en Normandie d'herbes des champs. Le premier roi d'Europe ne peut être un grand roi s'il ne l'est que de gueux de toutes conditions et si son royaume se tourne en un vaste hôpital de mourants à qui l'on prend tout en pleine paix. » (1) Galiani parle de Voltaire et de ses ouvrages. Il le critique comme philosophe et comme auteur comique. Voici ce qu'il dit de cet écrivain à M^{me} d'Epinaÿ dans la lettre du 27 février 1773 : « Voltaire est trop poète pour pouvoir être un bon acteur comique., Et il continue dans la même lettre : « Ah ! la mauvaise pièce (2) à mon avis. Les trois premiers actes amènent des dénouements si forcés, si bas, si invraisemblables, hors de nature et tout à fait ignobles par dessus le marché., (3) Mais, malgré sa critique, il reconnaît que Voltaire est un grand écrivain, et qu'il a rempli le siècle de son nom. Voltaire est sans doute le plus grand écrivain du XVIII^e siècle, un écrivain d'un esprit extraordinaire, d'une popu-

(1) A. Rambaud - morceau apporté dans l'Anthologie de Marius Granata, Turin, G. B. Paravia, 1925, p. 178.

(2) *L'Enfant prodigue*

(3) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaÿ, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II. p. 22.

larité universelle, mais il a un caractère inférieur, une influence presque toujours pernicieuse. Son œuvre multiple, immense, renferme des pages de premier ordre à côté des compilations mensongères et haineuses. La philosophie de Voltaire est en effet une philosophie superficielle, aux négations insolentes, aux argumentations déplorablement puériles. Il a été justement critiqué comme philosophe, à cause de son matérialisme, de son épicurisme, qu'on trouve dans tous ses écrits et qui ont jété le ridicule sur la religion chrétienne et à cause de sa morale qui est *le plaisir et le bien être*. Son drame : "*l'Enfant Prodigue*," est très médiocre. Dans une autre lettre du 12 mai 1770 il écrit à M^{me} d'Epinay : "L'inscription que l'on veut placer au bas de la statue de Voltaire serait sublime si on admettait à la souscription tous les gens de lettre de l'Europe. Il serait beau d'appeler compatriotes de Voltaire l'anglais, l'allemand, l'italien et jusqu'à l'empereur de la Chine qui vient de faire un poème; mais il n'y a que des Français, l'inscription n'est que plate; et elle serait mieux comme cela : à *Voltaire en hommage d'admiration*; mais en latin il vaudrait mieux : *Volterio, devicta invidia, sæculi sui miraculo, aere eruditorum conlato*. Le latin est la langue des inscriptions, et les Français ne

feront jamais faire ce miracle à leur langue. » (1) Dans les inscriptions, ajoute-t-il, dans la lettre du 17 octobre 1772 à M. Grimm: « il ne faut que des faits et des faits vrais. Ce sont des monuments historiques et rien de plus. La postérité doit juger sur les faits. » (2) Il est vrai que le latin est la langue des inscriptions, qui doivent être brèves et simples. Il est vrai aussi que les inscriptions sont des monuments historiques et que, par conséquent, elles doivent être fondées sur des faits vrais, et non sur des mensonges, comme un dicton populaire le proclame: "*menteur comme un épitaphe.*„ L'inscription la plus noble et la plus durable est celle que l'homme écrit pour soi-même, grâce à ses grands mérites.

Galiani, dans sa correspondance française parle de Cicéron, le prince des orateurs romains et l'un des plus honnêtes hommes qui aient honoré les lettres et la politique dans le monde. Voici ce qu'il dit de cet orateur célèbre à M^{me} d'Epinay dans la lettre du 20 juillet 1771: « On peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme homme d'Etat. Il a été un des plus grands littérateurs qui aient jamais existé.

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 73-74.

(2) Voir F. Nicolini « Anthologie des écrits de l'abbé Galiani, Bari, Laterza, 1909, p. 225.

Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté la géométrie et les autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe, car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable, mais il ne pensait rien, il n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre en langue latine, les pensées des Grecs et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. » (1) Dans ce passage l'auteur fait un magnifique portrait de cet homme digne d'être respecté et admiré de tous les siècles, et que l'empereur Alexandre Sévère honora à l'égal des Dieux. Galiani est aussi un grand admirateur de Beaumarchais, cet écrivain joyeux et aimable. Il loue son drame « *Les Deux amis* » charmante pièce, dit-il, à M^{me} d'Epinay dans la lettre du 27 février 1773, superbe pièce, pour quiconque entend le commerce, son langage, et les mœurs des Français. Le rôle très petit, mais charmant, d'un domestique nigaud, *servo sciocco*, est le seul bon qui ait jamais été fait dans toutes les pièces que j'ai vues et lues. » (2) Beaumarchais qualifiait ce drame de « *genre honnête* », et croyait lui donner de la moralité. Or, aucun écrivain dramatique n'a ja-

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, 1. 1^{er}, p. 255-56.

(2) Ibid., t. II, p. 24-25.

mais été accusé autant que lui d'indécence et il prétendait être moraliste. « Les deux Amis et Eugénie, dit La Harpe, sont deux drames fort médiocres » (1). Galiani loue aussi les Chinois. « Vivent les Chinois ! dit-il, à M^{me} d'Épinay dans la lettre du 19 mai 1770, c'est une vieille nation qui nous regarde comme des enfants et des polissons; et nous nous croyons une grande chose parce que nous courons les mers et les terres: *Bigis atque quadrigis petimus bene vivere*, (2) et nous portons partout la guerre, la discorde, nos lingots, nos fusils, notre évangile,, (3).

La Chine est en effet un peuple admirable par sa culture, ses lois et ses arts. « Le gouvernement de la Chine, dit Ferrara, est le plus avantageux aux peuples parce qu'il leur assure la jouissance de tous leurs droits naturels, les plus avantageux aux rois, parce qu'il leur procure les richesses les plus grandes, et la plus grande autorité publique » (4). En Chine, plus que chez les autres nations, le savoir est tout, mais il faut dire aussi, que les Chinois sont spirituels, rusés

(1) La Harpe. *Portraits littéraires du XVIII^e siècle*, Paris, Gautier, p. 10 (sans date).

(2) Horace, *Epistolarum*, I. 11, Vers 28.

(3) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Épinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 75.

(4) Ferrara. *Bibliothèque de l'Economiste*, Turin, Pomba, 850, 1^e série, V. I, p. 420.

et hypocrites à la fois. Galiani a, au contraire, de l'antipathie pour les Grecs. « Les Grecs modernes, dit-il à M. Suard, dans la lettre du 30 juin 1770, sont aussi fripons, aussi menteurs que leurs ancêtres, et ils vendent le plus abominable café du monde, à la place du nectar et de l'ambrosie d'Homère » (1). Les Grecs ont le mérite incontestable d'avoir embelli la culture latine et perpétué les audaces originales de leurs systèmes philosophiques. C'est en Grèce qu'est née la métaphysique. Mais ces habitants ont des mœurs corrompus; ils sont aussi fripons et aussi menteurs que leurs ancêtres, comme le dit l'abbé Galiani. « Les Grecs, dit Sismondi, ont reçu de la nature, par les prodiges de sa puissance, des qualités semblables à celles de l'Italie, mais les caractères de ces deux peuples ont été altérés par des gouvernements divers », (2).

Galiani a écrit aussi des lettres utiles et importantes au point de vue historique. Il parle des Jésuites et de la tactique qu'ils emploient pour réussir dans la vie. Il éprouve une haine mortelle pour cet ordre religieux, témoin la lettre du 14 août 1769, adressée à M^{me} d'Epinay: " Je lis les

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 97.

(2) Sismondi, morceau rapporté dans l'Anthologie française de I. P. Malan, Nouvelle édition, Città di Castello, Lapi, 1907, p. 131.

pensées sur la tactique de M. de Silva (1) qui allonge les baïonnettes et raccourcit les fusils, pour mieux réussir à la guerre, comme les Jésuites allongeaient le Credo et raccourcissaient le Décalogue, pour mieux réussir dans la vie,, (2).

On peut s'étonner que Galiani soit l'adversaire acharné d'un ordre religieux. Il aime la religion chrétienne, mais il veut que l'église, en se réservant l'enseignement de la vérité divine, laisse à l'Etat l'enseignement de la morale et la direction des études purement humaines. L'ordre des Jésuites, fondé par Saint Ignace de Loyola en 1534, pour la conversion des hérétiques et le service de la religion, devint un ordre beaucoup plus militant que contemplatif, une secte puissante qui fut bientôt haïe par la plupart des hommes, même des chrétiens et des ecclésiastiques. Quand les Jésuites furent supprimés par Clément XIV, Galiani en éprouve un vif plaisir et il se hâte d'annoncer cette nouvelle à M^{me} d'Epinay, dans la lettre du 21 août 1773: « Vous avez appris déjà,

(1) M. le marquis De Silva, officier de l'Etat Majeur, piémontais et auteur de quelques Pensées sur la tactique et la stratégie.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier éditeur, 1881, t. I.^{er}, p. 8-9.

dit-il, la débâche des Jésuites (1). Leur histoire n'est pas plus finie que celle des Juifs après la destruction de Jérusalem par Titus. Elle a seulement changé de ton et de couleur, de l'actif au passif » (2). Galiani, dans une autre lettre du 28 août 1773, annonce à M.me d'Epinay la suppression des Jésuites. « Ce grand chêne des Jésuites, dit-il, après quinze ans de coups, est enfin renversé. Le roi d'Espagne en aura la gloire, au jugement de la postérité. Cela prouve que l'héroïsme consiste dans une opiniâtreté de notre part, combinée avec des hasards heureux, qui ne dépendent pas de nous. On gagne donc le surnom de grand, moitié par hasard, moitié par mérite » (3). Ce fragment prouve que l'auteur poursuit ardemment les Jésuites, haïs même du Parlement et des évêques, parce qu'ils voulaient dominer toutes les nations chrétiennes et appliquer leur système pédagogique, dont le fond était l'obéissance aveugle, la suppression de toute liberté et de toute spontanéité. La haine de Galiani envers les Jésuites était mortelle et héréditaire, parce que ce furent les Jésuites qui, par des manoeuvres secrètes, empêchèrent le Pape Benoît XIV de nommer

(1) La bulle de suppression est de 1773.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M.me. d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 83.

(3) Ibid., t. II, p. 84-85.

cardinal son oncle Célestin Galiani. Grimm, (1) dans sa correspondance, parle d'un supplément que M. d'Alembert a ajouté à sa brochure sur « *La destruction des Jésuites* ». Il vient d'en écrire une autre sous le titre de *Seconde lettre à M^{***}, conseiller au parlement de^{***}, sur l'édit du roi d'Espagne pour l'expulsion des Jésuites de ses domaines*. Il a voulu dire son mot sur cet événement célèbre et il a tâché de faire pièce aux Jansénistes comme aux Jésuites. Galiani prévoit encore, avec un grand plaisir, la défaite complète des Jésuites. Voici ce qu'il écrit à ce sujet à M^{me} d'Epinaÿ dans la lettre du 25 septembre 1773 : « Les Jésuites finiront comme les Templiers, après avoir été insultés quinze ans comme des capucins. Il faut avoir l'imagination bien frappée de leurs cruautés pour ne pas s'attendrir sur celles qu'ils éprouvent. J'attribuais autrefois les cruautés faites aux Templiers à la barbarie du siècle. J'étais un sot. La crainte et l'avidité sont et seront toujours les causes de la cruauté » (2).

Dans ce passage l'auteur montre l'antipathie et la haine qu'il a pour les Jésuites. Il prévoit, ou pour mieux dire, il souhaite la destruction de ces « hôpitaux de fainéants, d'imbéciles, de

(1) Grimm. *Correspondance littéraire*, Paris, Garnier frères, 1878, t. VII, p. 386-87.

(2) Voir F. Nicolini. *Anthologie des écrits de l'abbé Galiani*, Bari, Laterza, 1909, p. 186.

gauchers, de tête de travers, » comme il les appelait. Il souhaite à ces moines la fin des Templiers, (1) qui, à la suite d'un procès célèbre, furent condamnés au bûcher.

La correspondance de Galiani comprend aussi des lettres sur l'éducation, qui sont d'un grand intérêt et qui, par conséquent, demandent à être étudiées. Voici ce qu'il dit à ce sujet à M^{me} d'Epinaÿ dans la lettre du 3 avril 1773: « Notre faute est de croire que les enfants ne sachent rien ou presque rien avant l'âge où ils commencent à parler. Point du tout. L'enfant a reçu le plus fort de l'éducation avant les deux ans » (2). Cette réflexion est juste; elle détruit, comme Galiani le dit lui-même, le système de l'Emile et des autres pédagogues; et il conclut qu'à deux ans, les plis des vices et des vertus sont donnés. Dans une autre lettre du 4 août 1770 il écrit à M^{me} d'Epinaÿ: « L'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points: apprendre à supporter l'injustice; apprendre à souffrir l'ennui.

(1) Les Templiers ou chevaliers du Temple étaient un ordre religieux et militaire, riche et puissant, qui fut fondé en 1118 et supprimé en 1312, par ordre du Pape Clément V, à l'instigation du roi de France, Philippe le Bel.

(2) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaÿ, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 30-31.

Que fait-on faire dans un manège à un cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trop, le galop, le pas. Mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice) et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin ou le grec, ou le français à un enfant, ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse ; c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social, il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas) ,, (1).

C'est une erreur de croire que " l'homme naît perfectible, l'animal naît parfait ,, comme dit de Bonald ; (2) c'est une autre erreur de réduire les animaux à l'instinct, comme on le fait généralement. " L'éducation, dit Galiani dans ce passage, est la même pour l'homme et pour les bêtes ,, Non seulement l'homme, mais l'animal, a besoin d'éducation ; même les bêtes sont capables d'apprendre. " Observons ce que se passe autour de

(1) Ibid., t. I. er. p. 118.

(2) Bonald - *L'éducation dans la Société*, Paris, Gautier éditeur, p. 4. (sans date).

nous, dit M. Aimé Martin, le chien de basse-cour, par exemple, condamné qu'il est à la chaîne comme un esclave reste toute sa vie dans un état de stupidité, tandis que le chien de berger se développe par tous les accidents de sa vie active et attentive. Le chien donc est susceptible de perfectionnement. L'éducation peut changer ses habitudes, modifier ses actions. Non seulement le chien et les autres animaux qui vivent avec l'homme, mais même les animaux sauvages sont susceptibles de perfectionnement „ (1).

Galiani dans sa correspondance a fait aussi beaucoup de prévisions que l'événement n'a pas démenties. Parmi ses prophéties politiques citons celle sur l'avenir de plusieurs nations du monde et sur l'Europe au XX^e siècle. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet à M^{me} d'Épinay dans la lettre du 24 juillet 1773: “ Bientôt toute l'Europe sera Paris, et le goût de voyager passera, car il n'y aura rien à apprendre, rien à voir: tout se ressemblera. Aux deux bouts du grand continent il y aura les Chinois d'un côté, les Européens de l'autre, deux nations à peu près égales. Ils auront de même une caractéristique: ils auront

(1) M. Aimé Martin. *L'éducation des mères de famille*, Paris, Charpentier, 1841, p. 121.

un gouvernement absolu, tempéré par les formes, la longueur des procédures, la douceur des mœurs; ils auront beaucoup de soldats et point de braves, beaucoup d'industries et peu de génies, beaucoup de peuples et peu de gens heureux. Les républiques disparaîtront en Europe: elles ne marchent pas en ligne avec les monarchies, perdent du terrain et sont enfoncées. La Pologne vous prouve cela: son malheur précède d'un siècle, tout au plus celui des républiques italiennes qu'on a méprisées à cause de leur petitesse» (1). Il prévoit le destin de Louis XVI, qui supprima le servage dans ses domaines, abolit la torture, et améliora les finances de l'Etat. Attendez, vous verrez, écrit-il à M^{me} d'Epinay, dans la lettre du 8 juillet 1774, avec quelle adresse, quel enchaînement admirable le destin (cet être qui en sait bien long) au meilleur roi possible, au mieux intentionné, escamotera tous les desseins, détournera toutes les bonnes intentions, il fera tout ce qu'il voudra et que nous ne voudrions pas» (2). Turgot ne finit-il pas disgracié et haï par son peuple, comme l'avait prévu l'abbé Galiani? «Turgot est contrôleur général, écrit-il à M^{me} d'Epinay, dans la lettre du 17 septembre 1774, il re-

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 73-74.

(2) Ibid., t. II, p. 134.

stera trop peu de temps en place pour exécuter ses systèmes. Son administration des finances ressemblera à la Cayenne de son frère. Il punira quelques coquins; il pestera, se fâchera, voudra faire du bien, rencontrera des épines, des difficultés, des coquins partout. Son crédit diminuera, on le détestera, on dira qu'il n'est pas bon à la besogne, l'enthousiasme se refroidira, il se retirera ou on le renverra, et on le reviendra une bonne fois de l'erreur d'avoir voulu donner une place telle que la sienne, dans une monarchie telle que la vôtre, à un homme très vertueux et très philosophe. La libre exportation du blé sera celle qui lui cassera le cou; souvenez-vous en» (1).

La correspondance de Galiani est un livre classique où brillent toutes les qualités littéraires. Elle est citée dans tous les traités d'histoire littéraire italiens et français. Ces lettres prouvent que Galiani fréquenta les principaux salons de Paris, qu'il connut les plus grands écrivains de la France et les femmes les plus en vue de Paris, telle que M^{me} de Choiseul, M^{me} de Luxembourg, M^{me} de Marchais, M^{me} de Boufflers etc., dont il conserva un cher et vif souvenir et dont il nous à laissé une peinture charmante. Galiani eut à

(1) Ibid. t., II, p. 150-151.

Paris beaucoup d'amis et d'admirateurs, mais il eut aussi beaucoup de détracteurs acharnés. De toutes ses amitiés, celle de M^{me} d'Epinaÿ fut la plus chère, la plus sincère, la plus vive, la plus constante. Les lettres qu'il adressa à cette femme célèbre sont une mine d'observations, de pensées, de jugements, de conseils, d'épisodes, d'anecdotes. La correspondance de Galiani avec cette femme célèbre, est son vrai titre littéraire, comme le dit Sainte-Beuve (1) « Les lettres de Galiani, dit Lucien Pérey, sont ce qu'était l'homme; cela est écrit avec une simplicité de bien dire que nous n'avons plus. Le grand charme de ces lettres est dans ce qu'elles sont des lettres et rien que des lettres. On ne sent ni effort, ni prétention et pourtant elles visent et attrapent tout; les hommes et les systèmes; elles sont des vergers pour les rois et pour les Encyclopédistes. L'abbé va d'un sujet à l'autre, toujours aisé, toujours pensant lui-même, toujours pensant tout haut, éclatant parfois en éclairs de génie, en révélation de l'avenir » (2). Ces lettres nous révèlent l'originalité et la fécondité du génie de l'auteur. Elles sont intéressantes et instructives. On pour-

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 1853. V. II, p. 329-345.

(2) Dans l'avertissement de la Correspondance de Galiani, par Lucien Pérey et Gaston Maugras, Paris, Calmann Lévy, 1881.

rait dire de ces lettres ce que M.me de Sévigné avait dit des Fables de La Fontaine; c'est un panier de cerises: on choisit les plus belles, et on le vide sans en apercevoir. Les lettres de Galiani traitent des arguments les plus différents, avec agilité, finesse et force. Elles offrent encore l'intérêt d'un document historique exceptionnel, elles ont une grande valeur littéraire, parce que Galiani peint, avec la plus grande sincérité, la société française de son époque, et il y juge tous les hommes qu'il a connus. Il présente des personnages célèbres sous un aspect nouveau et pittoresque. La correspondance de Galiani est le reflet de son esprit, l'un des plus beaux qu'il y ait jamais eus. Bon sens, agilité, souplesse, éloquence éclatent dans ces pages. Cette œuvre est le miroir le plus fidèle où se reflète l'ancienne société française. Par son style, comme par la matière, elle est l'école du goût français. «Lisez, ô enfants, les lettres de Galiani, a dit Louis Settembrini (1) et vous y trouverez lui et son siècle peints d'une manière admirable.» Malgré les blâmes et les critiques injustes qu'on a adressés à ces lettres, elles sont un modèle de style, un chef d'œuvre, un des documents les plus précieux et les plus curieux du XVIII^e siècle.

(1) L. Settembrini - Leçons de littérature italienne, Naples, Albert Morano, 1924, t. III, 25^e édition, p. 58.

CHAPITRE V.

Galiani et les économistes du XVIII^e siècle

« Les économistes furent tous des hommes
honnêtes et de grands patriotes ».

SAY.

Au commencement du XVIII^e siècle tous les Etats de l'Italie étaient, en général, mal administrés : les monnaies, les finances, le commerce des blés étaient mal organisés ; les sciences économiques étaient complètement négligées. La vie était très chère, les monnaies étaient altérées, plusieurs marchands firent faillite. Le désordre était général. L'Etat était en péril. Les hommes politiques, ignorants en économie croyaient que c'étaient là des maux profonds et irrémédiables. Non seulement l'Italie et la France, mais presque toute l'Europe, était affligée par l'altération ou la falsification des monnaies. Tandis qu'en France, plus que dans les autres pays d'Europe, les économistes cherchaient des remèdes pour améliorer la situation de

leur nation en Italie, Intieri, Broggia, Verri, Beccaria, Rinuccini, Montanari, Genovesi, Carli et beaucoup d'autres économistes, proposaient des réformes qui étaient, plus au moins, dangereuses pour l'Etat. Quelques économistes conseillaient d'établir des lois sur les changes, d'autres proposaient d'altérer les monnaies. Broggia proposa l'introduction des monnaies de billon, appelées *nigel-lorum*. C'étaient des monnaies composées moitié d'un métal précieux et moitié d'un métal vil. Broggia avait proposé cette espèce de monnaies pour éviter une perte d'argent, parce que les monnaies d'argent, disait-il, s'usent beaucoup. Galiani soutient, au contraire, l'inutilité des monnaies de billon. Ces monnaies, disait-il, s'usent beaucoup parce qu'elles sont très employées et très maniées. Galiani conclut que plus une monnaie est petite, plus on perd de métal. Il observe encore que la virole des monnaies de billon coûte presque le double que l'argent.

Les réformes que proposaient les économistes auraient entraîné, sans doute, des conséquences funestes. Ce fut dans ces circonstances que Galiani écrivit un livre sur l'art difficile de gouverner et son précieux ouvrage « *La monnaie* » qui contribua beaucoup à l'amélioration économique et sociale, surtout de l'Italie et de la France. L'auteur parle des rapports et des variations

entre les monnaies et les marchandises de tous les peuples du monde. Ce livre manque d'ordre et de liaison dans les idées, mais, malgré ces défauts, il est le meilleur qu'on ait en Italie. On en loue la méthode, la délicatesse des idées, la clarté et l'élégance de l'exposition. Le livre de Galiani est riche d'observations profondes sur l'histoire et sur la nature humaine, et de critiques sur les gouvernements. Quand Galiani écrivit cet ouvrage, peu de livres traitaient de la monnaie. Les livres de Davanzati, d'Antoine Serra, de Turbolo, de Montanari, de Neri, de Carli, de Broggia sont très inférieurs à celui de Galiani. Non seulement l'Italie, mais même la France et l'Angleterre, n'avaient pas un ouvrage aussi utile et aussi important. Plus tard les œuvres classiques de Smith et de Stewart n'éclipsèrent pas celle de l'abbé. Le livre de Galiani apporta la lumière là où il n'y avait que ténèbres. Il engendra des bienfaits innombrables et rapides, et son pays surtout en profita. Galiani critique Broggia et son livre sur la monnaie. On a attribué cette critique à une rivalité d'auteurs; en réalité, Galiani n'avait pas tort. Broggia est, sans doute, un grand économiste et son livre sur la monnaie fait honneur à son esprit, mais son conseil sur l'introduction des altérations des monnaies est dangereuse pour

l'Etat. C'est justement sur ce point que Galiani se pose en adversaire de Broggia. L'abbé soutient que les conséquences des altérations des monnaies sont toujours funestes. En effet le gouvernement retint les conseils de Galiani sur les monnaies et n'eut qu'à s'en louer. Dans ce livre, publié sous l'anonymat en 1750, Galiani traite des métaux précieux et indique leur utilité. Il prouve que les prix élevés des marchandises, dans les gouvernements bien ordonnés, est un signe de richesse, que l'homme est la vraie richesse, et il indique comment on doit évaluer l'esprit. Le roi Charles III, ayant appris que le livre de Galiani était admirable et praticable, l'ayant lui-même jugé plein d'idées utiles, appliqua le système que Galiani avait proposé sur les monnaies. Depuis ce temps, la monnaie fut toujours, en Italie, d'une pureté et d'une rareté exemplaires. Quelques critiques malveillants contestent à Galiani cette gloire et attribuent son livre à Barthélemy Intieri, d'autres à Rinuccini; Pecchio croit que l'un et l'autre en sont les auteurs. Il est vrai que ce furent ces deux grands économistes, ces deux apôtres de l'amélioration politique et sociale, qui contribuèrent à orienter l'esprit de Galiani vers ce genre d'étude, auquel il se livra bientôt avec ardeur; mais il est certain que le livre de la monnaie a été écrit par

Galiani, et exclusivement par lui. Le style de ce livre ne semble pas être celui de Galiani, mais, lors de sa réimpression, Galiani déclare qu'il avait imité le style d'un autre écrivain pour ne pas faire connaître l'auteur, et pour obtenir du public un jugement impartial. Il est vrai que chaque écrivain a son style, et qu'il est difficile d'imiter le style d'un autre écrivain, mais on sait le talent de paracheur de Galiani. Il en donna, en effet, une preuve dans sa jeunesse, quand, à la mort du bourreau Domenico Iannaccone, il imita, d'une manière surprenante, le style de Sergio, de Casabigi et d'autres écrivains, dans un recueil de compositions, qu'il donna pour des pages écrites par les membres de l'Académie du marquis Jean Antoine Castagnola.

Pour prouver la fausseté de ce que Pecchio et d'autres disent, il suffit de lire la lettre du 13 août 1751, que l'abbé Intieri écrivit à Galiani de Massa, où il dit : « Ho letto con ammirazione il trattato sulla moneta, e, non solo l'ho letto, ma dippiù ne ho scritto a molti miei amici. tocco dalla forza fattami dal talento stupendo d'un uomo che senza dubbio si ha guadagnato il primo luogo in questa forza d'argomento. A me il modo di discorrere da vero filosofo mi sembra non solo

nuovo, ma così ben tirato, che pochi sono capaci d'esserli paragonati. » (1)

D'où il faut conclure que si Intieri en avait été l'auteur, il n'aurait certainement pas écrit ainsi à Galiani. On ne peut pas non plus attribuer l'ouvrage à Carcani et à Rinuccini parce qu'ils étaient les amis intimes d'Intieri, comme l'était Galiani lui-même.

Vers la fin du XVIII^e siècle l'Italie connut, grâce à l'influence de la France, une période de renaissance dans les études d'économie politique. L'abbé Genovesi, Verri, Galiani combattaient le vieux système économique, tandis que Beccaria combattait la vieille législation. L'ordre social était remis en discussion. Filangieri proposait la réforme de l'instruction et de l'éducation nationale. Les princes et les ministres amorçaient des réformes, dans les différentes branches de l'admi-

(1) J'ai lu avec admiration le traité sur la monnaie, et j'en ai écrit même à beaucoup de mes amis, en admirant le grand esprit d'un homme qui occupe sans doute la première place dans cette matière (économie politique). Il me semble que la manière de discourir, en vrai philosophe, est non seulement nouvelle, mais si bien traitée que peu de personnes peuvent lui être comparées. Voir A. Ademollo, Barthélemy Intieri et l'abbé Galiani, Florence, éditeur de la Gazette d'Italie, 1879. Cette lettre est rapportée aussi dans le livre de Gaétan Amalfi-Doutes sur l'abbé Galiani, Turin, Bocca éditeur, 1888 p. 27.

nistration publique. Galiani, Genovesi, Belloni étaient de dignes élèves de l'école commerciale. Galiani est supérieur à Broggia et même à Genovesi par la culture, l'originalité de son esprit et la finesse de sa critique, mais il n'a pas de bonté, et il n'a pas été aimé comme ce dernier. Il est supérieur aussi à Filangieri à cause de la pureté de sa langue et l'élégance de son style. Les ouvrages de Filangieri ont de la probité. Cet économiste ne s'intéresse qu'à la matière qu'il traite, sans se soucier de la présentation. Galiani, au contraire, attache une grande importance à la matière qu'il traite et se préoccupe de l'effet à produire sur le lecteur. Les ouvrages de Galiani sont, sans doute, intéressants et on les lit avec beaucoup de plaisir, mais ceux de Filangieri, quoique écrits dans une langue pauvre, sont plus substantiels. L'esprit protéiforme de Galiani est supérieur à celui de Filangieri, mais l'esprit de ce dernier est plus saint, son âme et son cœur sont plus nobles. Filangieri, noble de race, d'âme, d'esprit, est un des plus grands animateurs de l'humanité. Il fut élu membre du Conseil supérieur des Finances, avec Galiani. Il a écrit la Science de la législation, mais si ce n'est pas une oeuvre scientifique, observe Louis Settem-

brini elle est sans doute « une oeuvre étendue de conceptions » (1).

Tous les économistes du XVIII^e siècle ont, en général, les mêmes mérites et les mêmes défauts. Mais c'est surtout dans les écrits de Filangieri que l'on voit, avec le plus d'évidence tous les mérites et les défauts du siècle. Il imita les écrivains français, et, comme Pagano, il imita leur style, suivit leurs principes, leur emprunta quelquefois leurs idées. Il est encore trop emphatique et il écrit incorrectement, mais il a un tempérament d'écrivain et de nobles sentiments. Pagano, cet économiste sympathique de visage, fort d'âme et de corps, fut éduqué à l'école de Genovesi. « Lisez, ô enfants, dit Settembrini, les ouvrages de Pagano, dont la vie est belle » (2).

Presque tous les économistes de ce siècle suivirent à peu près les mêmes principes, les mêmes idées, la même école, l'école physiocratique, dont le chef fut Quesnay (3). Non seulement l'Italie, mais l'Espagne, l'Angleterre, d'au-

(1) Louis Settembrini. *Leçons de littérature italienne*, Naples, Morano éditeur, 1924, V. III, p. 61.

(2) Ibid., t. III, p. 65.

(3) Quesnay François, économiste français, né à Méré, fondateur de l'école des physiocrates et l'un des auteurs de la fameuse maxime : « Laissez faire, laissez passer ».

tres Etats d'Europe, adoptèrent les idées physiocratiques. L'école italienne était la mieux préparée à subir l'influence physiocratique, parce que les économistes italiens ont toujours considéré cette science sous un aspect législatif et juridique plus que les Français, les Anglais ou les Espagnols. Mais Galiani combattit ardemment le système de Quesnay et, dans ses dialogues sur le commerce des blés, il réfuta les théories absolues des physiocrates. Voici ce qu'il écrit à ce sujet à M.me d'Epinay dans la lettre du 28 mai 1770: « Les économistes sont une véritable secte d'illuminés. Ils ont des prophéties, des fables, des visions et, par dessus tout cela, de l'ennuï narcotique. Si vous voulez que je vous parle vrai, je crois Quesnay l'antéchrist et sa physionomie rurale est l'apocalypse. Cela est plus sérieux que vous ne pensez. Un jour je m'amuserai à faire la comparaison entre Voltaire et Quesnay, et je prétends vous prouver que ce médecin est bien autre chose. Il est quelque chose de surnaturel. Il est triste et absurde et ne rejette du nombre de ses disciples aucun imbécile, pourvu qu'il soit enthousiaste. Panurge (1) jouera, aux yeux de la postérité, le rôle de Philon le juif. On ne saura

(1) Panurge est le surnom que Galiani avait donné à l'abbé Morellet.

pas de quelle secte il était, puisqu'il est moins absurde qu'eux, et plus enthousiaste que nous ». (1) Le 23 juin il lui écrit encore : « Le désastre de Paris et l'horrible massacre de la rue Saint-Honoré (2) m'ont fait frémir... J'en accuse les économistes. Ils ont tant prêché la propriété et la liberté, ils ont tant frondé la police, l'ordre, les règlements; ils ont tant dit que la nature laissée à soi-même était si belle, marchait si bien, se mettait en équilibre, etc., qu'enfin tout le monde, sentant qu'on a la propriété du pavé et la liberté de marcher, a voulu en profiter. Voilà la belle avance de leur longue prédication. En vérité, si j'étais à Paris, et que j'eusse ma verve accoutumée, cet événement me suffirait pour répondre aux économistes. Je leur ferais sentir qu'il suffit que le bruit se répande, que dans un endroit il y aura pleine liberté et grande foule en conséquence; à l'instant des filous, grands monopo-

(1) Voir F. Nicolini. *Anthologie des écrits de l'abbé Galiani*, Bari, Laterza, 1909, p. 192.

(2) Allusion à un désastre arrivé, le soir de 30 mai 1770, sur la nouvelle Place Louis XV, tandis qu'on célébrait, avec des feux d'artifices, les noces de Louis XVI et de Marie Antoinette. Deux courants de foule, dont l'un voulait rejoindre le boulevard, l'autre la Place sus-nommée, se rencontrèrent avec tant de fougue dans la Rue Royale que 143 personnes furent écrasées, et l'on eut à déplorer un grand nombre de blessés.

leurs en montres et en tabatières se réveillent et forment un complot, et profitent de la bagarre. Ce que je dis n'est point une plaisanterie. Méditez et vous trouverez l'exactitude de la comparaison. » (1) Tandis que Galiani combattait ardemment, en Italie, Quesnay et l'école physiocratique, ce système était combattu énergiquement en France par Necker, et en Allemagne par F. B. Büsch. A cette époque le banquier Jérôme Belloni écrivit, lui-aussi, une brève dissertation sur le commerce et sur la monnaie. Ce sujet avait été déjà traité plus abondamment et plus éloquemment par Broggia et Galiani en Italie, par Mélon en France, par Locke en Angleterre, par Ustarig en Espagne. La dissertation de Belloni ne contenait aucune nouveauté, elle n'avait aucun prix, malgré tout, elle fut très louée. Aucun autre écrivain n'avait eu les mêmes honneurs que Belloni ce qui prouve que la fortune est, comme dit Dante « *puttana sciolla* » (2). Même le Pape Albertini (3), ce pape si digne

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Epinaï, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I^{er}, p. 92.

(2) Purgatoire, chant 32^e, vers 149^e.

(3) Prospero Albertini, c'est-à-dire Benoît XIV, le plus vertueux, le plus éclairé et le plus célèbre des 14 papes qui portèrent ce nom. (1740-1758).

de respect et d'estime qui n'avait pas accordé une seule louange à Galiani, pour son livre sur la Monnaie, si précieux et intéressant, avait fort loué l'opuscule de Belloni, et donna à son auteur le titre de marquis.

« Il giudizio umano spesso erra » dit Leopardi, et le jugement même d'un Pape n'est pas toujours infaillible.

Malgré ces louanges extraordinaires, mais imméritées Belloni est toujours inférieur à Galiani, à Broggia et à Genovesi. Mais, si l'abbé Galiani ne reçut pas autant d'honneurs et de louanges que Belloni, il eut le plaisir et la satisfaction de faire aboutir une réforme importante sur les monnaies. Même César Beccaria (1) et Jean Rinaldo Carli contribuèrent à corriger le système monétaire. Beccaria, le plus éloquent des philosophes italiens du XVIII^e siècle, fidèle à l'esprit physiocratique, défendit la liberté de commerce. Il était opposé aux monopoles, aux privilèges, aux corporations des arts et métiers. Il a écrit sur les désordres qu'engendrent les monnaies. Il protégea la liberté industrielle intérieure

(1) César Beccaria (1737-1794), illustre économiste, philosophe et criminaliste italien, né à Milan, auteur du célèbre *Traité des délits et des peines*, dont les principes ont renouvelé et adouci le droit pénal.

et le commerce extérieur. Quant au commerce des blés, il ne voulait pas la liberté absolue comme Galiani. Il a laissé encore un petit livre, qui fut traduit en 22 langues: *Le livre des crimes et des peines*, ne comporte ni érudition, ni citations, c'est un raisonnement bref et précis comme une démonstration mathématique. En peu de mots il fait naître beaucoup de pensées. « Le style de César Beccaria, dit L. Settembrini (1), est condensé, robuste, riche de pensées comme celui de Dante et de Byron. C'est un panorama pour les yeux de l'esprit ». Jean Rinaldo Carli publia, en 1760, un livre sur la monnaie riche d'érudition et d'une grande vigueur scientifique. Sur le commerce des blés il a les mêmes idées que Galiani. Pietro Verri (1728-1799), ami intime de César Beccaria, fut conseiller impérial et ministre. Il servit sa patrie, non pas l'étranger qui l'occupait. Il fut un des plus intelligents et des plus actifs réformateurs, et mourut à l'hôtel de ville de Milan, comme un général sur le champ de bataille. Quand Beccaria publia le livre « Des crimes et des Peines » il reçut beaucoup de critiques, mais contre les at-

(1) Louis Settembrini. *Leçons de littérature italienne*, Naples, Morano éditeur, 1924, t. III, p. 67.

taques injustes de cet écrivain Pietro Verri protesta, plus que les autres, en défenseur de la justice.

Il écrivit un livre. « *Des Observations sur la Torture* » qu'il ne publia pas par respect pour son père, qui était magistrat. C'est un livre qui montre le caractère de l'auteur, qui aime plus les faits que les raisons, qui est plus un homme d'Etat qu'un philosophe, plus un homme d'action qu'un écrivain. Il a composé aussi des « *Réflexions sur les lois qui entravent le commerce des blés.* » Dans ce livre, publié en 1796, l'auteur conclut que la liberté est le meilleur antidote de la disette et des variations excessives de prix. Il est du même avis que Galiani.

Galiani ne fut donc pas le plus grand économiste de son siècle, mais il fut, sans doute, le plus original, le plus utile et le plus patriote. Il fit preuve dans ses ouvrages d'économie politique d'une grande subtilité, d'une certaine verve qui rend agréable la lecture d'un système nouveau et, on peut le considérer comme supérieur à tous les économistes du XVIII^e siècle.



CHAPITRE VI

Philanthropie de Galiani envers l'Italie la France et l'humanité.

« L'action c'est tout, la gloire ce n'est rien »

GOETHE.

J'ai cherché à prouver que si l'abbé Galiani avait des défauts, il eut aussi beaucoup de qualités. Il a fait du bien à l'Italie, à la France, à l'humanité. Pendant son séjour à Paris il devint plaisant et spirituel ; mais on ne peut toutefois nier qu'il eut un cœur noble : après la mort de son frère, il pourvut à l'entretien de sa famille. Comme preuve de ses nobles sentiments envers sa patrie et envers l'humanité, je rapporte ici la préface de son livre « La monnaie » : « Io ho voluto piuttosto attendere al pubblico bene con mio dispregio, che farmi credere intelligente di studii difficili ed astrusi, senza utile altrui » et il continue : « Le forze ed i talenti ricevuti da Dio rendo e consacro tutti alla patria

ed alla umana società. » (1) Mais, laissons de côté pour le moment les mots et suivons les faits : Il suffirait de ses deux ouvrages : « *La Monnaie* » et « *Les Dialogues sur le commerce des blés* » pour placer Galiani au rang des écrivains italiens, les plus patriotes et les plus philanthropiques. Dans le premier livre, en effet, il donne des conseils pour l'amélioration du sort de l'Italie, qui se trouvait alors en de tristes conditions. Dans le second livre il exprime ses idées, il donne de sages conseils pour le bien-être de la France, pendant la terrible période de disette. Il profita de ses différents états de littérateur, d'homme d'Etat, d'économiste, de ministre, pour cultiver de plus en plus son esprit et pour se rendre utile. Pendant son séjour à Paris il entretenait avec le ministre Tanucci une importante correspondance d'affaire et d'information, non seulement sur les choses de France, mais sur celles qui regardaient l'Italie et les autres nations. Galiani, philosophe impartial, ayant remarqué

(1) « J'ai pensé plutôt au bien être de l'humanité qu'à moi-même, sans orgueil de montrer mon érudition. Je rends et je consacre à ma patrie et à toute l'humanité les forces physiques et intellectuelles que Dieu m'a données.

que la France et d'autres nations d'Europe, comme la Hollande et l'Angleterre, faisaient de grands progrès en civilisation, inspiré toujours par un sentiment patriotique, proposa la fondation d'écoles et de collèges d'éducation, non seulement à Naples, mais dans toute l'Italie, pour remplacer les écoles des Jésuites et élever le niveau intellectuel du peuple italien. A Paris, Galiani connut le célèbre géographe Jean Baptiste Rizzi, padouan, et devint son grand ami. Il profita de cette amitié, pour doter son pays d'une nouvelle et plus exacte carte géographique. A ce propos il écrivit au ministre Tanucci le 7 septembre 1762:

« Ho avuto modo di penetrare nel Dépôt de la Marine et vi ho trovato molto riguardante il vostro regno, e, a mie spese, ne sto facendo estrarre quanto possa servirmi ad una buona carta del regno di Napoli. Se V. E. volesse proteggere quest'opera, potrei fare qualche cosa di buono e di utile, principalmente alla navigazione dei nostri mal noti lidi. » (1) Il rendit encore à sa pa-

(1) J'ai eu occasion de pénétrer dans le Dépôt de la Marine. j'y ai trouvé beaucoup de choses qui regardaient votre royaume, et je viens de faire extraire, à mes frais, tout ce qui peut être utile à une bonne carte géographique du royaume de Naples. Si votre excellence veut protéger cette œuvre, je pourrais faire quelque chose de bon et d'utile, surtout pour la navigation de nos rivages.

trie un autre service important. A la bibliothèque royale de Paris se trouvait un manuscrit, en langue grecque, d'une grande importance: « *La constitution de l'Empereur Frédéric* ». Galiani demanda et obtint la permission de transcrire ce manuscrit. Il le collationna donc et l'envoya au Ministre Tanucci, à Naples, qui le fit imprimer. Il accomplissait à Paris son devoir de secrétaire d'ambassade du roi de Naples. Il s'amusait. Il mettait à profit son intelligence pour le bien de la France. Mais, si Français qu'il fût et qu'il voulût être, il ne cessa jamais d'être Italien, d'être Napolitain, ce qu'il ne faut jamais oublier en le jugeant; il avait le génie propre du terroir, il aimait le facétieux, le plaisant, il avait le goût de la parodie. Il aima son pays autant que la France avec une passion qui domine tout, même son propre intérêt. Il n'oubliait pas l'Italie, et il souffrit beaucoup quand il apprit, en 1764, que dans sa patrie sévissait une grande disette de blé. Il pensa donc à expédier à Naples des pommes de terre; et après avoir obtenu l'approbation du Ministre Tanucci, qui n'espérait point de secours d'une nation étrangère, Galiani fit de nombreuses démarches à la Cour de France et obtint l'exportation, en Italie, d'une grande quantité de pommes de terre.

Deux ans après son retour à Naples il intro-

duisit dans cette ville, l'usage les ventes aux enchères. Il était heureux d'avoir rendu ce service à son pays et d'avoir supprimé ainsi beaucoup d'iniquités. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet à M.^{me} d'Epinay dans la lettre du 6 avril 1771 : Je n'ai plus le temps du rien. J'ai employé toute la semaine à établir ici l'usage des ventes aux enchères, et il a réussi à merveille. On a acheté à des prix fous les marchandises d'un gros négociant, qui avait fait banqueroute, et dont le procès aura l'honneur d'être jugé par moi, qui en suis le rapporteur. J'ai rendu par là un service assez grand à ma patrie, et j'ai déraciné bien des abus » (1). En 1777, l'abbé fut nommé ministre de la Commission royale allodiale (2). Même pendant cette charge il résolut de nombreuses affaires délicates et importantes.

Malgré ses nombreuses occupations, le temps, et son éloignement de Paris, Galiani n'oublia pas ses amis de France. Et le 14 juin 1777 il écrivait à M.^{me} d'Epinay : « Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de mon départ de Paris ? Puis-je être gai avec un tel souvenir ?

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.^{me} d'Epinay, par Asse E., Paris, Charpentier, 1881, t. I, p. 223.

(2) Cette Commission gérât le patrimoine privé du Roi.

Aimez-moi autant que les Parisiens aiment l'empereur » (1).

En 1779 il composa un Dictionnaire du dialecte napolitain, ouvrage extrêmement utile. L'élégante préface de cet ouvrage donne une idée de sa philanthropie et de son patriotisme. Voici ce qu'il écrivit à M.^{me} d'Epinay, à propos de ce livre: « J'ai entrepris un Dictionnaire du dialecte napolitain avec recherches étymologiques et historiques sur les mots particuliers à notre dialecte. Le livre sera curieux et utile à mon pays (2).

Galiani fit du bien à l'humanité et surtout à son pays, non seulement par ses oeuvres, mais aussi par son action morale. Le réconfort moral est souvent plus utile que le soulagement matériel. Quand, le soir du huit août 1779, se produisit à Naples la terrible éruption du Vésuve qui épouvanta la population, il voulut distraire ses concitoyens terrifiés et il écrivit, à ce propos, une *Dissertation sur le vésuve*, qui excita le rire là où régnaient la tristesse, l'épouvante, les larmes et dissipa la mélancolie.

En 1781, Galiani proposa au Roi de faire une

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.^{me} d'Epinay, par Asse E. Paris, Charpentier, 1881, t. II, p. 286.

(2) Ibid. t. II, p. 342.

nouvelle carte géographique du royaume de Naples, plus exacte que celle qu'on avait faite à Paris en 1769. Le roi accepta volontiers ce projet parce qu'il était convaincu que l'abbé ne pensait qu'au bien être de son Pays. Dans cette carte géographique étaient exactement indiqués les provinces, les territoires, les routes, les ponts, les montagnes, les mines, et tout ce qui était nécessaire à l'économie de l'Etat. Dans la carte maritime était indiqué le littoral du royaume de Naples, avec tous ses ports, ses rivages, ses plages ses profondeurs, ses écueils, d'autres détails nécessaires à la navigation. Il travailla beaucoup à ces cartes, mais malheureusement il mourut sans avoir le plaisir de les avoir achevées. Galiani aimait non seulement le bien de sa patrie, mais celui de l'humanité entière. Il aimait surtout la vérité et la justice. Il protégeait toujours les faibles. En 1756 le roi de Prusse, Frédéric II, et le roi Georges d'Angleterre s'étaient alliés contre l'Autriche, la Russie et la France, dans la guerre des Sept Ans. L'Espagne et le royaume de Naples, qui ne purent avoir des alliés, restèrent neutres. Mais les droits de neutralité étaient interprétés d'une manière différentes entre les nations neutres et les nations belligérantes. On eut alors beaucoup de doute sur ces droits de neutralité qui provoquèrent des discussions dans tous

les Etats d'Europe. Galiani, à cette occasion, écrivit un livre intitulé: "*Des droits des Princes neutres envers les Princes combattants et de ceux-ci envers les neutres*„. Dans ce livre Galiani parle des devoirs des rois neutres selon les principes de la vraie morale et de la justice. Il soutient les droits des petits Etats qui, souvent opprimés par des forces prépondérantes des nations plus grandes, sont obligés à faire valoir les principes du droit des gens. L'auteur commença ce livre en 1780 et l'acheva en 1782.

Galiani conservait toujours, en attendant, un doux et cher souvenir de Paris et de ses amis de France. Il ne négligeait pas sa correspondance. Quand il apprit la mort de son amie, M.me d'Epinay, il éprouva une douleur extraordinaire. « Il n'y a plus de soulagements pour moi, écrivait-il, à M.me de Boccage le 10 juin 1783. J'ai vécu, j'ai donné de sages conseils, j'ai servi l'Etat et mon maître, j'ai tenu lieu de père à une famille nombreuse, j'ai écrit pour le bonheur de mes semblables, et, dans cet âge où l'amitié devient nécessaire, j'ai perdu tous mes amis, j'ai tout perdu » (1).

(1) Lettres de l'abbé Galiani à M.me d'Epinay, par Asse, E, Paris, Charpentier, 1881, t. II. p. 376-77.

En 1789, précisément au mois de septembre, Galiani fut nommé assesseur d'Economie à la Surintendance des Fonds de Séparation. Il profita de cette charge pour améliorer les conditions de cette région, qui étaient très intéressantes par leurs souvenirs historiques et qui étaient malheureusement devenues des pays de tristesse, de misère et de solitude ! Il proposa au roi de relever de ses ruines le port de Misène, que les Romains regardaient comme le port le plus important de la Méditerranée. Ce n'est plus aujourd'hui que le Mare Morto. Galiani fit disparaître ce lac pestilentiel et rendit ainsi salubre l'air de plusieurs villages charmants. Il rendit même à la culture les Marais Achérusius, aujourd'hui lac Fusaro (1) et le lac Averno, (2) en faisant écouler leurs eaux vers la mer. Ces

(1) Le lac Fusaro est au sud du monticule de Cumes. Les anciens poètes l'appelaient l'antichambre des lieux infernaux, parce qu'il émet souvent des gaz délétères.

(2) Le lac Averno, selon Virgile, était, à l'époque d'Enée, un lac noir, triste, effroyant, entouré de forêts épaisses et quand les oiseaux y passaient, ils mouraient sur le champ, c'est ce que dit le poète lui-même en expliquant ainsi le mot Avernus (sans oiseau). Il y a là les ruines du temple d'Apollon qui est très ancien et très célèbre. Le lac Averno communiquait avec la mer par le lac Lucrino auquel il était réuni par un canal artificiel. C'est dans ce dernier lac que Néron tenta de noyer sa mère Agrippine.

lieux qui étaient jadis tristes, sont devenus, grâce à Galiani, avec leurs bois touffus et ombreux, un site délicieux. C'est le but de bien des parties de campagne et c'est, de plus, un vivier important.

Galiani fit encore reconstruire à Baïes un petit port, et il rendit salubre ce village, qui était infecté par des eaux stagnantes. Ainsi les contrées de Baïes, de Misène, de Bacula et d'autres villages voisins, comme Miliscona, Mont Procide et une partie du territoire de Cumes sont aujourd'hui très peuplées et sont le séjour préféré de la noblesse napolitaine, surtout à la saison des bains (1).

Baïes (2) était une humble bourgade, mais aujourd'hui c'est un grand chantier de construction de navires, c'est une radieuse contrée, un lieu de prédilection. Baïes est célèbre par ses antiquités, ses villas, ses monuments, ses thermes,

(1) A Cumes existe une porte appelée *Arco Felice*. Près de cette porte se trouve le tombeau de Tarquin le Superbe, qui, chassé de Rome, alla mourir à Cumes. Pétrarque vit ce tombeau et en parla dans son Itinéraire. Aujourd'hui, ce tombeau se trouve au Musée de Naples. Ce fut aussi à Cumes que Pétrone se fit ouvrir les veines.

(2) Baïes, anciennement était appelée Crater, d'un ancien crater éteint.

ses temples. Elle passe en beauté les plus beaux rivages « *Nullus in orbis simus Baïes praelucet amoneis* » a dit Horace dans une de ses lettres.

On juge par là du bien que Galiani a fait à ses villages, qu'Homère et Hésiode ont tant célébrés et que Virgile a si bien décrits. Galiani était souvent chargé, en particulier, d'affaires très importantes. Il ne refusait jamais son aide, et ses projets étaient toujours approuvés par la Cour. Parmi les affaires les plus importantes, dont il s'occupa il faut citer:

1^e) Des causes du dépeuplement des Maremmes siennoises et des remèdes pour en rendre l'air salubre et pour repeupler ces régions.

2^e) Il projeta d'instituer à Gênes un magasin public de blé qui était nécessaire.

Il fut encore chargé d'écrire des *Mémoires* sur les dommages que réclamait Messine, sur la nécessité de construire des routes pour les Provinces, sur beaucoup d'autres affaires importantes, qui se rapportaient à des nations étrangères. Galiani aurait continué sa mission philanthropique et patriotique si la mort ne l'avait pas enlevé prématurément. « Je suis content de mourir, disait-il, dans ses derniers instants, aux innombrables amis qui allaient lui faire visite, mais je suis fâché seulement de ne pouvoir dresser la carte géographique du Royaume de Naples, de ne

pouvoir achever mon ouvrage sur Horace et effectuer la reconstruction du port de Baïes, que les Romains appelaient « *Opus Julium* ». Mais sa douleur la plus vive, son regret le plus grand c'est qu'il ne pouvait revoir Paris et ses chers amis de France. Paris était, en effet, son rêve le plus tendre, le plus doux, le plus cher. La société française garde encore de lui un beau souvenir. Elle se rappelle toujours, avec plaisir, ce plaisant abbé qui apporta, dans un siècle de corruption, où le scepticisme grandissait de jour en jour, et envahissait la France et toute l'Europe, sa gaité, sa précieuse activité, sa parole protectrice de la religion chrétienne, ses bons mots et ses plaisanteries, toutes les fois que les occasions se présentaient, et elles ne manquaient pas, surtout dans la capitale française.

L'abbé Galiani reste, quoi qu'en disent quelques critiques, une des figures les plus caractéristiques, les plus originales et les plus attachantes du XVIII^e siècle.

FIN

Vu.
Le Doyen de la
Faculté des Lettres
P. TRAHARD.

Vu et permis d'imprimer.
Dijon, le 30 Juin 1932
Le Recteur
A. TERRACHER.

OUVRAGES CONSULTÉS

1. **Ademollo A.** — *Carteggio dell'abate Galiani*, Rassegna settimanale di Roma, N. 24-1878.
2. **Amalfi Gaetano** — *Dubbi sul Galiani*, Torino, Bocca, 1888.
3. **Amalfi Gaetano** — *Un amoreggiamento dell'abate Galiani*, Napoli letteraria, 23 gennaio, 1887.
4. **Arnaud** (abbé)— *Gazette littéraire de l'Europe*. V. II.
5. **Asse E.** — *Lettres de l'abbé Galiani à M^{me} d'Épinay*, Voltaire, Diderot, t. II, Paris, Charpentier, 1881.
6. **Bacci e D'Ancona** — *Letteratura italiana*, Firenze, Barbera, V. IV. 1923.
7. **Baudeau** (abbé) — *Lettres à M. l'abbé Galiani sur ses Dialogues antiéconomistes*, Paris, Lecombe, 1769-70.
8. **Bazzoni A.** — *Corrispondenza inedita con Tanucci*, in Arch. storico italiano, serie 3^a. e 4^a. Firenze, Viessesux, 1880.
9. **Boccardo Girolamo** — *Economia politica*. Torino, Unione tipografica editrice, 1879. V. VI.
10. **Boccardo Girolamo** — *Nuova enciclopedia italiana*, Torino, Unione tipografica editrice, 1880, V. IX^o.
11. **Boccardo Girolamo** — *Dizionario dell'economia politica*, Torino, Editore Sabatino Franco, 1857, V. II, p. 376.

12. **Boileau** — *Art Poétique*, Milan, Charles Signorelli, V. IV.
13. **Bonald** — *L' éducation dans la société*, Paris, Gautier éditeur. (sans date).
14. **Bossuet** — *Sermon sur la morale*, Paris, Gautier éditeur.
15. **Brunetière Ferdinand** — *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1^{ère} série, 1889.
16. **Calzabigi C. D.** — *Lettera ad un amico sopra i nuovi commenti alle poesie di Orazio di F. Galiani*, Livorno, Falorni, 1788.
17. **Campeñon et Desprès** — *Oeuvres d' Horace traduites en français*, Paris, Boucher imprimeur, 1821, V. II.
18. **Caro A.** — *L'abbé Galiani en exil et sa correspondance dans le journal des savants*, 1881.
19. **Carlioni Francesco Fortunato** — *Gli italiani all'estero*, Città di Castello, Tip. Lapi, 1908, V. I. p. 249 50.
20. **Charrel Luciano** — *Anthologie française*, Milano, Tip. Faverio, 1882.
21. **Chateaubriand** — *Génie du christianisme*, Paris, Gautier éditeur (sans date).
22. **Chénier André** — *Hymne à la France*, Paris, Gautier éditeur (sans date).
23. — **Cian Vittorio** — *Giornale storico della letteratura italiana*. V. XXXVIII, anno XLIV. fasc. 262-263, Torino, Chiantore, 1926.
24. **Concari Tullio** — *Il settecento. Storia letteraria italiana*, Milano, Casa editrice Vallardi, (manca la data) p. 282-84.
25. **Croce Benedetto** — *Storia del regno di Napoli*, Bari, Laterza, 1925 p. 193.
26. **Croce Benedetto** — *I manoscritti dell' abate Galiani, in Critica*, I, p. 236.

27. **Custodi P.** — *Della Moneta*, Milano, G. Silvestri, 1831.
28. **Cutolo A.** — *Biblioteca di cultura meridionale*. A. Genovesi (Profilo) Napoli, I. T. E. A, editrice, 1925.
29. **Dacier** — *Oeuvres d'Horace*, Paris, Ballard, 1709.
30. **D'Épinay** — *Choses et gens du XVIII^e siècle*, Paris, Gautier (sans date) p. 2.
31. **De Laurentiis G.** — *Lettere di Galiani à M^{me} Necker* in Vol. unico dell'a Dante Alighieri, Chieti, Marchionni, 1904.
32. **Delore** — *Un opportuniste en Economie politique au XVIII^e siècle*, en *Moniteur des intérêts matériels* du 2 et du 9 janvier 1881.
33. **De Rosa Carlantonio** — *Marchese di Villarsosa*, Ritratti poetici di alcuni uomini di lettere antichi e moderni del Regno di Napoli. P. II. ed. Manzi, 1834 p. 231.
34. **De Rensis** — *Documento di nascita dell' abate Galiani*, articolo in *Giornale d' Italia* dell' 8 settembre 1929.
35. **De Ruggiero Guido** — *Il pensiero politico meridionale nei secoli XVIII e XIX*, Bari, Laterza, 1922.
36. **De Sanctis Francesco** — *Storia della letteratura italiana*, Naples, Morano, 8^a ristampa.
37. **Dessein Edouard** — *Galiani et la question de la monnaie au XVIII^e siècle*, Langres, Champenoise, 1902.
38. **Diderot Denis** — *Oeuvres*, Paris, Belin, 1818.
39. **Diodati Luigi** — *Vita dell' abate Ferdinando Galiani*, Napoli, Orsini, 1788.
40. **Dozin Edmondo** — *La vie française*, Federico e Ardia, Naples, 1929.
41. **Epictète** — *Maximes et pensées*, Paris, Gautier, (sans date).

42. **Epifania Vincenzo** — *Campania*, Unione tip. editrice Torinese, Torino. 1925.
43. **Errico Enrico** — *Scritti due inediti di Ferdinando Galiani*, Napoli, Stab. tip. Nicola Iovene, 1878.
44. **Fénelon** — *Les aventures de Télémaque*, Livre III^e, Milan, Paravia (manca la data).
45. **Ferraiolo G.** — *Un fallo diplomatico dell'abate Galiani* in Arch. Stor. napoletano, t. V. 1800.
46. **Ferrara Francesco** — *Esame storico-critico degli economisti*, V. I., P. I. Torino, Unione tip. ed., 1889.
47. **Ferrara Francesco** — *Biblioteca dell'economista*, Torino, Pomba, 1850, I. serie, V. I. p. LXXIII.
48. **Fiorelli Emilio** — *Les écrivains français*, Napoli, L. Pierro.
49. **Fiumi Lionello** — *L'abate Galiani a Parigi*, articolo in Giornale ambrosiano, N. 80, del 4 aprile 1929, Milano.
50. **Flora Francesco** — *Le più belle pagine di F. Galiani*, Treves, Milano, 1927.
51. **Flora Francesco** — *Galiani e M^{me} d'Epinay*, Lettere inedite in giornale « La Fiera letteraria » del 20 gennaio 1929.
52. **Fournier** — *Cours de langue française*, V. III, Torino, J. Chiantore, 1929.
53. **Franklin** — *La science du bonhomme Richard*. Paris, Gautier, (sans date).
54. **Galiani Ferdinando** — *Le dialogue sur le commerce des blés*, Londres, (Paris), Horat, 1770.
55. **Galiani Ferdinando** — *Della moneta*, Libri cinque, Napoli, 1749.
56. **Galiani Ferdinando** — *Commentaire sur Horace*, Paris, De Bure, 1829.
57. **“Galiani”**, giornale letterario (si pubblicò dal 10 nov. 1823 al 30 ottobre 1825. Direttore Pas-

quale Adone, Tip. ed., Furono pubblicati solo 36 numeri. A p. 34 vi è la biografia di Galiani seguita da alcuni aneddoti.

58. **Galante** — *Napoli e suo contorno*, Napoli, 1803. p. 228-29.
59. **Galdi Marco** — *Commento ai Carmi di Orazio*, Napoli, Federico e Ardia ed. 1927.
60. **Guarrera Vincenzo** — *Arte Poetica di Q. O. Flacco*, Caserta, ed. Russo, 1919.
61. **Gaudemet Eugène** — *L'abbé Galtani et la question du commerce des blés à la fin du règne de Louis XV.* Paris, Arthur Rousseau, 1889.
62. **Gerace Francesco** — *Il vero Abate Galiani*, in giornale « Roma » del 11 gennaio 1928.
63. **Gobbi Ulisse** — *Storia dell'economia politica*, Milano, Libreria italiana.
64. **Gonzaga Berardo Candida** — *Memorie delle famiglie nobili delle provincie meridionali*, Napoli, De Angelis, 1876.
65. **Gorani Joseph** — *L'abbé Galtani en Mémoires secrets des cours, des gouvernements et des moeurs des principaux états de l'Italie*, Paris, Bousson, 1793.
66. **Granata Marius** — *Anthologie française*, Torino, G. B. Paravia, 1925.
67. **Graziani A.** — *Storia critica delle teorie del valore in Italia*, Milano, Hoepli, 1889.
68. **Grimm** — *Correspondance littéraire*, Paris, Garnier, 1878.
69. **Imperatore dott: Cesare** — *Ferdinando Galiani*, Lanciano, Masciangelo, 1929.
70. **Ingram I. K.** — *Storia dell'economia politica*, Trad. De Barbieri, Torino, 1892.
71. **La Harpe** — *Portraits littéraires du XVIII^e siècle*, Paris, Gautier, (sans date).

72. **Lanson** — *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1932.
73. **La Rochefoucauld** — *L'amour propre*, Paris, Gautier.
74. **Larousse** — *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, 1925.
75. **Leitenitz Vincent**. — *Lectures françaises*, Naples, 1864.
76. **Leopardi Giacomo** — *Epistolario*, Napoli, Federico Bideri editore, 1887.
77. **Lucien Péroy et Gaston Maugras** — *Correspondance de l'abbé Galiani avec M^{me} d'Epinay, M^{me}. Necker, M^{me} Geoffrin etc.* Paris, Calman Lévy éditeur, 1881.
78. **Maddalena E.** — *Diderot, Galiani et Goldoni, nel «Marzocco»*, giornale del 18 aprile 1918, Firenze.
79. **Malan I. P.** — *Anthologie française*, Nouvelle édition par S. Serafini, Città di Castello, 1907.
80. **Manzoni A.** — *Postille al ritratto della moneta* op. ined. II, Milano, Richiedei, 1885. p. 116-21.
81. **Marghieri A.** — *L'abbé Galiani, Conferenza al circolo filologico di Napoli*, Perrotta, Napoli, 1878.
82. **Marmontel** — *Mémoires*, Paris, 1804, Gautier.
83. **Marmontel** — *Oeuvres*, t. I. e XV°. Paris, 1798. Gautier.
84. **Marmontel** — *La société littéraire au XVIII^e siècle*, Paris, Henri Gautier.
85. **Martin L. Aimé** — *L'éducation des mères de famille*, Paris, Charpentier éditeur, 1841.
86. **Martini F.** — *Alcune lettere inedite del Galiani in F. D. D.* del 4 gennaio 1880.
87. **Martuscelli** — *Biografie degli uomini illustri del regno di Napoli*, Napoli, Gervasio, 1809. Vol. IV.
88. **Mattei Saverio** (barone) — *Galiani e i suoi*

tempi, Tipi della R. Accademia di Scienze, Napoli, 1878.

89. **Monti Maria Gennaro** — *Collana storica*, Firenze, Vallecchi, 1926.
90. **Morellet A.** — *Mémoires*. 2^e édition, t. 1^{er}, en Sainte-Beuve, *Causerie du lundi*, 4^e édition, Paris, Garnier.
91. **Norellet A.** — *Réfutation de l'oeuvre qui a pour titre « Dialogue sur le commerce des blés »* Londres (Paris), 1774.
92. **Nottola Umberto** — *Commento del libro I^o delle odi di Q. Orazio Flacco*, Milano, Carlo Signorelli, 1925.
93. **Migliorini e Pellegrini** — *Anthologie française*, Napoli, F. Perrella, 1930.
94. **Nicolini Fausto.** — *La famiglia dell'abate Galiani*, Firenze, Stab. Patr. 1920.
95. **Nicolini Fausto.** — *Lettere di Tanucci a Galiani*, Bari, Laterza, 1914.
96. **Nicolini Fausto** — *La puerizia e l'adolescenza dell'abate Galiani in arch. storico Napoletano, Nuova serie, Vol. I /*, Napoli, Pierro, 1918. p.110.
97. **Nicolini Fausto** — *Ferdinando Galiani. Del dialetto Napoletano*, Napoli, Ricciardi, 1923.
98. **Nicolini Fausto** — *Il Pensiero dell'abate Galiani, Antologia di tutti i suoi scritti*, Bari, Laterza, 1909.
99. **Nicolini Fausto** — *Studi sopra Orazio di Ferd. Galiani*, Bari, Laterza, 1910.
100. **Nicolini Fausto** — *La Signora d'Epinay et l'abate Galiani*, Bari, Laterza, 1929.
101. **Nitti F. S.** — « *L'abate Galiani* » Conferenza tenuta a Firenze, Palazzo Riccardi, Marzo 1896.
102. **Nuovo dizionario Storico** — *Ovvero biografia classica universale, compilata da una società di dotti francesi, V. II.* Torino. G. Pomba edit. 1834.

103. **Papa Michele** — *Pedagogia ed economia di F. Galiani*, Foggia, Frattarola editore, 1931.
104. **Pascal Blaise** — *Pensées*, Milano, Charles Signorelli, 1926.
105. **Pascal Carlo** — *Studi sulla vita e sulle opere di Ferdinando Galiani*, Napoli, Morano, 1885.
106. **Pecchio Giuseppe** — *Storia dell'economia politica in Italia*, 2^a edizione, Lugano, Tip. Ruggia, 1832.
107. — **Pérey Lucien et Gastor Maugras** — *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 1853.
108. **Pérey Maugras** — *Galiani, ses amis et son temps (avant propos) à la correspondance*, Paris, Calman Lévy, 1881.
109. **Petrarca F.** — *Il trionfo della morte, Cap. II. Le rime*, Firenze, Adriano Salani, 1925. p. 448.
110. **Pica Vittorio** — *L'abate Galiani, Conferenza da « La vita italiana nel settecento »*, Milano, Treves, 1906.
111. **Poerio Joseph** — *Principaux écrivains français*, Naples, 1908.
112. **Ravizza Gennaro** — *Notizie bibliografiche che riguardano gli uomini illustri della città di Chieti*, Napoli, Miranda, 1830.
113. **Ristelhuber** — *L'abbé Galiani, Contes, lettres et pensées*, Paris, 1866.
114. **Rossi V.** *Letteratura italiana*, Milano, Vallardi, 1926.
115. **Roubaud** — (abbé). *Récréations économiques ou lettres à M. le chevalier Zanobi*, Amsterdam (Paris), 1770.
116. **Sainte-Beuve** — *Causerie du lundi*, V. II, 4^e édition, Paris, Garnier. p. 421.
117. **Scarano Nicola** — *Commento all'epistola ai Pisoni di Q. Orazio Flacco*, Milano, Carlo Signorelli, 1929.

118. **Schipa Michelangelo** — *Il regno di Napoli al tempo di Carlo Borbone*, V. II^o, Napoli, Società Dante Alighieri, 1923.
 119. **Schmoller Gustavo** — *Economia nazionale*. Trad. italiana. Avv. Ludovico Ausilio, Torino, Unione Tip. ed. Torinese, 1904. p. 172.
 120. **Serafini Silvio** — *Anthologie française*, Città di Castello, 1907.
 121. **Serao Luigi** — *Il Vernacchio*, Risposta al dialetto napoletano, Napoli, Porcelli, 1789.
 122. **Settembrini Luigi** — *Lezioni di letteratura italiana*. V, III^o, 25^a edizione, Napoli, A. Morano. 1924.
 123. **Torraca Francesco** — *L'abate Galiani in Saggio e Rassegna*, Livorno, Tip. Francesco Vigo, 1885.
 124. **Torraca Francesco** — *Scritti critici*, Napoli, Pierro, 1907. p. 307-342.
 125. **Ugoni Camillo** — *Della letteratura italiana nella seconda metà del XVII^o secolo*, V. I^o, Milano, 1856.
 126. **Viggianni E.** — *Traduzione e commento di Orazio*, Napoli, 1815.
 127. **Villani Carlo** — *Scrittori ed artisti pugliesi antichi, moderni, contemporanei*, Trani, Vecchi, 1904.
 128. **Villari Pasquale** — *In Antologia di Francesco Flamini*, Napoli, Perrella, 1913. p. 703-707.
 129. **Zanella Giacomo** — *Letteratura italiana*, Notizie su Galiani, Città di Castello, Tip. S. Lapi, 1899. p. 96.
-

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace	p.	5
L'abbé Ferdinand Gallani et son amour pour la France	»	7
Dialogue sur le commerce des blés . . .	»	35
Commentaire sur Horace	»	73
Correspondance de Galiani avec les princi- paux écrivains français	»	121
Galiani et les économistes du XVIII ^e siècle	»	157
Philanthropie de Galiani envers l'Italie, la France et l'humanité	»	171
Ouvrages consultés	»	185

Ouvrages du même auteur

La dictée française : règles d'orthophonie et d'orthographe.

Traité élémentaire de rhétorique et versification française.

Histoire de la civilisation française et belge.

L'abbé Ferdinand Galiani et son " Dialogue sur les femmes " .

Ferdinand Galiani et son opuscule sur l'origine de Polecenella.

En préparation :

Un mariage obligé.

Le sens de la mort.